

Université de Montréal

**Politique de la théorie et conceptualisation
économique dans la méthodologie
de Max Weber**

par

Philip-Emmanuel Aubry

Département de science politique

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès sciences (M. Sc.) en science politique

Avril 2019

© Philip-Emmanuel Aubry, 2019

Résumé

Cette recherche s'appuie sur l'article classique de Sheldon Wolin (1981) pour analyser les interventions méthodologiques de Max Weber en tant qu'une *politique* par laquelle il légitime son activité intellectuelle. Elle interroge la politique wébérienne de la théorie à la lumière de son contexte : les débats dans lesquels était plongée l'École historique allemande d'économie politique au tournant du XX^e siècle.

Cette étude expose dans un premier temps les critiques formulées par Weber à l'endroit de deux des fondateurs de l'École historique, Wilhelm Roscher et Karl Knies, en s'appuyant sur les trois articles méthodologiques de Weber à leur sujet (1903-1906). J'y montre que Weber légitime dans ces articles sa pratique d'une « science de la réalité » par une critique de l'incompatibilité de la formation « émanatiste » de concepts de Roscher et Knies à l'empirisme qu'ils revendiquent.

Elle traite dans un second temps de l'intervention de Weber dans la suite du *Methodenstreit*, dans lequel se sont opposées les économistes Gustav von Schmoller de l'École historique allemande et Carl Menger de l'École marginaliste autrichienne. J'y propose que la critique épistémologique néo-kantienne du naturalisme développée par Weber dans son remarquable essai sur « L'«objectivité» de la connaissance dans les sciences et politiques sociales » (1904) doive être comprise comme s'adressant autant à l'historisme allemand qu'au marginalisme autrichien. Elle vise par le fait même la légitimation d'une compréhension wébérienne de la science économique aujourd'hui méconnue (la *Sozialökonomik*), dont le *Grundriss der Sozialökonomik* (1914) fut l'expression la plus aboutie.

Mots-clés : Max Weber, méthodologie, épistémologie, *Methodenstreit*, École historique allemande, École autrichienne d'économie, Wilhelm Roscher, Karl Knies, Gustav von Schmoller, Carl Menger

Abstract

This enquiry draws on Sheldon Wolin's 1981 classic article to analyze Max Weber's methodological writings as expressing a *politics* by means of which he legitimizes his intellectual activity. It examines the Weberian politics of theory in light of its context: the debates in which the German Historical School of Political Economy was engaged at the turn of the 20th century.

This study first outlines Weber's criticisms of two of the founders of the Historical School, Wilhelm Roscher and Karl Knies, on the basis of his three methodological articles on the subject (1903–1906). I show that Weber legitimizes his practice of a “science of reality” by criticizing the incompatibility of Roscher and Knies' “emanationist” concept formation with the empiricism they advocated.

It then discusses Weber's methodological essays in the wake of the *Methodenstreit*, which opposed economists Gustav von Schmoller of the German Historical School and Carl Menger of the Austrian Marginalist School. I argue that the neo-Kantian epistemological critique of naturalism that Weber develops in his 1904 authoritative essay on “The ‘objectivity’ of knowledge in social science and social policy” should be understood as addressing both German historicism and Austrian marginalism. It thus aims to legitimize a nowadays little-known Weberian understanding of economics (*Sozialökonomik*), of which the 1914 *Grundriss der Sozialökonomik* was the most accomplished expression.

Keywords: Max Weber, methodology, epistemology, *Methodenstreit*, German Historical School, Austrian School of Economics, Wilhelm Roscher, Karl Knies, Gustav von Schmoller, Carl Menger

Table des matières

Résumé.....	iii
<i>Abstract</i>	v
Table des matières	vii
Liste des abréviations.....	ix
Dédicace.....	xi
Remerciements.....	xiii
Introduction	1
1. Les apories de la « vieille » École historique allemande	25
<i>Le siècle de l'histoire : l'historisme allemand contre Hegel</i>	25
<i>La critique wébérienne de la « vieille » École historique</i>	30
« La “méthode historique” de Roscher »	31
« Knies et le problème de l'irrationalité »	45
2. Weber, Schmoller et Menger dans le <i>Methodenstreit</i>	53
<i>Carl Menger et l'École marginaliste autrichienne</i>	53
<i>Gustav von Schmoller et la « jeune » École historique</i>	58
<i>Menger contre Schmoller : le Methodenstreit</i>	61
<i>La méthodologie wébérienne et la critique du naturalisme</i>	66
<i>Le concept de Sozialökonomik chez Weber : au-delà des querelles de méthodes</i>	82
Conclusion	93
Bibliographie	101

Liste des abréviations

Ces abréviations de titres d'ouvrage et d'articles de Max Weber ont pour but d'alléger le texte et les références qui s'y trouvent. Les références complètes se trouvent dans la bibliographie.

- ÉS1 *Économie et société, tome I : Les catégories de la sociologie* (trad. J. Freund)
- RK1 « Roscher and Knies and the logical problems of historical economics.
(I. Roscher's 'historical method') » (trad. H. H. Bruun)
- RK2 « Roscher and Knies and the logical problems of historical economics.
(II. Knies and the problem of irrationality) » (trad. H. H. Bruun)
- RK3 « Roscher and Knies and the logical problems of historical economics.
(III. Knies and the problem of irrationality [continued]) » (trad. H. H. Bruun)
- Obj. « The "objectivity" of knowledge in social science and social policy »
(trad. H. H. Bruun)
- Util. « La théorie de l'utilité marginale et la "loi fondamentale de la psychophysique" »
(trad. J.-P. Grossein)

*À la mémoire de mon grand-père Jacques-Édouard « Jim » Gillett
et de son éthique de travail typiquement protestante
(23 août 1938 - 13 mars 2019)*

Remerciements

La rédaction de ce mémoire de maîtrise n'aurait pas été possible sans l'enseignement, l'assistance et les encouragements de nombreuses personnes. J'aimerais ici témoigner de ma gratitude envers elles.

Mes premiers remerciements vont à mon directeur de recherche, Augustin Simard. Son savoir encyclopédique, sa fine connaissance de l'œuvre wébérienne, son dévouement à la transmission des connaissances, sa généreuse accessibilité ainsi que sa confiance ont fait de lui l'influence la plus déterminante à mon développement intellectuel depuis mon arrivée à l'Université de Montréal, stimulant constamment ma curiosité et nourrissant perpétuellement mon enthousiasme à l'égard de ce projet ainsi que de ses potentialités futures.

Je tiens ensuite à adresser des remerciements à Laurence McFalls, dont le traitement clair, original et convaincant d'éléments fondamentaux à ma compréhension de l'œuvre de Max Weber a éveillé il y a bientôt six ans, dans son cours POL 1000, mon intérêt pour la pensée wébérienne, pour ensuite m'offrir quatre ans plus tard l'occasion de le transmettre à une autre génération d'étudiant.e.s en tant qu'auxiliaire d'enseignement pour le même cours.

Je ne peux non plus passer sous silence le soutien institutionnel et financier que m'a offert le Centre canadien d'études allemandes et européennes sous la direction de Martine Béland. Au-delà de son évidente valeur symbolique, l'opportunité de m'installer dans l'ancien bureau du groupe de recherche Weber m'a donné accès non seulement à de nombreux ouvrages utiles à la rédaction de ce mémoire, mais aussi à un environnement d'étude et de recherche dynamique et extrêmement stimulant. À un niveau plus personnel, je tiens aussi à remercier Martine pour ses encouragements ainsi que sa reconnaissance : c'était pour moi un plaisir et une fierté de m'impliquer au CCÉAE et de travailler avec elle.

J'aimerais par le fait même remercier mes collègues du CCÉAE avec qui j'ai eu la chance de partager ce bureau : Camille, Adam, Jacques et Mathieu. Je tiens en particulier à souligner à quel point il était pour moi un plaisir de côtoyer quotidiennement Jacques et Mathieu : leur présence assidue, leur bonne humeur ainsi que leur soutien constant ont contribué au maintien de ma motivation au cours de la concrétisation de cette entreprise de nature pourtant solitaire.

Merci aussi aux membres réguliers du séminaire *Essais et hypothèses* du CCÉAE présents lors de ma présentation du 13 septembre 2018 : Anne, Martine, Adam, Ricardo et Francis ; ainsi qu'à Luise, Jacques et Nicolas, gracieusement venus y assister pour m'encourager. Vos commentaires m'ont rassuré à une étape cruciale de la rédaction de mon mémoire, tout comme ils m'ont persuadé de poursuivre mes recherches au doctorat dans la même direction.

Je tiens aussi à témoigner de ma reconnaissance envers Francis Douville-Vigeant et Alexandra Fillion pour le temps investi dans leur lecture attentive d'une version antérieure de ce travail. Leurs commentaires et révisions suggérées auront été d'une aide significative, autant quant à la clarté de l'exposition qu'à la qualité de la langue.

J'aimerais de plus remercier William Clare Roberts de l'Université McGill : le premier chapitre de ce mémoire n'aurait pas vu le jour sans l'opportunité qui m'a été offerte de travailler sur Weber et Hegel dans son exigeant et passionnant séminaire POLI 617.

Ce serait aussi faire erreur d'omettre de mentionner le généreux soutien financier du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, mais aussi l'aide généreuse d'Augustin dans la rédaction de demandes de financement, ainsi que celle de Charles Blattberg, de qui j'apprécie grandement le temps et l'attention investis dans ses lettres de recommandation.

Merci aussi à ma mère Sophie et à mon beau-père Sylvain pour leur soutien indéfectible au fil des années. C'est grâce à leur amour et à leur confiance que j'ai pu au fil des années acquérir l'autonomie et les compétences nécessaires à la rédaction de ce mémoire.

Enfin, si mes parents m'ont fourni un terreau fertile dans lequel ma curiosité a pu prendre racine, et si Augustin a été dans les dernières années l'influence la plus importante dans mon développement en tant que jeune chercheur, c'est avant tout Luise qui, en vertu de sa *Vielseitigkeit*, m'inspire aujourd'hui et dans le futur plus que quiconque à me dépasser en tant qu'être humain, dans l'ensemble des dimensions de mon existence.

Introduction

*Methodology is mind engaged in the legitimation
of its own political activity.*

SHELDON WOLIN (1981)

DANS LE TROISIÈME TOME de son imposante *Histoire de l'analyse économique*, Joseph Schumpeter affirme au sujet de Max Weber qu'« [à] vrai dire, il n'était pas économiste du tout » (Schumpeter 1983, 101). Cette affirmation nous semble bien entendu aujourd'hui tout à fait banale : Weber est pour nous l'un des pères fondateurs de la sociologie, au même titre que l'ont été Émile Durkheim et Karl Marx. Mais déjà, l'évocation de Marx en tant que sociologue nous apparaît immédiatement plus problématique en raison de son anachronisme. Marx est certes un auteur classique de la sociologie, il n'était pas pour autant sociologue au sens strict du terme, mais bien philosophe de formation, puis économiste politique. La sociologie allemande étant encore inscrite dans un processus d'acquisition de son autonomie institutionnelle lors de la mort prématurée de Weber en 1920, il y a lieu de s'intéresser au contexte intellectuel dans lequel Weber a évolué durant la majorité de sa carrière. Or, Weber avait beau avoir été formé en droit, tous ses postes – à l'exception du premier et (dans une certaine mesure) du dernier¹ – ont été en économie politique. En ce sens, et ce, même si nous reconnaissons sans problème que Weber fut un authentique sociologue, toute

¹ La première charge de cours de Weber était en droit allemand et en droit commercial en tant que *Privatdozent* à l'Université de Berlin en 1893. Il a été nommé dès 1894 professeur titulaire d'une chaire en économie et finance à l'Université de Fribourg, puis d'une chaire du même titre à Heidelberg en 1896. Il succédait alors à Karl Knies, l'un des plus éminents économistes de la première génération de l'École historique allemande. Ses activités d'enseignement cesseront en 1903 pour des raisons de santé. Elles reprendront en été 1918 à Vienne, puis en 1919 à Munich, où il a été nommé à la chaire de « Science de la société, histoire économique et économie politique » – renommée ainsi à la demande de Weber – en tant que successeur de l'important économiste de la seconde génération de l'École historique, Lujo Brentano (Colliot-Thélène 2014, 12).

tentative de comprendre la pensée wébérienne dans son contexte requiert également une compréhension de ce qu'était la science économique pour les universitaires allemands au tournant du XX^e siècle.

Malgré son attention à l'économisme de Weber, cette étude s'inscrit dans le champ de la théorie politique. Elle s'intéresse donc ipso facto à saisir la figure de Weber en tant qu'un penseur politique. Les nombreuses réceptions « politiquement orientées » de l'œuvre de Weber sont d'une diversité étourdissante, témoignant d'une multitude de réappropriations et de réactions idéologiques. Bien qu'une histoire de la réception de l'œuvre wébérienne à elle seule dépasse la portée de cette étude, l'évocation de certaines des plus importantes réflexions sur le sujet permettra de rendre compte de l'originalité de l'approche ici choisie. D'abord, de nombreux penseurs marxistes ou néo-marxistes, réfléchissant l'Allemagne nazie à l'aune d'une critique philosophique et sociologique du capitalisme, ont vu en Weber un bourgeois nationaliste et impérialiste ayant contribué à paver la voie au nazisme. Alors que Habermas entretient une relation ambivalente à l'œuvre de Weber, intégrant des éléments wébériens (voire parsoniens) à sa *Théorie de l'agir communicationnel*, Lukács, Marcuse et Adorno ont plutôt perçu dans le formalisme méthodologique de Weber les signes de sa situation de classe et de ses intérêts politiques bourgeois (Roth 1965, 216). Une critique d'un second type est venue de Leo Strauss et d'Eric Voegelin, intellectuels proches du droit naturel classique : pour eux, l'insistance néo-kantienne de Weber sur le subjectivisme des valeurs, fondamental à son épistémologie et ainsi aussi radicalement présent dans ses travaux scientifiques que dans ses conférences « éthiques », mène nécessairement au nihilisme. Dans cette perspective, Weber devient un porte-étendard du positivisme moderne et de son idéologie scientiste, témoignant du vide de valeurs

vers lequel mènerait toute tentative de saisie du politique par la science sociale (Rocher 1988, 260 ; Roth 1965, 218-19). Témoinnant de la diversité des lectures de l'œuvre wébérienne, Wilhelm Hennis a soutenu quelques décennies plus tard une thèse (au moins en apparence²) tout à fait opposée, selon laquelle Weber serait un penseur dont l'œuvre théorique est indissociable d'un projet politique d'éducation citoyenne : il serait en ce sens le dernier représentant d'une ancienne tradition en science politique au sein de laquelle figurent notamment Machiavel, Rousseau et Tocqueville (Hennis 1996, 249).

Bien qu'elle ait été motivée par de tout autres considérations, la réception française de Weber affiche aussi une impressionnante diversité de lectures difficilement compatibles les unes avec les autres. Dans le contexte intellectuel des années 1950 aux années 1970, lors desquelles le marxisme et le structuralisme dominaient dans l'intelligentsia française³, Raymond Aron et Julien Freund – respectivement commentateur et traducteur les plus importants dans la première, partielle et ainsi nécessairement partielle réception française de l'œuvre wébérienne – ont vu en Weber un penseur à la fois bourgeois, libéral et conservateur, dont la « sociologie compréhensive » était opposée au holisme et au structuralisme de leurs contemporains de gauche. Pour faire court, Weber était

² « En apparence », puisqu'en substance, cette tradition remontant aux origines de la modernité en science politique est tout aussi corrompue du point de vue straussien que le sont l'historisme et le positivisme. Strauss consacre ainsi à Weber le second chapitre de *Droit naturel et histoire* intitulé « Le droit naturel et la distinction entre faits et valeurs » (Strauss 1997, 44-82), tout comme Voegelin dans la troisième partie de son introduction à *La nouvelle science du politique* (Voegelin 2000, 48-60).

³ On pourrait aussi bien parler de marxismes et de structuralismes au pluriel : le simple fait d'évoquer les « marxismes » humaniste de Jean-Paul Sartre et antihumaniste de Louis Althusser ainsi que les ontologies sociales qui les sous-tendent suffit pour rendre compte de l'étendue des positions à l'intérieur du « marxisme » français.

pour eux l'anti Marx⁴ (Colliot-Thélène 2014, 5). La réactualisation contemporaine des écrits de Weber en France tend à remettre en question cette opposition binaire pour la nuancer. Catherine Colliot-Thélène, en particulier, a interrogé le rapport complexe entre Marx et Weber : sous sa plume, l'entreprise du second se révèle à la fois tributaire et critique de l'héritage intellectuel du premier, dans la mesure où Weber poursuit la volonté de Marx d'analyser des relations sociales sur des bases matérielles historiquement observables, mais lui reproche le caractère univoque de son interprétation strictement économique de l'histoire (Colliot-Thélène 1990, 48).

Enfin, il serait mal avisé de passer sous silence la réception américaine de l'œuvre de Weber, particulièrement à travers l'interprétation qu'en a fait Talcott Parsons. Ayant acquis autorité sur Weber dans le monde anglo-saxon du fait de sa traduction de *L'Éthique protestante et l'« esprit » du capitalisme*, Parsons a cherché à systématiser la pensée wébérienne en l'intégrant dans la théorie structuro-fonctionnaliste de *The Structure of Social Action*⁵. Comme en Allemagne et en France à la même époque, Weber est vu par Parsons comme l'opposant libéral à Marx. Une étude approfondie du contenu du libéralisme politique de Max Weber, dans son contexte et dans ses nuances, manquait cependant à la lecture parsonienne de Weber. Or, le foisonnement de recherches en histoire intellectuelle ayant porté sur l'« étrange libéralisme⁶ » wébérien a depuis comblé ce manque. La lecture aujourd'hui dominante de la pensée politique de Weber dans le monde anglo-saxon

⁴ Bien que cette compréhension de Weber comme la réplique bourgeoise à Marx ne soit pas exclusive à la réception française de Weber (c'est au contraire un lieu commun), elle a été en France plus que partout ailleurs d'une importance fondamentale en raison du projet politique qu'elle soutenait.

⁵ De nombreux commentateurs (par exemple, Cohen, Hazelrigg et Pope 1973) ont relevé la distance entre la pensée de Weber et l'interprétation qu'en fait Talcott Parsons, reprochant à Parsons sa réification des relations sociales dans des systèmes sociaux, mais surtout sa survalorisation des aspects normatifs de l'action sociale et des structures de domination.

⁶ Un lecteur attentionné reconnaîtra ici l'expression utilisée par Boesche (1981) dans son article classique au sujet du libéralisme de Tocqueville.

tend ainsi à considérer son libéralisme comme un libéralisme « social », au sens où il met de l'avant le rôle des conflits en tant que moteur d'évolution sociale. Cette lecture est la plus forte chez Kloppenberg (1986), qui rapproche ainsi Weber du progressisme des pragmatistes américains (James, Dewey et Lippman, par exemple) ; c'est aussi un enjeu traité par Beetham (1974) et Breiner (1996), qui interrogent certes tous deux le rapport ambigu entretenu par Weber à la démocratie de masse, mais insistent sur le rôle fondamental du conflit dans sa pensée politique. Parmi eux, Breiner s'est intéressé à interroger brièvement le rapport entre la méthodologie de Weber (soulignant par ailleurs adroitement son rapport à la théorie économique) et sa pensée politique. C'est cependant Bruun (1972⁷) qui a rendu la lecture la plus approfondie de ce sujet, rendant compte des liens étroits entretenus par l'épistémologie, la pratique scientifique et l'éthique politique de Weber. La perspective de Swedberg (1998) se distingue de celle de Bruun : bien qu'il traite nettement moins en profondeur des fondements épistémologiques de la méthodologie weberienne⁸, Swedberg a pris en compte l'importance de comprendre l'émergence de la « sociologie économique » de Weber dans le plus large contexte des discussions et conflits entre économistes germanophones. La présente étude tente de concilier ces deux dernières approches, soit de saisir, à partir de son contexte historique, la méthodologie développée par Max Weber comme étant *elle-même* politique.

⁷ J'ai consulté l'édition revue et augmentée de 2004, mais l'originalité de l'œuvre de Bruun au moment de sa première publication, alors qu'encore peu d'intérêt académique était consacré à la méthodologie weberienne, mérite d'être ici soulignée.

⁸ Bruun (2004) traite notamment de l'influence du philosophe néo-kantien Heinrich Rickert sur les réflexions épistémologiques et méthodologiques (les deux se confondant chez Weber dans le terme de « méthodologie ») de Weber, mais aussi de leurs désaccords. Pour un bref aperçu de l'influence de Rickert sur Weber, voir dans le second chapitre de cette étude le sous-chapitre *La méthodologie weberienne et la critique du naturalisme*.

Comment défendre la thèse selon laquelle la méthodologie est elle-même politique ? La méthodologie étant un élément fondamental à la pratique des sciences sociales, une réponse possible à cette question passe par l'interrogation du lien entre politique et production intellectuelle. Trois avenues sont alors possibles. La première est celle d'une analyse de la politisation des idées opérant par simple contextualisme historique. C'est celle que l'on retrouve chez les penseurs marxistes évoqués plus tôt, dans la sociologie de la connaissance de Karl Mannheim, ou encore dans les analyses d'historiens tels Wolfgang J. Mommsen. Suivant cette option, les idées d'un intellectuel sont interprétées comme étant le reflet des relations sociales (politiques, économiques, etc.) ou encore de l'« époque » dans laquelle il évolue. La production théorique devient de ce point de vue dans une très large mesure hétéronome. Du point de vue marxiste, par exemple, il pourrait être argumenté que toute tentative de la comprendre autrement relèverait de l'idéologie. C'est dans cet ordre d'idées que les penseurs marxistes évoqués plus tôt – aussi orthodoxes ou hétérodoxes soient-ils – ont interprété la méthodologie wébérienne et l'épistémologie qui la sous-tend comme le pur reflet théorique de la réification bourgeoise des relations sociales.

Une seconde option, développée par Pierre Bourdieu dans son article sur Heidegger (1975), est cependant envisageable : alors que les champs théorique et politique entretiennent tous deux leurs propres codes et, ainsi, maintiennent une certaine autonomie relative, la position d'un intellectuel dans le champ théorique entretient néanmoins des rapports analogiques avec sa position dans le champ politique. En ce sens, la position politique se voit recodée dans le champ théorique, mais à l'intérieur des limites imposées par celui-ci. Cette perspective est intéressante pour le chercheur en théorie politique s'intéressant à l'histoire des idées : elle rend

possible l'analyse des relations entre la position politique d'un intellectuel et sa production théorique, sans pour autant supposer un lien de détermination univoque ni refuser l'autonomie, au moins relative, de la production théorique. La mise en pratique d'une telle approche requiert non seulement une grande familiarité avec l'œuvre théorique et les positions politiques de l'intellectuel, mais aussi une reconstruction des champs théorique et politique dans lesquels il prend position⁹. En ce sens, malgré tout l'intérêt qu'elle puisse susciter, l'utilisation ici d'une telle approche (particulièrement dans le cas de Max Weber, du fait de l'immensité de son œuvre théorique et de l'étendue des questions traitée dans ses écrits politiques) ne serait pas un choix pragmatique : une telle entreprise irait au-delà de la concision imposée par la nature d'un mémoire de maîtrise.

Il existe cependant une troisième alternative, inspirée par l'article classique de Sheldon Wolin « Max Weber: Legitimation, Method, and the Politics of Theory » (1981), mettant en évidence le caractère politique de l'activité théorique. Comme les intellectuels sont inévitablement inscrits dans une lutte au sein de laquelle ils doivent défendre leur production intellectuelle, il s'ensuit que : 1) toute production intellectuelle dans un domaine donné est nécessairement *sociale*, le travail intellectuel prenant naissance et acquérant sa légitimité dans des communautés de recherche, marquées autant par des collaborations que des luttes internes et externes ; 2) elle est

⁹ En traçant dans l'ouvrage *Max Weber's 'Objectivity' Revisited* l'esquisse d'une sociologie de la réception de l'œuvre wébérienne, McFalls, Simard et Thériault remarquent qu'une telle approche bourdieusienne serait également la plus « wébérienne », étant donné l'attention qu'elle porte à la fois aux intérêts idéels et matériels des intellectuels, soulevant ainsi la dette de Bourdieu à l'égard de la méthode pratiquée dans la *Religionssoziologie* wébérienne (McFalls et al. 2007b, pp. 358 et 370 n21).

nécessairement *politique*, au sens où elle ne peut survivre qu'en se prouvant légitime face aux autres approches existantes. C'est ainsi que la perspective ici retenue insiste sur la dimension proprement politique de l'activité intellectuelle. Elle se concentre sur ses conflits internes, et donc sur les stratégies de légitimation mobilisées par les fondateurs de communautés intellectuelles (Wolin 1981, 402). Comme l'ont soulevé McFalls, Simard et Thériault dans les chapitres d'introduction et de conclusion à l'ouvrage collectif *Max Weber's 'Objectivity' Reconsidered*, il y a lieu de s'appuyer sur la distinction développée par Michel Foucault dans sa conférence « Qu'est-ce qu'un auteur ? » pour préciser le statut de fondateur attribué à Weber (McFalls et al. 2007a, 8). Alors qu'un « fondateur de scientificité » délimite le cadre de la science qu'il fonde, faisant ainsi « partie de l'ensemble des modifications qu'il rend possible » (Foucault 2001, 833) et étant par le fait même condamné à une inactualité future au fur et à mesure des développements ayant lieu dans son champ scientifique, le fondateur de discursivité se distingue de ce dernier du fait de l'hétérogénéité « de l'instauration d'une discursivité [...] à ses transformations ultérieures » (Foucault 2001, 832). En ce sens, l'œuvre du fondateur de discursivité demeure toujours en retrait par rapport sa réception, ce qui explique sa réactualisation permanente, se manifestant par la « nécessité inévitable [...] “d'un retour à l'origine” » (Foucault 2001, 835). Les exemples paradigmatiques soulevés par Foucault sont parmi les plus importantes références de la gauche intellectuelle française des années 1960 : Freud et Marx. Or, étant donné la multiplicité des appropriations, des interprétations, mais aussi des critiques de tout acabit auxquelles les thèses méthodologiques wébériennes ont été sujettes pour rendre possible

la formulation de positions alternatives et ce, autant de son vivant qu'aujourd'hui, Weber est tout autant un fondateur de discours en sciences sociales¹⁰.

C'est en s'interrogeant sur les stratégies de légitimation mobilisées par les intellectuels que Wolin fait intervenir la *methodologie* dans son argument, la décrivant comme le processus par lequel la théorie acquiert sa légitimité, à l'instar de la fondation d'une communauté intellectuelle. La défense d'une méthodologie par l'intellectuel fondateur est en ce sens le pendant théorique à la fondation d'une cité par un législateur. S'inspirant d'Aristote, Wolin défend l'idée selon laquelle le fondateur, par sa « politique de la théorie », démontre la supériorité de principes constitutifs rendant possible la pratique d'une forme donnée de *theoria*, soit la forme d'activité la plus élevée accessible à l'âme humaine (Wolin 1981, 403). Cette action est politique, en ce sens qu'elle jette les bases d'une communauté d'enquête théorique par l'établissement de présupposés méthodologiques guidant les investigations futures de cette communauté (et ce, en défaveur des approches concurrentes) : « l'enquête signale la fin de la lutte pour la légitimité ; elle est de la théorie dépolitisée¹¹ »

¹⁰ Cette possibilité est énoncée par McFalls, Simard et Thériault, qui la rapprochent à une réception « charismatique » de l'œuvre weberienne (McFalls et al. 2007a, 10). Par réception « charismatique », les auteurs entendent une réception à la fois personnelle et extraordinaire du texte weberien, c'est-à-dire qu'elle rend compte du caractère quasi-prophétique de Weber qui, dans un contexte de crise de la science, donne un sens à la pratique scientifique. Comme nous le verrons dans les pages qui suivent, l'exemple le plus paradigmatique d'une telle réception est celle de Sheldon Wolin.

¹¹ J'ai fait le choix de traduire la très grande majorité des citations en français pour favoriser la fluidité de la lecture. Pour de nombreux textes (en particulier les écrits méthodologiques de Weber), je me suis appuyé sur des traductions récentes en anglais, entre autres parce que les traductions en français étaient souvent manquantes, difficiles d'accès, stylistiquement lourdes, ou encore vieilles, du fait qu'elles ne s'appuyaient pas sur la plus récente édition critique de l'œuvre weberienne. À défaut d'avoir eu dès le début de la rédaction les compétences nécessaires à la lecture des écrits méthodologiques de Weber dans l'allemand original, j'ai jugé préférable de consulter des traductions. Or, plusieurs de ces essais, articles, lettres et notes n'ont toujours pas été traduits en français ou souffrent à des degrés variables de l'ancienneté de leur traduction, ne s'appuyant pas sur les plus récentes éditions de la *Max Weber-Gesamtausgabe*. Ainsi donc, j'ai généralement jugé préférable d'utiliser les traductions anglaises de Hans Henrik Bruun dans le recueil qu'il a édité avec Sam Whimster, *Max Weber: Collected Methodological Writings* (Weber 2012a), étant donné qu'elles s'appuient sur le matériel éditorial le plus à jour et qu'elles forment l'ensemble de l'œuvre méthodologique de Weber. Dans le cas de ces textes,

(Wolin 1981, 404). C'est dans cet ordre d'idées que Wolin décrit la méthodologie comme étant le processus par lequel la pensée légitime sa propre activité politique (Wolin 1981, 406). Plus qu'un simple arrière-plan de sa production intellectuelle, la critique méthodologique est une dimension politique de l'œuvre wébérienne, voire la condition même de la pérennité de son influence. Or, là où Wolin s'intéressait à Weber dans le cadre limité de sa sociologie politique, la présente étude prolonge son intuition pour ainsi étudier la reformulation qu'a tentée Weber du langage conceptuel de l'économie, à travers la délimitation de son objet d'étude, une étude critique de ses concepts architectoniques, mais surtout, l'élaboration de sa méthodologie.

Un examen de la position occupée par Wolin au sein de la science politique, telle que mise en évidence dans son article au titre d'inspiration évidemment wébérienne « Political Theory as a Vocation » (1969), permet de mieux rendre compte de la pertinence de l'approche ici retenue, tout comme du rapport que Wolin entretient avec Weber. Rédigé dans le cadre d'une allocution à la *Conference for the Study of Political Thought* de 1968, donc dans le contexte de la « révolution behaviorale » des années 1950 et 1960 en science politique, cet article a pour but de défendre la légitimité de la théorie politique face à un scientisme hostile à la philosophie politique et à l'histoire des idées. Pour ce faire, Wolin développe une comparaison entre les vocations de « méthodiste » et de théoricien. Bien que tout travail scientifique demande une certaine méthodologie, Wolin emploie le terme « méthodistes » pour désigner les praticiens d'une science politique positiviste. Les « méthodistes » se démarquent des théoriciens en vertu de leur stricte adhésion à certains principes méthodologiques

j'ai préféré ne pas remplacer *ex post facto* mes passages traduits de l'anglais par leurs équivalents déjà existants dans d'autres ouvrages en français, en faisant le pari que cette façon de faire rendrait plus authentiquement compte de mon usage et de ma compréhension des textes.

proches de ceux des sciences naturelles et dont l'esprit découle du rationalisme cartésien. Ainsi, à partir d'observations du discours scientifique manifeste dans les travaux de ses contemporains positivistes, Wolin livre une critique du conservatisme social de la science politique. Les théories mobilisées par les méthodistes – qu'elles s'inscrivent dans les approches du systémisme, du structuro-fonctionnalisme ou encore du behaviorisme – sont des théories *apolitiques* : elles dépolitisent les relations sociales en les intégrant dans des modèles débarrassés de toute considération critique de l'idéologie politique prévalente (Wolin 1969, 1063). Pour soutenir cette affirmation, Wolin note que la nature des méthodes positivistes, héritées des sciences naturelles et prenant source dans le rationalisme cartésien, implique d'abord et avant tout la recherche de régularités. Or, tout à fait dans l'esprit de Max Weber¹², Wolin remarque que comme le suggère « l'état malheureux des théories du "développement" ou de la "modernisation" », une perspective théorique dont la vision est restreinte à l'observation des comportements réguliers et prévisibles des acteurs sociaux est vouée à l'échec lorsqu'elle tente d'analyser et de prédire des phénomènes irréguliers, variant dans le temps et dans l'espace. La méthode est ainsi davantage qu'un ensemble d'outils à partir desquels le « méthodiste » dégage des connaissances positives : elle implique une façon de voir le monde participant à la légitimation du *statu quo* en « invitant à la recherche de ces régularités que la société vise à promouvoir et maintenir » ; elle est d'autant plus viciée du fait qu'elle ne dispose pas des outils nécessaires à l'examen de ses propres présupposés philosophiques¹³ (Wolin 1969, 1064). Alors

¹² Cf. *La méthodologie wébérienne et la critique du naturalisme* dans le second chapitre de cette étude.

¹³ C'est ainsi que Wolin explique comment « la plupart des propositions de réformes [politiques] formulées par des politologues représente une marge étroite d'alternatives fondées sur le présupposé que le système n'a pas de défauts inhérents ou, que s'il en a, qu'ils sont des "coûts" acceptables » (Wolin 1969, 1069).

que la méthode pose le risque de réifier l'ordre social existant en le considérant d'un point de vue tendant à évacuer toute considération critique de ses conditions de possibilité¹⁴, l'intérêt de recherche du théoricien politique – précisément celui désigné par Wolin comme le « théoricien politique épique » – prend source dans le diagnostic de problèmes fondamentaux présents *dans le monde lui-même*, dont la compréhension nécessite leur considération sous le point de vue d'une théorie radicalement nouvelle. En ce sens, c'est lorsque les croyances, décisions et structures sociales présentent des défauts *systématiques* qu'elles deviennent théoriquement intéressantes et qu'elles motivent les critiques radicales formulées au sein des théories politiques (Weber 1969, 1080). C'est ainsi que le rapport dynamique à l'histoire entretenu par la théorie politique – non seulement la théorie « épique », mais aussi l'histoire des idées – rend possible l'acquisition d'un stock de connaissances sur lequel peuvent se fonder des jugements portant sur la valeur des théories et méthodes, mais aussi sur la nature même du politique (Wolin 1969, 1077).

Max Weber occupe une place importante dans l'exposé de Wolin. Il y est présenté comme « le plus grand philosophe moderne de la méthode », occupant la position paradoxale du théoricien épique ayant entrevu la fin d'un monde dans lequel une telle théorie était encore possible :

C'est néanmoins cet état des choses qu'avait entrevu et dont désespérait le plus grand philosophe moderne de la méthode, Max Weber : un monde d'une réalité morne, restrictive et presque stérile, dominé par de grandes structures bureaucratiques impersonnelles nullifiant les efforts des héros politiques évoqués dans *La profession et la vocation de politique*. « Une nuit polaire, d'une obscurité et d'une dureté glaciales » (Weber 2003, 205) était sa description du monde à venir, [dans lequel les] structures géantes et routinières défient toute altération fondamentale et, en même temps, affichent une légitimité incontestable, car les principes rationnels, scientifiques et technologiques sur lesquels elles sont fondées semblent en

¹⁴ Wolin identifie Descartes comme le père de la méthode et remarque à la lecture de son *Discours sur la méthode* que ce dernier était tout à fait au courant des limites de la méthode qu'il développait, avertissant ainsi son lecteur au sujet de l'insuffisance de sa méthode pour trancher des questions de morale et d'action pratique (Wolin 1969, 1067).

parfait accord avec une époque engagée dans la science, le rationalisme et la technologie (Wolin 1969, 1081).

C'est en ayant en tête cette réflexion éthique que McFalls, Simard et Thériault (et ce, tout à fait dans l'esprit de Wolin) identifient Wolin comme exemple paradigmatique d'une réception « charismatique » de l'œuvre wébérienne (McFalls et al. 2007b, 359). Cette idée est en phase avec l'idée préalablement avancée selon laquelle Weber pourrait être un fondateur de discursivité plutôt que de scientificité¹⁵. On comprend ainsi également la portée de l'affirmation de Wolin, quelques pages plus tôt, selon laquelle aucun des théoriciens politiques récents n'a été aussi sensible que Weber « aux pertes émotionnelles et culturelles liées à l'engagement en faveur du rationalisme scientifique » (Wolin 1969, 1075). Or, malgré le pessimisme du diagnostic wébérien, la complaisance de la science politique face à des problèmes sociaux réels et pressants – « la dégradation des villes, le fossé culturel et économique croissant entre nos minorités et notre majorité, la crise du système éducatif, la destruction de notre environnement naturel » (Wolin 1969, 1082) – pousse Wolin à rappeler à la théorie politique sa vocation critique et transformatrice. Contrairement au méthodiste, qui « limiterait la "portée" de la théorie en s'attardant sur des faits sélectionnés en fonction de ce que l'on suppose être les exigences fonctionnelles du paradigme existant », le théoricien est celui qui croit que

¹⁵ En accentuant le caractère épistémologiquement autoréflexif de la démarche wébérienne (en comparaison à Wolin, qui interprète dans la méthodologie wébérienne une posture dans laquelle l'éthique prime sur l'épistémologique), tout en reconnaissant le caractère révolutionnaire de la créativité scientifique valorisée par la méthodologie de Weber et mise en valeur dans son œuvre, McFalls et al. dépersonnalisent leur propre réception du texte wébérien pour lui attribuer l'équivalent d'une forme de domination légitime à la fois impersonnelle et extraordinaire : celle de l'autorité scientifique (ou thérapeutique). Weber se voit par le fait même attribuer un statut de fondateur au-delà de ceux perçus par Foucault, soit celui de fondateur des conditions de possibilité de tout discours scientifique dans un monde désenchanté (McFalls et al. 2007b, 364). Cependant, le « retour à l'origine » constant aux écrits méthodologiques de Weber en sciences sociales (certes, dans une moindre mesure comparativement à Freud et Marx), mais aussi la thèse wébérienne selon laquelle la science ne prend pas naissance dans des polémiques méthodologiques, mais bien dans la pratique (et ce, même si la méthodologie sert à sa légitimation) m'empêche cependant d'adopter cette dernière idée.

« puisque les faits sont plus riches que les théories, c'est la tâche de l'imagination théorique de reformuler de nouvelles possibilités » (Wolin 1969, 1082).

Il est particulièrement intéressant de lire ce texte en parallèle à celui de 1981 pour deux raisons. D'une part, Wolin y fait lui-même de la « politique de la théorie » : dans un contexte de dévalorisation de la théorie politique par les behavioristes, Wolin défend parmi ses collègues la dignité de la théorie, la désignant comme condition nécessaire à toute activité visant à dépasser le *statu quo*, autant au sein de la discipline académique que dans le monde qu'elle étudie. Ainsi, bien qu'elle prenne place à l'intérieur même du champ de la science politique, l'intervention de Wolin est tout à fait politique. D'autre part, Wolin y clarifie son rapport à Weber. La reconnaissance de Max Weber en tant que « plus grand philosophe moderne de la méthode » (et non comme « méthodiste ») n'est pas anodine. Comme le montre son essai de 1981, Wolin voit dans la méthodologie wébérienne plus qu'une *via methodica*, mais bien un *bios theoretikos*, un dévouement à la connaissance qui reconnaît ses propres implications morales, du fait de l'exigence posée au savant de reconnaître son rapport aux valeurs (*Wertbeziehung*) dans sa pratique scientifique¹⁶. Ce travail vise à la fois à s'inspirer du constat de Wolin et à le dépasser : il s'appuie certes sur l'idée wolinienne de « politique de la théorie », mais n'a pas pour but d'étudier le contenu éthique de la méthodologie wébérienne comme le fait Wolin dans son article de 1981, mais plutôt d'éclairer le contexte de son élaboration, à savoir les polémiques et conflits dans lesquels Weber a étayé ses thèses méthodologiques et épistémologiques. Nous retrouvons ainsi le contexte *économiste* dans lequel ces thèses ont été formulées :

¹⁶ Wolin (1981) et Bruun (2007) ont à cet égard présenté des analyses originales et, à mon avis, fort pénétrantes du rapport entre science, valeurs et politique dans la méthodologie wébérienne.

la réalisation de ce projet nous impose donc de prendre à rebours l'affirmation de Schumpeter et de prendre ainsi au sérieux l'idée selon laquelle l'œuvre de Weber doit être interrogée à partir du point de vue de son rapport à l'économie, non seulement comprise en tant qu'objet d'étude, mais aussi en tant que science sociale. En ce sens, la présentation de la méthodologie comme légitimation de l'activité intellectuelle de Max Weber force à prendre en compte dans le détail les positions opposées à la sienne, mais aussi ses propres influences intellectuelles. Elle se prête ainsi – même si ce n'était pas l'idée originale de Wolin lui-même – à une lecture contextualiste des thèses wébériennes.

Un tel exposé se distingue de ceux existant déjà dans les études wébériennes, par exemple ceux de Swedberg (1998) et de Colliot-Thélène (1990 et 1992) auxquels cette étude est grandement redevable. Il se distingue de celui de Swedberg (1998) du fait de sa méthode historique : l'entreprise de Swedberg vise davantage à systématiser une sociologie économique chez Max Weber qu'à expliquer les thèses méthodologiques wébériennes à partir de leur contexte. C'est précisément pour cette raison que les éléments les plus intéressants chez Swedberg, pour nous, sont ceux qui y sont présentés dans son annexe historique, en marge de son argument principal. L'analyse ici présentée se distingue aussi nettement de celles de Colliot-Thélène (1990 et 1992), bien que ces dernières aient été particulièrement utiles à la reconstruction du contexte intellectuel dans lequel est apparue l'École historique allemande en économie politique. Colliot-Thélène y interroge principalement la relation de Weber aux grandes figures intellectuelles des époques qui lui étaient antérieures (Hegel dans le cas de la philosophie et Marx dans celui des sciences sociales, l'économie politique en particulier) étant donné qu'une problématique importante au cœur de ses travaux est celle de la transition de l'analyse de la réalité sociale de la philosophie vers les sciences sociales. Or, le point de départ de l'analyse ici

proposée est que celle-ci est déjà faite, bien qu'elle n'ait pas encore résolu l'ensemble de ses contradictions.

La recherche ici présentée n'a pas pour seule justification de se différencier des analyses existantes : elle trouve sa raison d'être dans les écueils présents dans de nombreux exposés portant sur la méthodologie wébérienne. Il est particulièrement utile à cette fin de consulter les exposés théoriques synthétisant et analysant le contenu de l'essai de 1904 sur l'« objectivité » de la connaissance, lequel occupe une place centrale dans l'explication des thèses wébériennes dans la présente étude. Le chapitre introductif ainsi que trois chapitres explicitement dédiés à cette question dans l'ouvrage collectif *Max Weber's 'Objectivity' Reconsidered* (2007), premier ouvrage dédié à la question de la réception de l'essai wébérien sur l'« objectivité », se livrent en ce sens à une lecture critique¹⁷. Celui de Drysdale (2007) est à cette fin le plus approprié étant donné qu'il s'intéresse à synthétiser l'argument de l'essai wébérien, tout en l'éclairant à partir de brèves références au contexte intellectuel de Weber et, en l'occurrence, aux polémiques méthodologiques auxquelles il a pris part. L'exposé que Drysdale fait de l'argument de Weber est d'une clarté pédagogique remarquable. Or, il tombe néanmoins dans certains clichés, prenant certains raccourcis attribuables à un manque d'attention porté à l'ensemble des textes méthodologiques et au contexte dans lequel Weber a fait ses interventions

¹⁷ Il est par ailleurs déplorable (quoique compréhensible) que la réception germanophone de l'essai sur l'« objectivité » n'ait pas été prise en compte dans ce volume, nonobstant les enjeux politiques strictement allemands autour de la réception de l'œuvre wébérienne : c'est précisément ce qui manque au lecteur non germanophone cherchant à comprendre de quelles façons l'œuvre wébérienne a pu être interprétée et utilisée. En ce sens, le lecteur (s'il est germanophone, quoique certains textes y sont en anglais) intéressé à la question de la réception internationale de l'œuvre wébérienne (et non particulièrement à celle de l'essai sur l'« objectivité »), mais aussi allemande, pourra consulter *Das Faszinosum Max Weber* édité par Karl-Ludwig Ay et Knut Borchardt (2006).

polémiques. Par exemple, Drysdale exagère l'opposition entre les positions de Weber et de Carl Menger, inférant que Weber lui attribue la vue erronée selon laquelle il serait possible de déduire la réalité (en l'occurrence, le comportement des acteurs économiques) de lois découlant d'axiomes *a priori* (Drysdale 2007, 42). Or, Weber a explicitement cité Menger en tant qu'exemple d'un intellectuel partageant sa position au regard de la formation des concepts en sciences sociales, critiquant cependant dans une plus large mesure le risque de dérives logiques (et par extension pratiques) vers lesquelles pouvait mener une pratique scientifique comme celle de Menger si elle était inconsciente de sa propre méthodologie et de ses présupposés épistémologiques¹⁸. Une idée semblable est évoquée dans le chapitre introductif de l'ouvrage, dans lequel McFalls, Simard et Thériault impliquent que pour Weber, la théorie de l'utilité marginale serait une science dogmatique logico-déductive, au même titre que la doctrine juridique ou l'esthétique (McFalls et al. 2007, 4). Or, alors que l'on pourrait certes affirmer que du point de vue de la majorité des économistes affiliés à l'École autrichienne, la théorie de l'utilité marginale serait effectivement la pierre d'assise d'une science économique prenant la forme d'une axiomatique logico-déductive apte à rendre compte du comportement humain, c'est précisément ce que Weber *ne voit pas* en la théorie de l'utilité marginale, qui serait bien au contraire un idéal-type permettant d'interpréter la réalité par la comparaison au comportement attendu par la théorie¹⁹. En ce sens, la théorie de l'utilité marginale n'a pas du tout le même statut épistémologique que les théories esthétiques et la doctrine juridique évoquées par McFalls et al., pour ne pas mentionner entre autres les mathématiques, la logique ou encore certaines

¹⁸ Cf. *La méthodologie wébérienne et la critique du naturalisme*.

¹⁹ Idem.

formes de dogmatique théologique. Dans cet ordre d'idées, le fait de prendre au sérieux le travail de Weber dans l'esprit de Swedberg, soit en tant qu'un penseur réfléchissant les buts, la configuration et les méthodes de la science économique, permet d'éviter de tels faux pas et de clarifier notre compréhension de la méthodologie wébérienne à partir de celle de son contexte d'élaboration. L'association de Roscher et de Marx, que Drysdale voit tous deux comme représentants de la thèse selon laquelle ce qui est normativement juste doit équivaloir à ce qui est inévitablement émergent, témoigne aussi d'un certain manque de précision dans l'examen de l'argument de Weber et des textes qui lui sont reliés, par exemple les trois essais sur Roscher et Knies (Drysdale 2007, 45). Si la première génération de l'École historique avait effectivement tendance à voir dans les comportements économiques des individus une forme d'émanation du caractère de la nation et si Marx voyait dans la résolution des contradictions du capitalisme son effondrement, il n'est pas du tout clair que les analyses de ces deux penseurs étaient motivées par des considérations éthiques (particulièrement si l'on compare les thèses de Roscher à celles de son successeur Schmoller²⁰). Il en est de même pour l'idée selon laquelle Roscher et Marx auraient identifié le juste au nomologiquement déterminé. L'idée même d'un « déclin » de la nation comme stade de son développement chez Roscher semble discréditer l'argument de Drysdale, qui confond trop rapidement justice et déterminisme nomologique chez les deux intellectuels, et ce, même si l'économie nationale forme pour Roscher une totalité éthique²¹. Dans le cas de Marx, l'attention portée dans le *Capital* à délaissier la critique philosophique pour rendre compte des contradictions du mode de production capitaliste dans son

²⁰ Cf. « La "méthode historique" de Roscher » et *Gustav von Schmoller et la « jeune » École historique*, respectivement dans les premier et second chapitres de cette étude.

²¹ Cf. « La "méthode historique" de Roscher ».

immanence – c'est-à-dire dans la sphère économique plutôt que dans la philosophie, cette dernière étant en ce sens au mieux une forme de prémature de critique et au pire une forme d'idéologie – témoigne de la volonté marxiste de débarrasser l'analyse de l'économie de toute considération éthique pour en faire une critique scientifique. À cet égard, il aurait été plus pertinent pour Drysdale d'insister sur une critique des conséquences de l'importation par la biologie de l'évolutionnisme dans la pratique de la science sociale²². Enfin, la comparaison de l'épistémologie wébérienne à celle de Husserl est hautement problématique, un risque que Drysdale reconnaît lui-même : bien qu'elle mette en relief le « perspectivisme » wébérien, elle pose au lecteur inattentif le risque de « phénoménologiser » Weber – à savoir de mettre l'accent sur la « chose » plutôt que sur le sujet – et d'atténuer son nominalisme et son subjectivisme radicaux (Drysdale 2007, 47). Une référence aux thèses épistémologiques de Heinrich Rickert, bien qu'il soit un nom moins commun que Husserl, aurait été plus appropriée, ne serait-ce que pour évaluer dans quelle mesure la méthodologie de Weber s'en inspire et s'en détache²³. Ces critiques, somme toute mineures, mettent néanmoins en lumière comment une attention particulière portée au contenu, mais aussi au but visé par les interventions polémiques d'auteurs tels que Weber, mais aussi Roscher et Marx, a pu faire défaut à Drysdale. Or, c'est précisément ce type de politique de la théorie qu'une approche combinant l'intuition wolinienne à une lecture contextualiste des textes met en valeur.

L'exposé de Gunnell (2007) dans le même ouvrage tient en deux parties : la première est un examen (moins détaillé que le précédent) de l'essai sur l'« objectivité » insistant sur le double niveau

²² Cf. *Menger contre Schmoller : le Methodenstreit et La méthodologie wébérienne et la critique du naturalisme* dans le second chapitre de cette étude.

²³ Cf. *La méthodologie wébérienne et la critique du naturalisme*.

de la rhétorique wébérienne, à savoir au sein des sciences sociales (c'est ce que j'approfondis dans cette étude), puis des sciences sociales vers le monde (en d'autres termes, celui de la relation de dépendance et d'autonomie réciproques entre le savant et le politique). Dans la seconde partie, Gunnell s'appuie sur les travaux du philosophe des sciences Peter Winch pour exposer une idée wébérienne de la science sociale relevée dans laquelle le chercheur doit nécessairement réfléchir sur sa propre position (Gunnell 2007, 79-82) et éclairer dans le même ordre d'idées les concepts d'idéal-type et d'interprétation (« objective » plutôt qu'herméneutique) à la lumière de thèses développées par Wittgenstein (Gunnell 2007, 85). Lorsqu'il commente les sources historiques de l'argument wébérien, Gunnell évite de répéter les erreurs de celui de Drysdale au sujet du rapport entretenu par Weber à l'égard de la théorie de l'utilité marginale (Gunnell 2007, 69; et ce, bien que le nom de Menger ait malencontreusement été orthographié « Karl Menger » [Gunnell 2007, 58]). Cependant, soit Gunnell fait erreur au sujet du projet philosophique de Rickert, soit il s'exprime avec un manque indéniable de clarté, lorsqu'il soutient implicitement que Rickert (contrairement à Weber) aurait voulu émuler dans les sciences sociales la formation de concept dans les sciences naturelles (Gunnell 2007, 65). Bien au contraire, Rickert avait pour projet de critiquer les *limites* de la formation de concepts dans les sciences naturelles en vue de justifier épistémologiquement l'autonomie des méthodes propres aux sciences sociales²⁴. Encore une fois, cette erreur somme toute mineure dans l'argument original de Gunnell témoigne du fait qu'une lecture du texte plus rigoureusement attentive à son contexte, en occurrence la politique de la production théorique, aurait été préférable,

²⁴ Idem.

et ce même si elle n'était qu'un préalable à un argument qui s'intéresse plutôt, comme Bruun (2007), mais aussi Breiner (2007) dans le même volume, à interroger la méthodologie wébérienne du point de vue de la relation entre le savant et le politique.

Alors que les deux chapitres dont il a jusqu'à présent été question proposaient une lecture synthétique de l'essai sur l'« objectivité » (c'est le but de celui de Drysdale comme c'est la première partie de celui de Gunnell), celui de Breiner (2007) prend de front un enjeu particulier : la tension, voire le paradoxe, entre l'utopisme de tout idéaltype (et, par extension, le caractère fictionnel de toute interprétation de la réalité) mise en évidence dans la seconde partie de l'essai et la défense des sciences sociales comme outil permettant aux décideurs politiques de guider efficacement leur pratique dans la première partie. En ce sens, l'exposé de Breiner s'inscrit directement dans la lignée des travaux de Bruun (2007) sur la relation entre la méthodologie wébérienne et la pratique de la politique, tout comme il s'intéresse à l'un des ordres de discours relevés par Gunnell, en l'occurrence le discours théorique orienté vers la politique. La non-résolution de cette tension, au-delà du choix *moral* du scientifique de travailler en vue d'un idéal d'objectivité, est soulignée par Breiner, qui présente dans la sociologie de la connaissance de Karl Mannheim une tentative de dépasser cette tension (ainsi que ses propres apories). Ce texte ne mérite ici aucune critique : il est mentionné ici puisqu'il témoigne (en comparaison à l'étude ici présentée) de la multiplicité des voies empruntables pour interroger la relation entre la production théorique et la prise de position politique. Alors que Bruun (2007), Breiner (2007, 113), mais aussi Wolin (1981) ont insisté sur le caractère éthique de la méthodologie wébérienne, Breiner ayant notamment insisté sur l'idée selon laquelle la séparation entre fait et valeurs est en premier lieu un choix moral visant le respect de la dignité des sphères

scientifique et politique (et seulement en second lieu un choix épistémologique), les pages qui suivent s'intéressent à accentuer unilatéralement la politique wébérienne de la méthodologie pour délaissier les questions de son rapport à la politique (dont il est question chez Bruun, Breiner et partiellement chez Gunnell). Mon travail vise en ce sens à rendre compte du contexte intellectuel dans lequel Weber lui-même évoluait, par lequel il est devenu fondateur d'une communauté intellectuelle ou, pour reprendre à nouveau le mot de Foucault, fondateur de discoursivité.



Cette investigation vise à rendre compte des conflits et stratégies d'autolégitimation en science économique à partir desquels Max Weber justifie sa position en matière de méthodologie, notamment en ce qui concerne l'articulation entre concepts et réalité empirique. Elle traite dans le premier chapitre de la première génération de l'École historique allemande en économie, en retraçant d'abord ses origines s'inscrivant dans le contexte de la réaction à l'hégélianisme dominant de la première moitié du XIX^e siècle. Une telle contextualisation permet de traiter ensuite de la critique qu'en a fait Weber dans ses trois articles méthodologiques sur Roscher et Knies, particulièrement en rapport aux contradictions au sein de leur formation de concepts, ainsi qu'aux présupposés spéculatifs masquant ces contradictions. Le second chapitre traite ensuite de la position ambiguë occupée par Weber dans la suite du *Methodenstreit* et de la conception de la science économique qu'il y défend, parfois désignée sous sa plume par sous le terme d'« économie sociale ». J'y trace d'une part un bref historique de l'émergence du marginalisme en Autriche, notamment à travers la figure de Carl Menger. Je fais d'autre part de même pour la « jeune » École historique, dont Gustav von Schmoller était le chef de file. Enfin, je compare leurs compréhensions respectives du but de la

science économique, de son domaine d'étude et de sa division interne du travail, fondées par une différente compréhension du rapport entre concept et empirie. Je démontre ensuite comment la méthodologie wébérienne est tributaire de ce débat dans lequel Weber a occupé une position à la fois intermédiaire et critique de l'historisme allemand et du marginalisme autrichien, pour terminer en présentant sa propre conception de la science économique, en l'occurrence la *Sozialökonomik*.

Empruntant une démarche redevable autant à Wolin dans sa réception de l'œuvre wébérienne qu'à Swedberg dans le contenu qu'elle traite, cette étude vise à démontrer que dans le cas de Weber, cette lutte pour la légitimité correspond à une critique interne de l'antithéorisme et des *a priori* spéculatifs de l'historisme allemand, puis à une défense externe de l'historisme (ou, plus précisément, de la méthode singularisante propre aux sciences historiques) contre le naturalisme émergent dans les sciences sociales au tournant du XX^e siècle. Elle vise pour lectorat autant les intellectuels œuvrant dans le champ des études wébériennes – notamment du fait qu'elle défait certains lieux communs dans les commentaires sur la méthodologie wébérienne (par exemple sur l'essai sur l'« objectivité ») –, mais aussi toute personne désirant affiner sa compréhension des thèses de Weber en les recadrant dans le contexte de la crise de l'historisme. Dans un autre ordre d'idées, cette étude s'adresse également aux théoriciens politiques en défendant l'idée wolinienne selon laquelle la méthodologie a elle-même un caractère politique, étant le terrain sur lequel s'affrontent de front les intellectuels. Le type de réception « charismatique » de l'œuvre wébérienne dont fait preuve Wolin est ici particulièrement productif, du fait des interventions de Weber dans une situation de crise. Elle permet en ce sens de présenter Weber non pas (uniquement) comme un père fondateur de la sociologie, mais aussi d'insister sur sa discontinuité avec les écoles alors dominantes (en l'occurrence,

en économie). Enfin, le simple constat selon lequel la méthodologie wébérienne est encore aujourd'hui d'une importance majeure dans les sciences sociales, autant au sein des communautés intellectuelles s'en revendiquant que de celles s'étant formées par opposition à elle, participe aussi à justifier l'intérêt et la pertinence d'examiner la « politique de la théorie » par laquelle elle a pu s'imposer, à commencer par la critique qu'a fait Max Weber des fondateurs de l'historisme allemand en économie politique.

1. Les apories de la « vieille » École historique allemande

*Zwei Wege stehen offen: Hegel oder –
unsere Art die Dinge zu behandeln.*

MAX WEBER (lettre à Franz Eulenburg, 1909)

Le siècle de l'histoire : l'historisme allemand contre Hegel

LE XIX^E SIÈCLE EN ALLEMAGNE aura été celui de l'histoire. À cet égard, on n'a qu'à évoquer le nom de Friedrich Carl von Savigny, le principal représentant de l'École historique du droit, mais aussi et surtout celui de Leopold von Ranke, le plus illustre représentant de l'École historique allemande et l'un des fondateurs de la science historique moderne. Autant la pensée de Savigny en droit que celle de Ranke en histoire (voire des représentants de l'historisme allemand en général) se caractérisent par une critique radicale de l'abstraction de l'*Aufklärung* allemande, telle qu'elle est arrivée à maturité chez Kant et a trouvé son aboutissement chez Hegel. L'historisme se veut ainsi une réaction à la philosophie théorique et universaliste des Lumières allemandes, engendrant par opposition à ces dernières un foisonnement de recherches ayant en commun avec l'herméneutique romantique (de Schleiermacher, en particulier) un intérêt pour l'individualité²⁵ des manifestations de l'esprit²⁶.

Le concept d'individualité de Schleiermacher, qui convenait si bien au propos de la théologie, de l'esthétique et de la philologie, était justement l'instance critique qui venait s'opposer

²⁵ Catherine Colliot-Thélène résume ainsi, dans l'esprit de Gadamer, la notion d'individualité au cœur de la tâche de l'historien : « Qu'il s'agisse de droit et de politique, de l'étude des langues, des mythes et légendes, de l'art ou de la philosophie, l'ambition était toujours la même : montrer ce qui était le *propre* de chaque époque de la culture et comment ce propre, ou cette différence spécifique, se réfléchissait dans toutes les dimensions de son existence » (1990, 9).

²⁶ À cet égard, Colliot-Thélène mentionne aussi « les frères Schlegel et W. v. Humboldt pour la grammaire comparée, les frères Grimm pour la philologie [et] Schleiermacher pour l'herméneutique » (1990, 9). On pourrait d'ailleurs tout aussi bien évoquer au côté de Ranke en histoire les noms de Droysen et Burckhardt, comme le fait Gadamer dans *Vérité et Méthode* (1996, 217-37).

à la construction aporique de la philosophie de l'histoire. Il offrait en même temps aux sciences historiques une orientation méthodique, qui ne les destinait pas moins que les sciences de la nature à la recherche, c'est-à-dire à *n'avoir absolument pas d'autre principe que l'expérience qui progresse* (Gadamer 1996, 218 ; je souligne).

Il est ainsi pertinent de comprendre l'émergence de l'École historique comme une réaction à la pensée hégélienne alors dominante : elle s'y oppose fondamentalement du fait de sa revendication d'empiricité et d'absence d'*a priori* spéculatifs. Alors que Hegel partage avec Savigny et Ranke une démarche mettant en évidence l'individualité de chaque époque de la culture²⁷ – par exemple, chez Hegel, les règnes oriental, grec, romain et germanique (1998, § 354-60) –, il se distingue de ces derniers en inscrivant cette succession de stades historiques au sein d'une téléologie rationaliste, renouant ainsi avec la tradition de l'*Aufklärung*.

La valorisation de l'individualité de chaque époque de la culture ne lui paraissait pas incompatible avec l'idée d'un progrès de l'esprit. La succession des grandes civilisations se laissait en effet ordonner selon le schéma d'un progrès cumulatif dans lequel l'esprit du monde (*Weltgeist*) venait à paraître (Colliot-Thélène 1990, 10).

En ce sens, la vérité de l'esprit du monde – et c'est là où Hegel se réconcilie avec les Lumières – est la réalisation, dans l'histoire et par la raison, de la liberté dans toutes les sphères de l'existence humaine : droit et politique, religion, art et philosophie.

Or, pour Ranke, la position hégélienne esquissée ci-haut est intenable. En ses propres mots, la philosophie de l'histoire de Hegel implique

qu'à chaque époque la vie de l'humanité s'élève à une puissance supérieure, chaque génération l'emportant en excellence sur celle qui la précède, en sorte que la dernière est la plus privilégiée, tandis que les époques antérieures ne sont que les porteurs de celles qui viennent ensuite. *Ce serait là une injustice de la Divinité*. Une génération ainsi médiatisée n'aurait pas de signification en et pour soi. Elle ne signifierait quelque chose que dans la mesure où elle

²⁷ Cf. ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, ainsi que la version condensée de leur argument dans les derniers paragraphes de sa *Philosophie du droit*.

serait l'étape menant à la génération suivante, et ne serait pas en rapport immédiat avec Dieu (Ranke 1971, 59 ; je souligne).

Dans cet ordre d'idées, la critique que Ranke adresse à la philosophie hégélienne opère à trois niveaux. Le premier est un *motif théologique* : pour Ranke, la théorie hégélienne de l'histoire n'est pas compatible avec la transcendance divine, dans la mesure où elle mènerait au panthéisme. C'est en ce sens que Ranke écrit, en faisant référence à la « ruse de la raison » de Hegel :

La théorie selon laquelle l'esprit du monde produit les choses en quelque sorte par fraude et se sert des passions humaines pour atteindre ses buts a pour fondement une représentation extrêmement indigne de Dieu et de l'humanité ; si elle est conséquente, elle ne peut conduire qu'au panthéisme. L'humanité est alors le Dieu en devenir qui s'engendre lui-même par un procès spirituel qui réside dans sa nature (Ranke 1971, 65).

L'idée de la transcendance divine implique ainsi pour Ranke l'impossibilité de connaître le sens de l'histoire universelle, qui ne serait accessible qu'à Dieu, avec lequel chaque civilisation particulière entretient indépendamment sa propre relation (Gadamer 1996, 230). C'est cet argument fondé théologiquement qui justifie pour Ranke le second niveau de sa critique de Hegel, celui d'une *ontologie romantique*, selon laquelle chaque civilisation trouve en elle-même l'ensemble de la richesse de sa signification. Enfin, le troisième niveau de la critique de Ranke découle des deux autres : il est *méthodologique*. Si l'on admet 1) au nom de la transcendance divine que l'humanité ne peut pas anticiper son propre devenir historique et 2) que chaque civilisation distincte possède en elle-même le sens qui lui est propre, alors l'historien, au sens de Ranke, est tenu de *se limiter à l'analyse empirique de ce qui lui est présenté*, dans toute la richesse de ses particularités. Ranke a ainsi entrepris une véritable révolution dans les sciences sociales, du moins dans l'espace germanophone. Employant une formule maintenant célèbre, Ranke résume son projet de rupture avec la philosophie de l'histoire dans la préface de la première édition des *Histoires des peuples romans et germaniques* :

« L'histoire s'est vue assigner la tâche de juger le passé et d'instruire le présent au profit des âges futurs. Ce travail n'aspire pas à une telle visée : il n'a pour but que de montrer ce qui s'est réellement passé (wie es eigentlich gewesen [ist]) » (Ranke 1824, vi). En ne se consacrant qu'à l'étude du donné et en accordant par le fait même une importance particulière à la critique des sources en histoire, l'École historique allemande a entamé un mouvement fondamental dans la transformation de l'histoire en science empirique. La revendication d'empiricité du travail historique témoigne de la politique de la théorie par laquelle la science s'est approprié le domaine de l'histoire, aux dépens de la philosophie et de sa métaphysique de la finitude. Or, nous l'avons vu plus haut, ce projet implique d'abandonner toute tentative de donner une signification générale à l'histoire universelle, et ce, dans le cas de l'un des plus importants historiens de l'histoire allemande, au nom de l'orthodoxie religieuse : « chez Ranke, c'est la résistance au rationalisme hégélien, motivée par le souci de préserver la zone d'obscurité où peut s'épanouir la croyance, qui abrita la revendication d'empiricité de l'historiographie » (Colliot-Thélène 1990, 12). Or, les fondements théologiques sur lesquels repose pour Ranke l'étude empirique de l'histoire subsisteront jusque dans les travaux de ses héritiers intellectuels, notamment la première génération de l'École historique en économie politique. C'est au sujet des contradictions de cette dernière que Max Weber rédigera ses premiers articles méthodologiques, à commencer par celui sur Wilhelm Roscher.

Wilhelm Roscher était le fondateur de l'École historique en économie. S'inscrivant fermement dans la tradition historiciste allemande – il était lui-même étudiant de Ranke –, Roscher notait dans son *Grundriß zu Vorlesungen über die Staatswirtschaft. Nach geschichtlicher Methode* sa volonté de « réaliser pour l'économie politique quelque chose de semblable à ce que la méthode de Savigny

et Eichhorn a réalisé pour la théorie du droit », de manière à prolonger le geste de Ranke dans la sphère de l'économie politique (Giouras 1995, 106)²⁸. L'École historique en économie se caractérise donc par la prédominance des données empiriques historiques dans le champ de la science économique, en opposition à l'école caméraliste²⁹ (décrite par Roscher comme « une sorte de techno-logie » — on parlerait aujourd'hui d'administration publique) et à l'économie politique classique (critiquée en tant qu'« une forme de mathématiques appliquées ») (Chickering 1993, 46). La position de Roscher se veut donc ici doublement critique, autant face à la réduction technocratique de l'économie propre au caméralisme que face à l'abstraction universaliste mathématique de l'économie politique classique.

Dans cet ordre d'idées, Roscher a argumenté que la théorisation abstraite des économistes classiques, à savoir « l'effort d'analyser le champ de l'activité économique de façon isolée, a fait violence à la diversité historique des comportements économiques, autant qu'à l'interaction complexe entre l'économie et les autres champs d'activité humaine » (Chickering 1993, 47). Par conséquent, l'historicité des rapports économiques et leurs liens avec la politique et la culture appellent à l'analyse historique des pratiques et des institutions dans leur individualité, c'est-à-dire dans leur contexte

²⁸ Keith Tribe a cependant montré comment cette position de principe était incohérente avec sa propre pratique de la science économique. D'un côté, la méthode utilisée par Roscher appelle « à la comparaison économique systématique de tous les peuples notés les uns aux autres, une forme d'histoire totale de la vie économique à caractère différent aux impératifs méthodologiques de l'École historique du droit » (1995, 69). De l'autre, malgré ses critiques répétées à l'endroit des économistes classiques à tradition théorique, Roscher fait au contraire dans son œuvre preuve d'ouverture à l'emploi de théories et concepts formulés par Smith et Ricardo, ce qui ne manque pas de « rendre encore plus difficile d'identifier avec un minimum de clarté la substance réelle de [sa] position méthodologique » (1995, 71). Il est à noter que Tribe ne s'intéresse pas à l'influence méthodologique de Ranke sur Roscher – d'ailleurs relevée par Weber lui-même (RK1, 15) – comme l'ont fait de leur côté Colliot-Thélène (1992) et Giouras (1995).

²⁹ Le caméralisme a été une forme allemande de science sociale portée sur l'administration publique et guidée par des principes semblables à ceux du mercantilisme de Colbert.

national et temporel particulier. Cependant, Roscher ne suit pas seulement Ranke dans son historicisme et dans son empirisme, mais aussi dans ses présupposés théologiques : ce sont ces derniers qui justifient en dernière analyse l'ontologie à la fois particulariste, anti-*Aufklärung* et quasi-émanatiste propre à la première génération de l'École historique en économie. Cette métaphysique aux fondements théologiques, lesquels motivent l'étude empirique de l'histoire tout en l'enfermant dans un irrationalisme justifié par la foi, sera critiquée par Max Weber et sera fondamentale à sa réflexion sur la méthodologie et la formation de concepts en science économique (Colliot-Thélène 1992, 80-81).

La critique weberienne de la « vieille » École historique

Bien qu'il ait fait partie de la plus jeune génération de l'École historique, Weber a critiqué dans son premier article méthodologique la pratique scientifique de deux de ses trois membres fondateurs, Wilhelm Roscher et Karl Knies. Bruno Hildebrand, considéré comme fondateur de cette école au même titre que Wilhelm Roscher et Karl Knies, est pour sa part laissé de côté par Weber, ce dernier justifiant cette décision en notant que ses travaux économiques, nonobstant leur importance, se résument à l'application d'idées développées partiellement par Roscher, partiellement par d'autres (RK1, 3). L'essentiel de la critique que Weber adresse à la « vieille » École historique se trouve dans son article en trois parties (parues respectivement en 1903, 1905 et 1906), « Roscher et Knies et les problèmes logiques de l'économie historique » : Weber y reproche aux deux économistes l'incompatibilité des fondements spéculatifs de leurs travaux à la méthodologie empiriste qu'ils revendiquent. Je m'intéresserai dans ce chapitre aux critiques que Weber adresse à Roscher et à Knies, en accordant

toutefois une plus grande importance à la première : celle adressée à Knies – qui développe sa propre pensée en réaction à celle de Roscher –, bien qu'elle soit beaucoup plus longue³⁰, se conclut par des charges semblables de contradiction méthodologique³¹. À cet égard, c'est la critique de l'émanatisme, mise en mouvement dès les premières pages de « La "méthode historique" de Roscher », qui est la pierre d'assise de l'argumentation wébérienne contre la première génération de l'École historique. Les pages qui suivent visent à mettre en lumière cette critique à partir d'une lecture attentive des trois articles sur Roscher et Knies. Cette démarche implique – ici, comme dans l'argumentation de Weber – de définir préalablement la position émanatiste en comparaison aux approches nomothétique et idiographique en sciences sociales.

« *La "méthode historique" de Roscher* »

Dans le premier des trois articles, Weber distingue d'entrée de jeu trois positions possibles quant à la formation de concepts en sciences sociales. La première est *nomothétique* : elle vise l'acquisition de connaissances exactes, au même titre que dans les sciences naturelles, tel qu'elles peuvent être intégrées dans un système de lois de cause à effet. En ce sens, elle procède logiquement par l'élimination progressive des éléments individuels empiriquement observés, en tant qu'ils sont

³⁰ Dans sa critique de Knies, qui tient sur deux des trois articles (« Knies et le problème de l'irrationalité I » et « II »), Weber s'adresse non seulement à Knies, mais fait un détour par de vastes références contemporaines traitant du concept de « personnalité » (Knies lui-même) et de l'irrationalité de l'action (Wundt), ainsi que de discussions épistémologiques portant sur l'interprétation en sciences sociales (Münsterberg, Simmel, Goffman) et en esthétique (Lipps, Croce). Après les avoir évaluées et critiquées d'un point de vue inspiré de sa lecture de Rickert – en ce sens, cette critique s'apparente à une application polémique des considérations méthodologiques qu'il développe dans « L'"objectivité" de la connaissance dans les sciences et politiques sociales » et qu'il applique dans *L'Éthique protestante* –, Weber est en mesure, dans les toutes dernières pages du second article, de reprendre sa critique de Knies à la lumière des développements qui ont précédé.

³¹ Weber écrira même que la position de Knies, quant à la formation des concepts, est « complètement parallèle à celle de Roscher » (RK3, 91).

subordonnés à des lois, ces dernières elles-mêmes subordonnées à des lois plus générales. Le contenu particulier des éléments de la réalité empirique s'efface ainsi dans des concepts *génériques*, lesquels deviennent, en fonction de leur degré de généralité, de plus en plus abstraits et distants de la réalité empirique et intelligible. À cet égard, Weber écrit que « l'idéal logique [d'une telle science] serait un système de *formules* qui aurait une validité générale absolue et qui, en forme abstraite, représenterait ce qui est commun à toute occurrence historique » (RK1, 10). Or, une telle position a pour lacune fondamentale que « la réalité historique, incluant ces événements et phénomènes culturels auxquels on attribue la plus grande signification et importance historique possible, ne pourrait jamais être déduite de ces formules » (RK1, 11). En d'autres mots, une telle démarche permet de réduire les phénomènes culturels à des catégories quantitatives, ces phénomènes étant alors traités du point de vue de leur degré de récurrence, voire de probabilité statistique. Cependant, les éléments historiques individuels – on peut ici suivre la terminologie de Heinrich Rickert en parlant d'*individus historiques* –, en vertu de leur unicité, ne sont pas *explicables* par l'abstraction à partir de régularités empiriques, d'autant plus qu'une telle démarche ne renseigne en aucun cas le chercheur sur sa *compréhension* du sens d'un tel événement dans l'histoire.

La position opposée est *idiographique*³² : elle vise l'acquisition d'une *compréhension* intellectuelle d'éléments concrets de la réalité historique ayant pour nous une signification particulière, tels

³² Weber utilise en six occurrences, jusqu'à 1906, le terme « sciences de la réalité » (*Wirklichkeitswissenschaften*) pour désigner les sciences idiographiques, l'idée de « réalité » soulignant le rapport concret de ces sciences aux valeurs, nécessairement individuel, subjectif et particulier, en opposition aux sciences nomologiques ou conceptuelles (*Begriffswissenschaften*) (Swedberg et Agevall 2016, 306). L'importance du thème des valeurs dans la compréhension weberienne des sciences sociales en opposition aux sciences naturelles le pousse cependant à utiliser davantage celui de « sciences de la culture » (*Kulturwissenschaften*), lequel s'oppose aux sciences de la nature (*Naturwissenschaften*).

qu'ils résultent de conditions et de contextes nécessairement individuels (RK1, 11). Une telle approche procède par une méthode comparative, laquelle permet de mettre en lumière les caractéristiques individuelles de l'individu historique ainsi analysé. Alors que l'approche nomothétique vise à connaître les traits *génériques* des phénomènes historiques, tels qu'ils peuvent être subordonnés sous des *formules* abstraites généralement valides, l'approche idiographique sélectionne des traits individuellement *significatifs* tels qu'ils peuvent être saisis par une multiplicité de points de vue interreliés, visant ainsi à rendre compte de l'individualité du phénomène étudié par la production de concepts *génétiques*. En d'autres mots, par concept génétique, Weber entend un concept qui permet l'organisation de la réalité empirique, puis la mise en lumière, voire la découverte de relations entretenues entre certains de ses éléments. Les idéaltypes sont des concepts génétiques³³.

Or, la troisième approche à laquelle Weber fait référence se distingue de l'empirisme des deux positions précédentes : c'est la position *émanatiste*, à son apogée chez Hegel, puis subséquemment dépassée par les sciences sociales avec la montée de l'historisme durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Cette épistémologie vise à surmonter l'« *hiatus irrationalis* » entre concept et empirie mis en évidence par l'épistémologie kantienne. Elle y arrive par la formation de « concepts "généraux", c'est-à-dire des réalités métaphysiques dans lesquelles sont appréhendées les choses et événements individuels, pouvant ainsi être déduits en tant qu'instances de la *réalisation* de ces concepts » (RK1, 12). Chez Hegel en particulier, l'émanatisme est indissociable d'une ontologie panlogiste, c'est-à-dire que tout étant y est une manifestation de la raison. Il devient ainsi logiquement

³³ Cf. *La méthodologie weberienne et la critique du naturalisme* au sujet de la notion d'idéaltype.

permissible de concevoir la réalité empirique comme étant strictement rationnelle, en tant qu'elle puisse être déduite de concepts dont le plus général serait le plus riche en contenu (en l'occurrence, l'Esprit absolu), un tel concept englobant l'ensemble de ceux qui en découlent. En ce sens, l'événement historique individuel « n'est pas seulement un spécimen du genre, mais aussi une partie du tout représenté par le concept » (RK1, 12).

Il a déjà été mentionné plus haut que les pères de l'historisme allemand, qu'il s'agisse de Savigny ou de Ranke, ont développé leur pensée *en opposition* à l'abstraction de *l'Aufklärung* et de l'idéalisme allemand, dont l'ambition systématique culmine chez Hegel. C'est précisément à ce sujet que Weber accuse Roscher d'être logiquement inconséquent, son empirisme historiciste n'arrivant pas à rompre avec une méthode *émanatiste* de formation des concepts. Ceci s'explique chez Roscher – tout comme chez Ranke, rappelle Weber – par le rejet historiciste de la spéculation philosophique, dans la mesure où ce rejet n'est *pas* accompagné d'une réflexion logique rigoureuse portant sur la relation entre la réalité empirique et la formation de concepts. C'est ainsi que Weber cite le *Thykidides* (1842) de Roscher pour le commenter :

« Il y a une grande différence entre l'idée d'un concept et l'idée de son contenu » ; si le concept « plus élevé » du philosophe est la « cause » du plus bas – au sens où l'idée du concept plus bas en tant que part du système *conceptuel* est causée par le plus élevé – l'historien ne peut pas transférer cette [relation] au vrai monde, puisque chaque explication « philosophique » est matière de définition, alors que chaque explication *historique* en est une de *description* (RK1, 13).

Ainsi, d'après Roscher, l'historien doit (contrairement au philosophe) se limiter à la description des faits empiriquement observés, sans qu'il lui soit possible de rendre compte d'un niveau plus général, qui serait celui des causes des phénomènes empiriques décrits. Dans le même ordre d'idées, Weber note au fil de sa lecture critique du *Thykidides* que Roscher considère que « vérité et nécessité

philosophiques sont au même niveau que vérité et nécessité *poétiques* ; elles sont valides “dans un vide” » (RK1, 13). Autrement dit, « elles perdent [en validité] si elles descendent au niveau [empirique] de l’historique, tout comme l’histoire va nécessairement perdre [en validité] si elle cherche à assimiler les conceptions conceptuelles de la philosophie » (RK1, 13). Par conséquent, les événements historiques concrets et empiriquement observables ne peuvent en aucun cas être inclus dans un système conceptuel. Alors que la philosophie cherche sa cohérence dans un concept général duquel on peut déduire les éléments particuliers, l’histoire trouve plutôt chez Roscher sa cohérence dans une « intuition compréhensive », laquelle découlerait de l’immersion herméneutique de l’historien à même l’univers de significations présent dans le matériel historique, sans qu’une telle intuition ne puisse être énoncée formellement ou définie conceptuellement. Par ces arguments, Roscher poursuit le geste de Ranke, soit celui de faire de l’histoire une science empirique débarrassée de toute spéculation métaphysique et revendiquant ainsi sa scientificité au même titre que les sciences de la nature.

Or, Roscher ne tient pas compte des différences dans la formation des concepts entre les sciences historiques et les sciences naturelles. Dans l’esprit de Rickert, Weber affirme contre Roscher que ces dernières ne sont pas dues au matériel avec lequel travaillent ces scientifiques, mais bien à la « nature logique de la *connaissance* qu’elles cherchent à atteindre » (RK1, 13). Dans cet ordre d’idées, Roscher assigne à l’histoire la tâche d’« élucider la façon dans laquelle les phénomènes culturels (dans le sens le plus large du terme) sont causalement conditionnés » (RK1, 13), c’est-à-dire de déterminer les principes déterminant les relations causales à l’œuvre dans l’histoire. Or, ce dernier affirme plutôt curieusement à cet égard que dans *toute* science cherchant à mettre en lumière les relations causales

entre des objets, il est normal « de désigner ce qui semble *plus important* en tant que la *cause* de ce qui est moins important » (RK1, 13). Weber réagit à cette affirmation en notant comme première d'une série de trois remarques que cet énoncé ne peut être cohérent que si par « plus important », Roscher fait référence à ce que Hegel dénote comme étant « général ». Cette utilisation de l'acceptation émanatiste du terme « général » (au sens de « compréhensif en contenu ») est d'autant plus problématique que Roscher ne la distingue en aucun cas de son pendant nomothétique (au sens de « générique »), telle qu'on l'entendait plus haut dans les sciences empiriques, et ce, dans l'ensemble de son œuvre. Weber note ensuite que Roscher confond la *validité* universelle d'un concept (c'est-à-dire la généralité de son application) à sa *signification* universelle. En d'autres termes, les caractéristiques nomologiques d'un phénomène sont conçues par Roscher comme étant les plus significatives : la problématique de la signification d'un phénomène historique, centrale aux sciences idiographiques, est ainsi confondue avec la capacité d'un tel phénomène à être subsumé par des lois générales. Enfin, Roscher semble aussi affirmer que comme les concepts généraux sont formés par voie ascendante d'abstraction de la réalité empirique, qu'il est tout aussi possible de déduire la réalité en prenant pour point de départ de tels concepts généraux. C'est ainsi que Weber conclut qu'il existe une contradiction logique fondamentale dans la relation entre concepts et donné empirique chez Roscher :

Alors que la position de Roscher est en principe distincte de celle de Hegel, le caractère général de sa formation de concepts montre qu'il fait néanmoins usage d'idées métaphysiques qui, pour être conséquentes, ne pourraient que cadrer dans l'émanatisme hégélien (RK1, 14).

Roscher prétend ainsi s'opposer au système philosophique hégélien, mais il défend une théorie de formation des concepts participant de son émanatisme. Weber explique cette incohérence logique

en se référant à son point de vue religieux. Roscher est précisément un héritier de Ranke, en ce sens qu'il a hérité de son prédécesseur une position religieuse justifiant *in fine* l'analyse de l'histoire sur des bases purement empiriques. Cette filiation intellectuelle explique pourquoi Roscher soutient la thèse selon laquelle « les problèmes métaphysiques, qui ne peuvent pas être résolus dans le domaine de l'histoire empirique, sont d'entrée de jeu exclus et laissés aux croyances religieuses, de sorte que le travail historique ne soit *pas entaché* par la spéculation philosophique » (RK1, 15). Tout travail critique d'épistémologie chez Roscher, lequel aurait eu pour but de justifier la conception cyclique de l'histoire qu'il défend (ou de rendre compte de ses faiblesses), est ainsi laissé de côté au profit de ce constat *religieusement motivé* : il est impossible de saisir rationnellement « l'inexplicable arrière-plan » donnant à l'histoire son unité de sens, en tant qu'il relève du mystère de la providence divine. Une telle profession de foi explique comment, comme Ranke et Savigny avant lui, Roscher partage l'ontologie romantique au sein de laquelle la plus grande entité spatio-temporelle intelligible au travail historique devient la *nation (Volk)*³⁴. C'est précisément à partir d'une critique de l'utilisation du concept de nation que Weber montre comment la confusion logique de Roscher en ce qui a trait à la formation de concepts ne se limite pas au pendant historique de son œuvre (particulièrement son *Thykidides*), mais tient aussi dans le cas qui nous intéresse ici, soit celui de l'économie³⁵.

³⁴ Il est pertinent de noter que la notion de nation (*Volk*, plus souvent traduit par peuple) est non seulement importante – voire fondamentale – dans les travaux de Roscher, mais aussi dans l'ensemble des travaux de l'École historique allemande en économie politique. Le point de vue *national* sur l'économie ressort clairement dans l'allemand *Historische Schule der Nationalökonomie* ainsi que dans le terme désignant la science économique *Volkswirtschaftslehre*.

³⁵ Il serait de toute façon ici une erreur de traiter séparément les écrits « historiques » et « économiques » de Roscher, en tant qu'ils relèvent des mêmes présupposés théoriques (voire « théologiques »), l'analyse de l'économie étant pour Roscher indissociable de celle de l'histoire.

Pour Roscher, le but de la science historique est de mettre en lumière les lois du développement historique. Comme nous l'avons vu, ce développement est étudié dans un cadre national, soit pour Roscher le niveau de généralité le plus élevé sur lequel peut porter l'analyse historique. Or, nous avons aussi déjà esquissé le caractère problématique du concept de « généralité » chez Roscher, en tant qu'il confond *générique* et *compréhensif* : le concept de nation n'échappe pas à cette confusion conceptuelle. Roscher traite parfois des nations en tant qu'êtres génériques. Elles sont alors définies par un cycle de développement commun, indifféremment à l'époque ou au territoire dans lesquelles elles ont existé. Ce cycle est analogue à celui présent chez les individus physiques : il est caractérisé par des stades successifs de croissance, de maturité et de déclin. Dans cet ordre d'idées, le travail de l'historien consisterait à exposer le caractère stable, récurrent et universel des cycles connus par chaque nation. De ce point de vue, la position de Roscher est ici cohérente avec celle des sciences nomothétiques. Cependant, Roscher traite aussi des nations en tant que totalité compréhensive, du point de vue d'un holisme organique³⁶ : c'est de « l'âme métaphysique de la nation » – telle qu'elle lui a été attribuée par Dieu, dont les voies sont impénétrables³⁷ – qu'émergent l'ensemble des qualités particulières distinguant une nation concrète d'une autre. Une telle position n'est évidemment réconciliable qu'à une conception émanatiste de la réalité, laquelle n'est logiquement compatible avec la compréhension de la nation comme concept générique *que* dans un cadre analytique du

³⁶ On entend par *holisme* l'idée que le tout prime sur ses parties. En ce sens, la nation, saisie dans sa totalité en tant que concept compréhensif, détermine les parties qui la composent. Cet holisme est dit *organique*, dans la mesure où le tout se retrouve dans les parties qui le constituent. C'est en ce sens que Roscher peut rapporter, écrit Weber, que « des gens ont affirmé pouvoir goûter le caractère des différentes nations dans leurs vins » (RK1, 17).

³⁷ On a déjà vu qu'à cet égard, Roscher partage l'opinion de Saint Paul.

genre hégélien : elle est pour ces raisons incompatible avec l'empirisme revendiqué par Roscher³⁸ (RK1, 17). De façon cohérente avec la relation organique entre partie et tout décrite ci-haut, Roscher soutient que l'économie reproduit en elle-même la succession de stades typiques propres au développement historique des nations. C'est ainsi que Roscher décline dans son *Système de l'économie nationale* trois stades de développement économique successifs, ces derniers étant classifiés selon le facteur de production le plus fondamental à son activité économique. Ainsi, à la période de croissance d'une nation correspond la terre ; à sa période de maturité, le travail et à la période de déclin, le capital. Or, contrairement à Marx³⁹, par exemple, et vraisemblablement en vertu de son attitude religieuse, Roscher ne cherche pas d'explication au déclin des nations allant au-delà de la simple description de ces stades, tels qu'ils se succèdent dans toute nation donnée (RK1, 18).

Cependant, s'il cherchait à dépasser cette posture agnostique en vue d'expliquer causalement les lois du développement historique, Roscher se verrait confronté à sa propre confusion méthodologique. En effet, son schéma « biologique » de développement, tel qu'il est formulé par l'abstraction du particulier vers l'universel sous le modèle des sciences nomothétiques, est logiquement contraire à la recherche historique visant à comprendre des événements dans la richesse de leur particularité⁴⁰, et ce, par l'isolement de leurs caractéristiques particulières (notamment par la construction de

³⁸ En d'autres mots, Roscher utilise le terme « général » pour signifier à la fois l'idée que la nation se définit par l'abstraction de ses traits particuliers (de sorte à réduire, par induction, l'évolution de toute nation à un schéma général de développement) et l'idée selon laquelle la nation est une totalité déterminant ses parties (de sorte que tout élément particulier de la nation soit logiquement imputable au tout). Ces deux positions sont mutuellement exclusives, à moins d'adopter un appareil métaphysique du genre hégélien, soit l'inverse de l'objectif de Roscher.

³⁹ Bien sûr, contrairement aussi à Weber lui-même, qui cherchera tout autant à mettre en lumière les causes historiques et les conséquences de la domination du capital.

⁴⁰ Ce but n'est pas, à ma connaissance, clairement et explicitement avoué par Roscher. Or, malgré la multiplication des incohérences et des ambiguïtés dans sa méthodologie mises en évidence par Weber, sa position de principe inspirée de l'École historique du droit ainsi que l'influence de Ranke sur sa pensée me poussent à l'inférer.

parallélismes). Weber note que deux positions auraient permis à Roscher d'examiner la relation entre le processus total de développement de la nation et les processus économiques partiels. La première peut être qualifiée d'atomiste :

[Le] but [y] est vu comme celui d'expliquer le processus complexe constamment récurrent (d'après Roscher) comme le résultat de processus individuels eux-mêmes constamment récurrents – un but que l'on peut tenter d'approcher en faisant la démonstration de la nécessité nomologique de la succession et des interconnexions du processus partiel. Dans ce cas, le processus partiel désigné par le concept le plus compréhensif deviendra le résultat des processus individuels partiels (RK1, 19).

On a cependant déjà vu que cette position est rejetée par Roscher, qui présente le phénomène entier comme la cause des sous-phénomènes. En ce sens, il adopte aussi en économie la position holiste décrite dans le paragraphe précédent : seul le processus entier peut expliquer les sous-processus qui participent à sa réalisation. Or, une telle position n'est à nouveau logiquement cohérente *que dans le cadre de l'émanatisme*, dont l'appareil métaphysique rend logiquement permmissible que le processus global, en tant qu'idée se réalisant dans l'histoire, contienne en lui-même l'ensemble des sous-processus qui en dérivent conceptuellement et dont la manifestation empirique n'est rien d'autre que l'actualisation de leur concept. On a cependant déjà vu que Roscher rejette explicitement l'émanatisme hégélien sur la base de sa philosophie de l'histoire : d'une part, il croit qu'une explication des lois donnant lieu à ces processus individuels est au-delà de la cognition humaine ; d'autre part, en tant qu'historien, il soutient que la réalité empirique concrète ne peut pas être déduite de concepts (RK1, 19-20).

À cette étape de sa critique de Roscher, Weber pose cette question : « dans quelle forme conceptuelle peut-on scientifiquement interpréter la relation entre les économies individuelles et le contexte dans lequel elles sont imbriquées ? » (RK1, 20). Pour Roscher, la réponse à cette question

tient à certaines hypothèses portant sur les fondements psychologiques de l'action économique des individus. Du point de vue empirique et particulariste de l'historien, on pourrait s'attendre à ce qu'une démarche visant à répondre à cette question cherche à exposer « l'influence constante de facteurs *non économiques* sur l'action économique des êtres humains » (RK1, 21). Cette position sera effectivement celle prise par l'École historique à partir de Knies (et partagée par les générations successives)⁴¹, d'abord en opposition aux classiques, puis aux marginalistes autrichiens dans le cadre du *Methodenstreit*. Pourtant, note Weber, Roscher maintient que la tâche de la science économique, comme de toute science, est de formuler des *lois*. Weber insiste ici à nouveau sur la contradiction au cœur de l'analyse critique qu'il fait de l'œuvre de Roscher :

Comment est-il possible, d'un côté, d'abandonner la méthode d'isolement par abstraction en faveur de la réalité de la vie et, de l'autre, de conserver néanmoins la possibilité d'acquérir de la connaissance sous la forme de concepts nomologiques ? (RK1, 21)

Roscher lui-même ne reconnaît pas cette difficulté, qu'il contourne dans la science économique en faisant appel à une psychologie héritée des Lumières⁴² selon laquelle l'intérêt personnel des individus n'est ni coordonné au bien commun ni opposé à ce dernier, mais est plutôt « transfiguré dans un instrument accessible à la raison temporelle, qui travaille toutefois vers la réalisation d'un but

⁴¹ De tous les commentateurs de Weber, Wilhelm Hennis (notamment dans le troisième chapitre de *La problématique de Max Weber* [1996]) a probablement plus que tout autre investigué et défendu la thèse d'une influence déterminante de Knies sur le programme de recherche de Weber. Bien que cette position ne fasse pas unanimité dans la littérature (Martin Riesebrodt défend notamment la thèse d'une plus grande influence de Schmoller, récusée en retour par Hennis ; à ce sujet, voir Swedberg 1998, 181, n36), on peut se limiter ici à affirmer que l'étude de l'économie en relation aux autres composantes de la société s'inscrit dans la continuité de l'École historique allemande, voire qu'elle en est *le* fil conducteur au fil de ses générations.

⁴² Par exemple, chez Mandeville et Helvétius, *mais pas* Smith, qui ne pose pas l'identité entre égoïsme privé et maximisation du bien public. Smith a reconnu sa dette envers Mandeville, mais l'a critiqué à partir de sa théorie des sentiments moraux (Herzog 2013, 20). Pour en lire davantage sur les liens entre théorie morale et économie politique chez Smith, consulter *Inventing the Market: Smith, Hegel, & Political Theory* (2008) de Lisa Herzog.

éternellement idéal » (Roscher 1854, 17 dans RK1, 22). Ainsi, les lois économiques générales « découvertes » par le travail de l'économiste sont motivées au niveau des acteurs économiques individuels par leur intérêt personnel, alors que la cohérence de ces lois au sein d'un système scientifique est posée dogmatiquement, sans qu'elle ne puisse être expliquée causalement : elle relève en fait de cette réalisation d'un « but éternellement idéal », c'est-à-dire d'une totalité divinement ordonnée et donc inaccessible à la cognition humaine, à l'exception de la contemplation de certains « fragments » observables (par exemple, les lois tirées des statistiques) (RK1, 25). Ici encore, Roscher reste prisonnier de son point de vue quasi-émanatiste : au lieu de considérer les limites logiques d'une analyse des phénomènes économiques opérant par formation de lois et de concepts génériques, il en vient plutôt à soutenir « que des forces qui transcendent notre connaissance se projettent dans la réalité » (RK1, 25).

Une telle méthodologie n'est pas sans conséquence quant au travail scientifique de Roscher, mais aussi quant à ses recommandations pratiques, c'est-à-dire du point de vue de la politique sociale. À cet égard, Weber reconnaît que Roscher est cohérent avec sa posture holiste, laquelle soutient la nécessaire interconnexion de l'économie et de la *totalité* sociale : « la conséquence nécessaire de la connexion inséparable entre l'économie et la totalité de la vie culturelle doit être l'*hétéronomie* des objectifs de la politique économique » (RK1, 25). En d'autres termes, si l'économie ne possède pas une existence autonome (ce qui aurait pu être supposé d'un point de vue atomiste), mais que l'ensemble de la vie culturelle de la nation s'y exprime dans toute la richesse de ses particularités, il

s'ensuit que les fins visées par l'économie nationale ne peuvent être réduites à la chrématistique⁴³, à savoir l'unique recherche de richesse. De plus, la position de principe de Roscher en politique économique est en phase avec sa philosophie de l'histoire : « la connaissance que les phénomènes économiques changent dans le temps rend impossible la formulation scientifique de normes qui sont plus que relatives – c'est-à-dire, relatives au stade de développement de la nation concernée » (RK1, 26). Ces deux éléments présents chez Roscher (d'une part l'hétéronomie des fins visées dans la sphère économique, d'autre part le relativisme historique) l'entraînent donc à rejeter la formulation d'idéaux précis à viser en politique économique, tout en reconnaissant simultanément qu'il y ait des fondements *objectifs* derrière la formulation des normes, en tant qu'elles seraient en accord avec les stades historiques de développement de l'économie nationale. Le rôle de l'économiste pratique devient ainsi analogue à celui d'un docteur, qui doit « diagnostiquer » l'état dans lequel se trouve l'économie en vertu de son stade de développement, pour ensuite prescrire les politiques économiques appropriées (RK1, 26). Enfin, une telle attitude est cohérente avec (voire expliquée par) l'attitude religieuse sous-tendant l'ensemble de son œuvre : la politique économique se voit attribuée par Roscher un champ d'activité restreint, dans la mesure où l'évolution de l'économie suit un déterminisme dicté en dernière analyse par la providence divine, au même titre que le sont les lois de la nature. En ce sens, bien qu'elle repose sur différentes bases, à savoir que les intérêts des individus s'effacent devant les décrets de la providence divine, la position pratique de Roscher rejoint

⁴³ Aristote distingue dans la *Politique* (1256a-1259a) la chrématistique commerciale de l'économie : alors que l'économie est un moyen visant la satisfaction des besoins, la chrématistique commerciale vise l'accumulation de richesses comme une fin en soi. Le commentaire rapprochant ici Aristote et Roscher n'est pas anodin. Chez le premier comme le second, l'économie est comprise comme étant insérée au sein d'une totalité éthique immanente dont les frontières sont clairement délimitées : la cité d'un côté, la nation de l'autre.

ici le laissez-faire des classiques. En somme, puisque la totalité des lois régissant l'économie demeure insaisissable par l'intellect humain, Weber note qu'« il est peut-être [pour Roscher] en principe impossible de se représenter un *système* d'impératifs de politique économique qui serait – même s'il n'était que relatif – en un certain sens fermé » (RK1, 27). Ceci explique pourquoi la méthode de Roscher produit des « résultats négatifs », à savoir improductifs au vu de l'évolution de la science économique, dans la mesure où elle prétend qu'il est impossible de connaître les normes « objectives » à partir desquelles devraient être formulés les jugements de valeur portant sur la politique économique.

On peut ainsi expliquer à partir de la critique qu'il adresse à Roscher pourquoi Weber affirme en 1909 à l'économiste Franz Eulenburg que « deux voies sont ouvertes : Hegel ou [sa] manière de traiter les choses »⁴⁴. Bien qu'il n'en soit pas un partisan, Weber a constaté que la philosophie de l'histoire de Hegel marque l'aboutissement rationnel du projet *spéculatif* d'une totalisation du sens de la modernité, en tant que ce sens serait accessible par la raison, qui réfléchit sur son propre développement dans l'histoire. En ce sens, la métaphysique hégélienne est telle qu'elle justifie de façon cohérente l'articulation logique entre le concept et la réalité dans lequel il se manifeste. Or, alors que Roscher a cherché à fonder une science empirique en opposition à la philosophie, Weber a observé que ce dernier restait malgré lui prisonnier des catégories métaphysiques propres à l'émanatisme partagé par l'hégélianisme et, dans une moindre mesure, le romantisme allemand. Alors que l'empirisme radicalement antithéorique de Roscher a visé une rupture radicale avec la philosophie

⁴⁴ Cette citation est tirée de l'épigraphe inaugurant *Le désenchantement de l'État* de Catherine Colliot-Thélène (1992), lequel a informé autant la rédaction de ce chapitre que la réflexion menant à l'écriture de ce mémoire.

pour faire de l'économie politique une véritable science, c'est précisément cet antithéorisme qui l'a empêché de rompre avec la métaphysique : c'est là l'échec de l'historisme allemand que Weber a critiqué et cherché à dépasser.

Roscher constitue par rapport à Hegel moins un opposé qu'une régression : la métaphysique hégélienne et la domination de la spéculation sur l'histoire a disparu, ses brillantes constructions métaphysiques sont remplacées par une forme assez primitive de simple foi religieuse. Mais nous constatons en même temps que cela s'assortit d'un procès d'assainissement, on peut même dire d'un progrès dans l'absence de prévention ou, comme on nomme maladroitement celle-ci, dans l'« absence de présupposition » du travail scientifique. Si Roscher n'a pas réussi à se séparer complètement de Hegel, la cause principale de cet état de fait est qu'il n'a pas reconnu les implications méthodologiques du problème *logique* de la relation entre un concept et ce qui est conceptualisé (RK1, 28).

Bien que Knies ait une conception de la science économique divergeant de celle de Roscher, motivée en dernière analyse par une différente philosophie de l'histoire, les pages qui suivent montreront que sa méthode de formation de concepts n'échappe pas à la critique weberienne.

« Knies et le problème de l'irrationalité »

Après avoir examiné la « méthode historique » de Roscher, Weber entame sa critique de celle de Karl Knies. D'après Knies, comme Roscher avant lui, la méthodologie d'une science dépend du matériel qu'elle interroge. Dans cet ordre d'idées, le matériel économique est d'abord caractérisé par des « éléments de nécessité », à savoir des conditions naturelles et historiques déterminées *nomologiquement*. Knies affirme cependant que c'est à l'intérieur de ces contraintes que se meut « la liberté de la volonté » des êtres humains, qui serait indéterminée, donc *irrationnelle et individuelle* (RK2, 30). Dans le cadre de cette discussion, Weber critique d'une part l'identité posée par Knies entre le caractère déterminé d'une action et la possibilité de son explication causale, puis d'autre part celle posée entre le caractère indéterminé d'une action et sa particularité

(en d'autres termes, cette action serait non-générique, telle que l'exprime en histoire, à l'époque de Weber, le concept de « personnalité »)⁴⁵. Une telle caractérisation du matériel économique chez Knies a ainsi pour conséquence une opposition à la position exprimée par Roscher, qui soutient que la science économique doit se limiter à la formulation de lois économiques, relatives au stade de développement de la nation. Au contraire, pour Knies, la science économique doit tenir compte des actions des individus, telles qu'elles s'insèrent dans un contexte historique donné. Cette position explique la plus grande importance accordée par Knies à l'examen des liens entre l'économie et la politique, le droit et la religion au sein même de la science économique (Swedberg 1996, 4).

L'intérêt que Knies accorde à l'imprédictibilité de l'action humaine (jugée individuelle, irrationnelle) pousse Weber à s'interroger sur le rôle de l'individu dans les sciences historiques, ce qu'il appelle l'« importance de la personnalité ». Weber décline deux acceptions possibles de cette expression. La première est celle de l'intérêt accordé à l'esprit d'un individu historiquement important et unique. Cette perspective est herméneutique : les historiens travaillant dans cette optique visent à comprendre et refaire l'expérience de l'« unicité » des « grands » individus. Cette position est attaquée par Weber, notamment puisqu'elle ne rend pas compte du point de vue de l'historien lui-même, qui croit faire un avec le matériel, mais cache à lui-même le point de vue à partir duquel il

⁴⁵ À cet égard, la plus grande part des deux articles de Weber sur Knies porte en fait sur la critique de l'utilisation en sciences sociales de tels concepts, dont ceux de personnalité, liberté, détermination, rationalité et interprétation. La critique wébérienne du concept de « personnalité » met d'ailleurs en lumière le caractère purement *épistémologique* de l'individualisme méthodologique de Weber, contrairement à la lecture qu'ont fait de Weber ses premiers commentateurs français, notamment Raymond Aron et Julien Freund, lesquels voyaient en lui un défenseur de l'individualisme en tant que *valeur*.

travaille (RK2, 32)⁴⁶. La seconde est celle poursuivie par Weber dans ses travaux, soit l'attribution d'une importance à l'action d'individus en tant que facteur causal – sans pour autant limiter la causalité au sens de « loi » tel qu'il est utilisé dans les sciences nomothétiques⁴⁷ – dans un processus historique. Contrairement à la première perspective, le nombre d'individus agissant n'est ici pas important : il n'y a aucune différence entre l'action d'un ou de plusieurs individus, pour autant qu'il puisse être montré que cette action soit un facteur participant à l'explication d'un phénomène donné (RK2, 30-32). Knies conçoit l'action individuelle dans cette seconde perspective. Pour ce dernier, l'action individuelle est « libre » ; Weber remarque cependant que par « liberté de la volonté », Knies ne fait pas référence à une indétermination de la volonté (soit l'absence de cause), mais plutôt à l'écoulement (*Ausfluß*) de l'action à partir de la « substance individuelle » de la personnalité. Par « personnalité », Knies entend ici une unité contenant des instincts, notamment ceux d'« autopréservation » et de « sens de l'équité et de la justice », tous liés et indifférenciés dans l'unité de la personnalité, en tant qu'aspects de la même « aspiration à la perfection » (RK3, 89). En ce sens, la personnalité forme un tout uni organiquement dont il est impossible de décomposer les éléments constituants, comme l'était chez Roscher la nation.

La pensée de Knies – qu'il oppose ici à l'atomisme des économistes classiques – se voit donc, elle aussi, entachée par l'émanatisme qui caractérisait l'œuvre de Roscher :

La particularité de l'être *humain individuel*, comme celle d'une *nation entière*, se révèle comme découlant d'une source unitaire ; toutes les sphères de l'activité humaine se réfèrent à une totalité et interagissent pour cette raison les unes avec les autres. Ainsi, ni les forces

⁴⁶ Cf. des remarques semblables dans « L'«objectivité» », Weber y critiquant les historiens qui disent éviter les concepts pour parler « le langage de la *vie* » (Obj., 135)

⁴⁷ Sur cette question, cf. *La méthodologie wébérienne et la critique du naturalisme*.

motrices de l'activité économique, ni les faits et phénomènes économiques ne peuvent révéler leur caractère réel et leur pleine nature si elles ne sont considérées qu'en isolation (Knies 1883, 244 dans RK3, 90-91).

Le comportement individuel « découlant » de la « personnalité », bien qu'il ne soit pas déterminé par des lois ni entièrement réductible aux contraintes imposées par la contingence historique, est ainsi compris par Knies comme une émanation du « caractère unitaire » de la nation, comprise en tant que totalité à partir de laquelle émanent tous ses éléments individuels. Weber note ainsi que :

Aucune tentative n'est faite pour analyser la nature de cette force mystérieuse [...] : comme l'« arrière-plan » de Roscher, elle est simplement l'agent ultime que l'on rencontre lorsque l'on analyse des phénomènes historiques (2012 d, 92).

Une telle substance rappelle l'esprit du peuple (*Volksgeist*) au sens où l'entendent Savigny et l'École historique du droit ; Weber la qualifie chez Knies comme « un pâle écho métaphysique de la croyance pieuse de Roscher que les “âmes” des individus, autant que celles des nations, avaient pour origine directe la main de Dieu » (RK3, 92). Or, contrairement à cette croyance de Roscher, le « caractère unitaire » de la nation se voit chez Knies intégré dans une relation organique supérieure : celle de l'évolution de l'humanité. Ainsi, chaque nation occupe une fonction individuelle et simultanée dans cette évolution⁴⁸ (RK3, 92). C'est cette philosophie de l'histoire dissimulée dans les travaux économiques de Knies qui motive en dernière analyse son intérêt pour la considération des traits *individuels* des individus et des nations en science économique. Autrement dit, c'est la configuration « individuelle » des conditions économiques nationales qui rend impossible la formulation de lois

⁴⁸ Dans l'anthropologie téléologique de Knies, les nations ne sont pas ordonnées successivement (dans lequel cas on n'aurait pas affaire à une totalité *organique*) ni caractérisées par un schéma universel de développement cyclique (dans lequel cas elles seraient, comme chez Roscher, à la fois des totalités organiques *et* des êtres génériques).

générales en science économique, d'où l'hostilité exprimée par Knies, nettement plus que par Roscher, face à la théorie économique des classiques.

On retrouve alors chez Knies les problèmes logiques qui affectaient l'œuvre de Roscher. D'abord, les deux partagent une confusion entre « entité collective *réelle* » et « *concept* générique » : l'appartenance individuelle à l'*espèce* (soit le concept générique) découle ainsi de sa connexion à un *tout commun* (soit l'interconnexion générale), ce qui n'a cohérence logique – c'est-à-dire qu'une telle position ne se réfugie pas dans un mysticisme, ni dans un agnosticisme religieusement motivé – que dans une conception idéaliste de la réalité de la forme hégélienne. À ce problème s'ajoute celui de l'identité entre « causalité » et « caractère nomologique », c'est-à-dire que la notion de causalité à l'œuvre dans la logique émanatiste est comprise comme étant identique à la notion de loi à l'œuvre dans les sciences empiriques nomothétiques. C'est sans doute parce qu'il n'a pas connaissance d'une forme de causalité *distincte* à celle des sciences nomothétiques que Knies écrit :

Quiconque considère l'économie en tant que science ne va aucunement douter qu'elle traite des lois gouvernant les phénomènes. Ce qui distingue la science de la simple information est que la dernière consiste de connaissance de faits et de phénomènes, alors que la science informe sur la connaissance des interconnexions causales entre ces phénomènes et les causes qui les ont fait naître, et visent à établir ces *lois* gouvernant les phénomènes qui se manifestent au sein de son champ d'études (Knies 1883, 235 dans RK3, 93).

Par cette citation, Weber montre comment le « caractère nomologique » des lois économiques se résume pour Knies à l'idée que l'ensemble de l'histoire humaine soit déterminée par la mystérieuse « force » évoquée plus haut, de sorte que « tout ce qui est individuel émane de cette "force motrice" en tant qu'une manifestation de cette dernière » (RK3, 93). Dans cet ordre d'idées, bien que Knies ait cherché à rompre avec la visée nomologique de Roscher pour adopter une perspective à la fois plus particulariste et compréhensive des interconnexions entre économie et société, sa formation de

concepts reste tout autant que celle de Roscher prisonnière de la « logique émanatiste dans sa phase décadente » (RK3, 93).

Weber constate ainsi dans les trois articles sur Roscher et Knies que malgré leur critique de l'hégélianisme, notamment héritée de Ranke, ses prédécesseurs n'ont pas su rigoureusement fonder leur science empirique dans une épistémologie qui lui est logiquement compatible, de sorte que le lien entre concept et réalité, justifié de façon cohérente dans le système hégélien, ne l'est plus chez eux. C'est en réaction à ces torts de l'historisme – dans les sciences sociales en général, en économie politique en particulier – que Weber cherchera à développer une méthodologie débarrassée de présupposés spéculatifs, qui affectaient les historiens de l'École historique au sein même de « la structure logique des concepts utilisés » (Colliot-Thélène 1990, 16), afin de transformer la science économique en une *science de la réalité* empirique. Weber résume ainsi ce projet dans un passage aujourd'hui classique de « L'«objectivité» de la connaissance dans les sciences et politiques sociales » :

La science sociale que nous nous proposons de pratiquer est une *science de la réalité*. Nous voulons comprendre en sa spécificité la réalité de la vie qui nous entoure et en laquelle nous sommes placés, la connexion et la *signification* culturelle de ses diverses manifestations dans leur configuration actuelle d'une part, et d'autre part les raisons qui ont fait qu'historiquement elle s'est développée sous cette forme et non sous une autre (Weber 1965, 152-53).

En ce sens, la polémique contre la « vieille » École historique allemande sera l'expression du refus wébérien de fonder la science sociale sur toute conception spéculative de l'histoire. Dans l'optique d'une « science de la réalité », l'histoire et les faits de la vie sociale doivent être analysés dans leur immanence empiriquement observable et non dans le rapport qu'ils entretiennent avec une entité métaphysique qui les dépasse, qu'elle soit accessible à la raison (d'après les tenants de la philosophie hégélienne) ou non (comme l'entendaient les représentants de l'historisme allemand). Cette

intervention de Weber n'était en aucun cas une polémique stérile : bien que les essais sur Roscher et Knies aient largement été une critique négative des contradictions épistémologiques de l'historisme allemand en économie politique (mais aussi des *Geisteswissenschaften*), ils ont préparé le terrain pour une défense positive de l'empirisme alliée à une critique du naturalisme dans les sciences sociales dans un contexte de crise. C'est précisément puisque la position wébérienne a été formulée dans un tel contexte que l'approche inspirée de Sheldon Wolin retenue dans ce travail a toute sa pertinence : la réception « charismatique » des textes méthodologiques de Weber met en évidence la signification de sa position dans une situation où les sciences sociales étaient en perte de repères et de fondements solides, l'économie politique en particulier. Esquissée dans « L'«objectivité» », la compréhension wébérienne de la *Sozialökonomik* comme « science de la réalité » se définit autant par son rejet de la spéculation propre à la philosophie de l'histoire que celui du naturalisme propre aux approches positivistes en sciences sociales. Or, afin de saisir l'importance de ce second enjeu, à savoir la critique du naturalisme, il importe de considérer les critiques méthodologiques adressées par Weber à l'École marginaliste autrichienne ainsi qu'à la « jeune » École historique dans la suite du *Methodenstreit*. Ce n'est qu'alors qu'il sera possible d'appréhender l'espace ainsi libéré dans lequel Weber a déployé sa conception originale de la science économique et d'évaluer par la suite la teneur de l'affirmation selon laquelle Weber serait un fondateur de discursivité.

2. Weber, Schmoller et Menger dans le *Methodenstreit*

Rickert habe ich aus. Er ist sehr gut, zum großen Teil finde ich darin das, was ich selbst, wenn auch in logisch nicht bearbeiteter Form, gedacht habe.

MAX WEBER (lettre à Marianne Weber, 1902)

Carl Menger et l'École marginaliste autrichienne

IL EST AUJOURD'HUI UN LIEU COMMUN en sciences sociales d'identifier l'École autrichienne d'économie aux noms de Ludwig von Mises et de Friedrich von Hayek, tous deux membres de la seconde génération de l'École autrichienne et critiques de l'orthodoxie néoclassique en économie dès les années 1930. Or, nombre des idées de la première génération de l'École marginaliste autrichienne, développées et défendues par son fondateur Carl Menger, ont au contraire été intégrées au canon de la théorie économique. Cette sous-section vise à présenter l'École marginaliste autrichienne et ses principales contributions à la théorie économique, notamment à travers la figure de Menger qui, rappelons-le, s'est vigoureusement opposé à Schmoller lors du *Methodenstreit*, pour ensuite introduire la critique méthodologique que Weber fait de l'École autrichienne. La mise en lumière de cette critique, puis de celle adressée à la « jeune » École historique allemande (notamment à Schmoller et Brentano), permettra d'exposer au terme de cette étude un des résultats de la politique wébérienne de la théorie, certes moins fructueux que les notions méthodologiques d'idéaltype ou de liberté de jugements de valeur (*Wertfreiheit*)⁴⁹, mais crucial à la compréhension du rapport entretenu

⁴⁹ La position de Weber sur les jugements de valeur (telle que développée d'abord dans l'essai de 1904 sur « L'« objectivité » », puis approfondie dans celui de 1917 sur « Le sens de la « Wertfreiheit » »), est très critique à l'égard de celle de Schmoller et des *Kathedersozialisten* du *Verein*. Elle s'inscrit dans le cadre d'une seconde querelle méthodologique, celle-

par Weber avec l'économie en tant que discipline académique : le concept de « *Sozialökonomik* » (ou économie sociale).

Dans le troisième tome de son *Histoire de l'analyse économique*, Joseph Schumpeter note que malgré les liens culturels étroits entretenus entre l'Allemagne et la monarchie austro-hongroise, la science économique s'y est développée de part et d'autre dans des directions opposées. Il explique :

Le particularisme autrichien s'explique largement par deux facteurs d'ordre individuel : l'autorité de Carl Menger, d'une part, qui reposait sur une personnalité vraiment hors du commun ; le fait, d'autre part, qu'il trouva en Wieser et Böhm-Bawerk deux disciples qui ne lui étaient pas inférieurs et dont le succès vint renforcer le sien (Schumpeter 1983, 133).

Menger, Wieser et Böhm-Bawerk étaient les trois plus importants membres – ou plus simplement, les fondateurs – de la première génération de l'École autrichienne d'économie. Parmi les trois, Menger est reconnu comme celui ayant eu la plus grande importance dans la fondation et le développement de l'École autrichienne, se considérant notamment « comme l'inventeur du principe fondamental de l'utilité marginale⁵⁰ » (Schumpeter 1983, 110). Cette « invention » est d'une importance capitale : c'est le principe de l'utilité marginale, tel que l'a développé Menger dans ses

ci propre à l'École historique : le *Werturteilsstreit* (conflit sur les jugements de valeur). Weber s'y est fermement opposé à Schmoller et aux autres « socialistes de la chaire » en défendant la séparation des jugements de valeur et de la recherche scientifique : si l'intérêt pour un objet de recherche est nécessairement guidé par des valeurs, en tant qu'il revêt une signification particulière, la recherche scientifique n'a de validité que si sa démonstration vise à être libre de jugements de valeur (*wertfrei*). C'est là la signification de l'objectivité dans les sciences sociales. Cette objectivité n'a bien entendu pas pour but d'empêcher toute activité politique de la part du savant et, ainsi, de restreindre son champ d'action à la pure production intellectuelle désintéressée (dans lequel cas le *Verein* n'aurait jamais eu sa raison d'être). Elle est plutôt la condition nécessaire de l'orientation efficace de l'action d'un individu ; en d'autres mots, elle est la condition de possibilité même de l'action du politique, soit de la réalisation de valeurs.

⁵⁰ Cette affirmation est discutable. On peut ici s'en tenir à affirmer, comme Schumpeter, que Menger en Autriche (1871), Jevons en Grande-Bretagne (1871) et Walras en France (1873) sont tous trois les pères de la révolution marginaliste en science économique (Schumpeter 1983, 107-13). Il est intéressant de remarquer que l'expression d'« utilité marginale » (*Grenznutzen*) a été formulée pour la première fois par Wieser en 1884, soit 13 ans après la formulation du principe.

Grundsätze der Volkswirtschaftslehre (1871), qui marque la pierre d'assise de l'appareil théorique et méthodologique développé par l'École autrichienne, puis intégré subséquentement (conjointement aux formulations du même principe par Jevons et Walras dans la même période) dans la pensée économique orthodoxe. En rupture avec les théories *objectives* de la valeur des classiques, par exemple celles de Smith et Ricardo (lesquelles soutenaient que la valeur d'échange d'un bien est fonction du travail nécessaire à sa production, mais peinaient à articuler le lien entre la valeur d'usage d'un bien et sa valeur d'échange⁵¹), le marginalisme prend comme fondement une théorie *subjective* de la valeur. Dans cet ordre d'idées, la valeur d'échange d'un bien est directement corrélée à la valeur d'usage qu'en tire un individu lors de la consommation d'une unité supplémentaire (soit « à la marge »), laquelle est normalement décroissante. La valeur d'un bien n'est donc pas déterminée *objectivement* par la quantité de travail humain injectée dans le processus de production, mais plutôt *subjectivement* par l'évaluation qu'en fait le consommateur.

Contrairement aux travaux *empiriques* de l'École historique allemande, lesquels étaient ancrés dans l'étude des particularités économiques nationales et entretenaient une indifférence, voire une méfiance à l'égard de la théorie pure en économie, ceux de l'École marginaliste autrichienne se sont développés au fil d'un dialogue – puis une rupture – avec la tradition *théorique* classique anglaise, visant à dépasser les limites de cette dernière. Ce contexte intellectuel explique l'opposition fondamentale de l'École autrichienne à l'empirisme historique alors revendiqué en Allemagne :

Rappelons-nous qu'alors l'école historiciste allemande est [en Allemagne] dominante, le travail de l'économiste est inductif et consiste à identifier des régularités empiriques issues de la collecte de données et de l'analyse de situations historiques spécifiques. Pour Menger,

⁵¹ Cette tension présente chez les classiques est illustrée par Smith dans la *Richesse des nations* (1776) par le paradoxe de l'eau et du diamant.

la science économique est au contraire un ensemble de lois théoriques universelles (Gloria 2018, 11).

En d'autres mots, la théorisation est d'après Menger la tâche fondamentale de la science économique. Loin de ne vouloir rompre qu'avec la théorie de la valeur-travail des classiques, Menger cherche en fait à refonder l'ensemble de la science économique sur des bases conceptuelles et méthodologiques la distinguant à la fois « de l'éthique, de la sociologie et de l'histoire » (Le Masne 2002, 96), une tâche à laquelle auraient échoué les classiques anglais. Menger insiste sur cette idée dès le préambule de ses *Untersuchungen über die Methode der Socialwissenschaften und der politischen Oekonomie insbesondere* (1883) :

Le conflit de points de vue à propos de la nature de notre science, de ses tâches et de ses frontières (...), commence par la reconnaissance de plus en plus évidente que la théorie économique telle que l'ont laissée Adam Smith et ses disciples manque de base assurée, que même ses problèmes les plus élémentaires n'ont pas trouvé de solution satisfaisante, et qu'elle est en particulier une base insuffisante pour les sciences pratiques de l'économie nationale et pour la pratique dans ce domaine (Menger 1883, XIII dans Le Masne 2002, 97).

D'après Menger, pour qu'elle devienne réellement scientifique, la science économique doit s'autonomiser face aux considérations éthiques⁵², tout comme elle doit mobiliser un appareil conceptuel indépendant de ceux des autres sciences. Le domaine de l'économie se voit ainsi découpé en trois groupes de sciences distincts : d'une part, les sciences historiques de l'économie (à savoir l'histoire et la statistique), qui s'intéressent « aux phénomènes historiques individuels et à leurs interactions »

⁵² Le Masne (2002, 97-98 et 108-09) explique que cette posture est entre autres motivée chez Menger par un libéralisme conservateur burkéen, lequel s'oppose au rationalisme pragmatiste des Lumières caractérisant l'œuvre de Smith, chez qui l'économie est moralement inscrite au sein d'un téléologie du progrès humain. Une telle conception de l'économie, chez Smith, justifie dans la *Richesse des nations* la subordination de l'économie politique à deux fins : « Considérée comme une branche de la science d'un homme d'État ou d'un législateur, l'économie politique se propose deux objets distincts : premièrement, procurer au peuple une subsistance abondante ou un revenu abondant [...] ; et deuxièmement, assurer à l'État ou la collectivité un revenu suffisant pour les services publics » (Smith 1995, 481 dans Le Masne 2002, 100).

et en tirent par *induction* des connaissances générales ; d'autre part, la science théorique de l'économie, qui décrit dans une perspective anhistorique « la nature générale et les interactions générales des phénomènes économiques » (autrement dit, leurs « lois ») par *déduction* à partir de principes premiers — c'est là le travail de l'économiste, en opposition à celui de l'historien ; et enfin les sciences pratiques de l'économie, qui « recherchent et dérivent les principes d'action adaptés dans le domaine de l'économie, en fonction de la diversité des conditions » (Le Masne 2002, 105-06). Dans cet ordre d'idées, la visée de la science économique théorique devient d'acquérir une connaissance générale – au sens où Weber emploierait le terme de « concepts génériques » – des phénomènes économiques. Cette connaissance s'acquiert en établissant des lois générales découlant logiquement d'un principe premier, soit celui de la satisfaction des besoins (*Bedürfnisbefriedigung*), tel qu'identifié comme cause première des comportements économiques individuels et subjectivement motivés. À ce titre, Gloria (2018, 12) écrit : « comprendre un phénomène signifie donc identifier le processus causal à l'origine de sa genèse, en démarrant de sa cause la plus élémentaire – [le principe de satisfaction des besoins] – jusqu'à la manifestation la plus articulée du phénomène analysée »⁵³. La théorie pure se voit ainsi isolée à la fois de l'histoire et des considérations éthiques, ces dernières étant chassées de la théorie, laquelle se voit refondée à partir d'une axiomatique « psychologique⁵⁴ » et abstraite du comportement de l'agent économique. Cette reconfiguration de la science économique

⁵³ Une telle subordination *logique* (et *non* nécessairement historiquement observée) explique ainsi l'exposition, encore aujourd'hui répandue dans les ouvrages de théorie économique (et *non* d'histoire économique), de l'évolution *logique* des formes typiques d'organisation économique, du ménage isolé jusqu'à l'économie de marché.

⁵⁴ Weber soulève le caractère épistémologiquement problématique du rapport posé entre l'économie et la « psychologie », chez les Autrichiens comme les Allemands de l'École historique. Cf. la critique de l'article de Brentano dans *La méthodologie webérienne et la critique du naturalisme*.

marque une rupture claire face aux classiques anglais, mais surtout, dans le contexte de l'époque, une attaque lancée sur l'historisme dominant dans le monde germanophone. C'est ainsi que la parution en 1883 des *Untersuchungen* a été l'élément déclencheur de la querelle sur les méthodes en économie, autrement connue sous le nom de *Methodenstreit*. De sorte à décrire ce conflit, dans lequel se sont opposés Menger et Schmoller – toujours dans le but d'y comprendre la position occupée par Weber – il nous faut maintenant faire un bref détour vers la pensée de Schmoller et de la « jeune » École historique, de laquelle il était le plus éminent représentant.

Gustav von Schmoller et la « jeune » École historique

Comme l'a souligné Hans Henrik Bruun, la « jeune » École historique s'est formée à la suite de développements politiques encourageant à la fin du XIX^e siècle la refondation de la science économique sur de nouvelles bases :

Les économistes classiques avaient travaillé à partir du présupposé théorique – parfois transformé en une demande politique – que le gouvernement n'interférait pas dans le libre jeu des forces économiques ; et puisque le laissez-faire était maintenant progressivement abandonné en pratique, il semblait logique de chercher une nouvelle fondation théorique pour la politique économique (Bruun 2007, 111).

C'est ce contexte politique et intellectuel qui amène Gustav von Schmoller à reprendre et à développer les doctrines de la « vieille » École historique, notamment par la fondation du *Verein für Sozialpolitik* en 1873, lequel s'opposait dans ses travaux scientifiques et son activisme politique à la fois au laissez-faire libéral et au socialisme révolutionnaire. Schmoller décrit ainsi la mission du *Verein* et de ses membres, qui seront désignés du fait de leur double engagement politique et académique comme « socialistes de la chaire » (*Kathedersozialisten*) : « élever, éduquer et réconcilier les classes inférieures sur la base de l'ordre existant, afin qu'elles s'intègrent dans [le corps social] dans

l'harmonie et la paix » (Verein für Socialpolitik 2018 [en ligne]). La seconde génération de l'École historique se veut donc doublement critique – à la fois en théorie et en pratique – de la science économique des classiques. En ce qui a trait à la recherche scientifique, cette génération d'économistes, dans laquelle figurent entre autres G.F. Knapp, Karl Bücher et Lujo Brentano (Swedberg 1998, 175), s'est consacrée à la recherche historique empirique dans de domaines très variés⁵⁵. Elle a ainsi consacré l'essentiel de sa production académique à la rédaction d'œuvres descriptives et détaillées, dans une perspective opposée aux « robinsonnades » des économistes classiques jugées par Schmoller inutiles⁵⁶. Ce dernier s'imaginait plutôt qu'il était possible, par induction, soit par l'accumulation de connaissances empiriques sur la psychologie des individus et sur les faits économiques historiques, « d'arriver à une formulation plus spécifique des concepts centraux et à une compréhension des régularités prévalant dans le champ de l'économie » (Bruun 2007, 112-13). Cette tentative de comprendre par induction les phénomènes économiques le mènera à synthétiser de 1900 à 1904 les travaux de l'École historique au sein d'un traité systématique à forts accents institutionnalistes, mais à faible teneur théorique, le *Grundriss der allgemeinen Volkswirtschaftslehre* (Schumpeter 1983, 93). Conformément à ses racines plongées dans l'historiographie allemande, l'œuvre de Schmoller (et, plus généralement, des membres de la « jeune » École historique) se

⁵⁵ Parmi l'étonnante variété des thèmes étudiés par la seconde génération de l'École historique, Schumpeter note : « [les] politique et administration économiques (surtout fiscales) ; [la] structure de classes de la société ; [les] formes médiévales et postmédiévales de l'industrie, surtout des corporations (*guilds*) d'artisans et de négociants ; [la] croissance, fonctions et structures des villes ; [l']évolution des industries branche par branche ; du crédit bancaire ; et (c'est l'un des plus beaux échantillons de l'œuvre de Schmoller) de l'entreprise publique et de l'entreprise privée » (Schumpeter 1983, 89). Il va sans dire que beaucoup des intérêts de recherche de Weber convergent avec ceux de Schmoller et de la seconde génération de l'École historique.

⁵⁶ Swedberg (1998, 175) note par ailleurs que « puisque Schmoller avait d'excellents contacts avec le ministère de l'éducation prussien, il a réussi durant plusieurs décennies à exclure les économistes théoriciens de postes de professeur en Allemagne ».

caractérise par une sensibilité scientifique proprement historique. Celle-ci se révèle d'une part dans la critique – plus conséquente que celle de ses prédécesseurs de la « vieille » École historique – de la philosophie de l'histoire et du « naturalisme » en économie, lesquels réduiraient abusivement l'évolution historique de l'économie à des lois analogues à celles des sciences naturelles (Schumpeter 1983, 90-91). Dans le même ordre d'idées, la « jeune » École historique s'est fortement opposée à l'isolation des phénomènes économiques des autres phénomènes sociaux. Schumpeter (1983, 92) note ainsi que Schmoller, en parlant de son école, « ne la disait pas seulement historique, mais historico-éthique. [...] [L'] école faisait profession d'étudier *toutes* les facettes d'un phénomène économique », et donc « pas seulement la logique économique de ce comportement », mais aussi « *l'ensemble* des motivations humaines telles qu'elles se manifestent historiquement, les motivations économiques ne comptant pas plus que les autres, pour lesquelles on recourait au qualificatif d'« éthique » ».

L'activité scientifique de la seconde génération de l'École historique était donc indissociable de son activisme politique : Schmoller s'objectait aussi scientifiquement que politiquement au « smithianisme », dont les défenseurs préconisaient des politiques libérales opposées aux réformes défendues par les membres du *Verein* sans réfléchir adéquatement aux liens entretenus entre faits économiques et jugements de valeur (Schumpeter 1983, 90). Opposée en ce sens à l'École de Manchester, le lien étroit entre éthique et économie était pour la « jeune » École historique un principe aussi fondamental à son activité scientifique qu'à ses revendications politiques :

L'éthique, d'après Schmoller, était part intégrante de l'économie et cette attitude dominait tout autant dans le *Verein*. L'économie, argumentait [Schmoller], ne doit pas être réduite à « une simple théorie du marché et de l'échange », mais doit devenir « une grande science

morale et politique » (Schmoller 1898, 338 dans Swedberg 1998, 175).

Cette revendication du caractère nécessairement et immédiatement éthique de la science économique a entraîné les membres du *Verein* à défendre des projets de réforme sociale au sein même de leurs activités de recherche et d'enseignement, « brouillant ainsi la ligne entre science et politique » et préparant par le fait même la réflexion critique entretenue par Weber sur la question des jugements de valeur en sciences sociales (Swedberg 1998, 175-77).

Menger contre Schmoller : le Methodenstreit

La revendication de Schmoller de l'indissociabilité de l'économie et de l'éthique, imbriquées au sein d'un cadre national et historique particulier⁵⁷, sera fortement critiquée par Menger et les tenants autrichiens de l'approche marginaliste. Il nous faut encore détailler la teneur de ce conflit. L'empirisme historiciste de Schmoller revendiquait une pratique scientifique particulariste et sceptique vis-à-vis de toute formation de concepts génériques. En revanche (et bien qu'elle accordât une certaine autonomie à la méthode historique), la théorie pure de Menger dévalorisait toute perspective particulariste au profit d'une axiomatique universelle, tout comme elle affirmait l'hétérogénéité de la science économique et de l'éthique. L'irréconciliabilité apparente de ces deux positions de principe explique le gouffre entre leurs positions au sujet de l'étendue du champ des phénomènes étudiés par

⁵⁷ Il est à noter qu'une position à la fois empreinte d'une téléologie historique et de relativisme culturel semblable demeure chez Weber, mais sous une forme extrêmement affaiblie : là où les générations précédentes de l'École historique voyaient dans la nation l'unité à partir de laquelle l'économie pouvait être analysée en tant que partie, Weber voit dans la valeur de la croyance en la science propre à l'Occident (suite au désenchantement du monde qui le caractérise) la condition nécessaire à toute recherche scientifique. Là où ses prédécesseurs voyaient le cadre national comme la limite objective de la recherche scientifique, la valeur de la croyance en la science est vue par Weber comme la condition *subjective* et fondamentalement indémontrable de toute analyse *objective* (Weber 2003, 83 et 90 ; Colliot-Thélène 1990, 90-91).

la science économique ainsi qu'à la forme de division du travail dans les sciences sociales analysant des objets liés de près ou de loin à l'économie. C'est ainsi que l'École historique s'est vue fortement attaquée lors de la parution des *Untersuchungen* de Menger en 1883 (Swedberg 1998, 175-78). Schmoller répliqua dans la même année par une dure critique du livre de Menger publiée dans le *Jahrbuch* dont il était l'éditeur, puis Menger rétorqua en 1884 par une virulente brochure intitulée *Die Irrthümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie*. En ce sens, bien que le *Methodenstreit* ait opposé l'École historique allemande à l'École autrichienne, il est utile de concentrer le débat autour des positions défendues par Schmoller et Menger, d'autant plus que les positions respectives occupées par les deux protagonistes – « extrême dans le cas de Schmoller, modérée dans celui de Menger » – « semblent les avoir isolés au sein de leurs mouvements respectifs⁵⁸ » (Bruun 2007, 112-14).

À la lumière de ce qui a précédé, nous pouvons ici résumer la position prothéorie et plus modérée qu'a occupée Menger dans ce conflit. L'enjeu principal du *Methodenstreit* était la place légitime de la théorie pure – avec ses concepts abstraits, clairement découpés et définis – en économie politique. Menger accordait une place légitime aux sciences historiques dans l'étude de l'économie, mais leur attribuait une importance moindre à celle de la théorie. L'autonomisation de la science économique des autres sciences sociales ainsi que des considérations éthiques était pour Menger un critère de scientificité : l'économie théorique a donc pour tâche d'isoler de l'ensemble de la société les comportements et phénomènes proprement économiques, de sorte à les analyser

⁵⁸ Plus précisément, la position de la « toute jeune » École historique, menée par Werner Sombart (et dont faisait partie Max Weber), a été dans le *Methodenstreit* plus nuancée que celle de Schmoller. Nous y arrivons bientôt.

séparément, dans une perspective purement économique. En d'autres mots, elle prend comme unique fondement le principe de satisfaction des besoins. De ce point de vue, la théorie pure devient indispensable à la découverte des « lois » économiques, puisqu'elle est à la fois l'outil permettant d'isoler conceptuellement les composantes purement économiques du comportement humain et l'heuristique nécessaire à la découverte des régularités économiques empiriques. Quant à la division du travail entre les sciences sociales analysant l'économie – un second enjeu opposant Menger à Schmoller – il a déjà été montré que l'économie théorique, les sciences historiques de l'économie et les sciences pratiques de l'économie (à savoir la politique fiscale, la finance, etc.) sont chez Menger clairement divisées, dans la mesure où elles traitent différemment de leur objet d'étude (Swedberg 1998, 179). La priorité est alors accordée au travail théorique, notamment puisque ce dernier occupe une fonction plus fondamentale : dans une approche *déductive* comme celle de Menger, la formation de concepts théoriques – ici sous une forme axiomatique-déductive – est un préalable nécessaire à l'approche de tout phénomène économique, *y compris* lorsque l'économie est appréhendée par des méthodes historiques ou dans des objectifs de politique économique.

La position de Schmoller est plus radicale : il affirme contre Menger l'impossibilité d'identifier des régularités empiriques à partir de la théorie pure. Pour Schmoller et la « jeune » École historique (et c'est là un des fils conducteurs entre les générations antérieures et ultérieures), l'économie est indissociable des autres sphères de la société : on ne peut l'analyser qu'en considérant ses liens avec le droit, les valeurs morales et l'État (Swedberg 1998, 178). En ce sens, la réduction du comportement économique à des facteurs *strictement* économiques est pour Schmoller une aberration, dans la mesure où des facteurs non économiques interviennent dans toute explication de

phénomènes économiques. Menger s'est ainsi vu adresser par Schmoller la critique auparavant formulée aux classiques : la « méthode d'isolation » est trop abstraite pour comprendre l'influence concrète des facteurs sociaux dans les comportements économiques, c'est pourquoi la science économique devrait se concentrer à la production d'études détaillées de l'histoire économique. Dans cet ordre d'idées, ce n'est qu'à travers une synthèse de nombreux travaux du genre qu'il devient *envisageable* d'esquisser les contours de concepts centraux en science économique, ainsi que de ressentir une compréhension générale des régularités empiriques dans l'économie (Bruun 2007, 113). Quant à la division du travail entre les sciences sociales analysant l'économie, la position de Schmoller – et par extension, celle de nombreux membres du *Verein* – se résume ainsi : « les connaissances en psychologie de l'individu doivent être mises en commun avec une immense quantité de données historiques, de sorte à théoriser : le résultat devrait ainsi être utilisé pour des réformes économiques » (Swedberg 1998, 178). En somme, cette compréhension de la tâche de l'économiste, mais aussi de l'étendue de l'économie en tant qu'objet d'étude (c'est-à-dire qu'elle est peu circonscrite par des concepts idéaltypiques, donc clairement délimités) s'appuie sur une méthode inductive : les concepts en théorie économique peuvent être « intuitionnés » au fur et à mesure que progresse le travail historique, mais un doute informé par une sensibilité méthodologique proprement historienne persiste quant à la possibilité de leur intégration au sein d'une théorie générale (Swedberg 1998, 175 ; Bruun 2007, 113).

La forte réaction de Schmoller face aux critiques de Menger est à comprendre dans le contexte d'un plus large conflit opposant naturalisme et historicisme dès la fin du XIX^e siècle. C'est

dans cet ordre d'idées que Bruun (2007, 113) écrit que « [les] énormes avancées de la science naturelle et l'affirmation confiante de ses disciples qu'elle tenait le monopole méthodologique dans toutes les disciplines scientifiques ont constamment gardé les sciences historiques sur la défensive⁵⁹ ». C'est particulièrement le développement de la biologie, laquelle réconciliait aux sciences naturelles la notion (fondamentale aux sciences historiques) de *développement*, qui semblait menacer l'édifice entier sur lequel reposaient les sciences historiques (Bruun 2007, 113). Plus précisément, c'est la subsomption de parties de la réalité qui nous intéressent *historiquement* sous des lois évolutives qui menaçait alors les sciences de la culture, en tant que cette démarche n'apporte rien à la *compréhension* des individus historiques, soit la tâche même de ces sciences (Obj., 122).

Dans ce contexte de fragilité de l'historisme, Schmoller percevait dans la position de Menger une menace à la survie du projet de l'École historique : « poussée à sa conclusion extrême (une tendance que Menger n'ignorait apparemment pas) », la position de Menger « pourrait réclamer pour la théorie pure un monopole dans la sphère de l'économie » (Bruun 2007, 113). En conséquence, la théorie pure acquerrait au détriment des méthodes historiques le statut de « vraie science » ; par le fait même, l'analyse des phénomènes économiques serait déconnectée de toute considération des valeurs et réduite à des principes axiomatiques dont découleraient l'ensemble des comportements économiques, une perspective absolument opposée à celle défendue par Schmoller. Ce n'est qu'environ deux décennies après le point culminant du conflit que Weber développera sa

⁵⁹ Weber restera par ailleurs généralement sceptique – voire critique – face à l'importation de concepts formulés en biologie dans les sciences sociales, tel que l'indique la polémique qu'il a entretenue avec Alfred Ploetz, médecin et biologiste fondateur en 1904 de la *Deutsche Gesellschaft für Rassenhygiene* (cf. à ce sujet Winter 2004, 139-55).

position personnelle dans le conflit, occupant néanmoins une position de « médiateur⁶⁰ » entre celles de Menger et Schmoller, tout en étant critique des deux parties.

La méthodologie wébérienne et la critique du naturalisme

C'est dans « L'« objectivité » de la connaissance dans les sciences et politiques sociales » (1904) que Weber expose sa position sur le rapport entre empirie et concept dans les sciences de la culture, la science économique y comprise. Plus précisément, Weber y articule la position qu'a développée Heinrich Rickert dans *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung* (1896), mais l'infléchit pour l'appliquer à la *pratique* des sciences sociales⁶¹. Rickert, figure importante de l'école néo-kantienne de Baden⁶², s'est opposé à la thèse selon laquelle la méthode et le processus de formation de concepts seraient les mêmes dans les sciences de la nature et de la culture. Contrairement aux sciences de la nature, les sciences de la culture ont pour objet des actions motivées par des *valeurs*, qui sont en elles-mêmes radicalement subjectives, concrètes et individuelles et à partir desquelles les individus attribuent un *sens* au monde. Or, la notion universelle de causalité utilisée en sciences naturelles, soit celle de « loi », n'est pas apte à rendre compte de la façon dont un

⁶⁰ Le mot est de Käsler (1988, 187).

⁶¹ Pour en lire davantage sur le rapport de Weber à Rickert, particulièrement quant aux inflexions apportées à la pensée de Rickert sous la plume de Weber, consulter Bruun (2001) : « Weber On Rickert: From Value Relation to Ideal Type ».

⁶² Le néo-kantisme de Baden s'est développé en opposition au néo-kantisme de Marburg, dont le représentant le plus important était Hermann Cohen. Suivant la première *Critique* de Kant, Cohen affirme que le rationnel est délimité par les conditions de possibilité de la connaissance imposées à la cognition (ou l'entendement). En ce sens, comme la formation de concepts est fondamentalement un processus cognitif, la réalité n'est rationnelle qu'une fois qu'elle est médiée par le concept, qui la rend intelligible à l'entendement. Or, toujours d'après Cohen, le processus de formation de concepts doit être universel, en tant qu'il repose dans l'entendement et précède ainsi la nature de l'objet qu'il saisit : il est donc le même pour les sciences de la nature et celles de l'esprit (Kim 2012). À part Rickert, on retiendra parmi les représentants du néo-kantisme de Baden Wilhelm Windelband, lequel a introduit la distinction entre sciences nomothétiques et idiographiques, ainsi qu'Emil Lask, de qui Weber reprend la notion d'émanatisme.

individu donné prend position dans des circonstances historiques particulières et contingentes. Dans cet ordre d'idées, les sciences de la culture doivent au contraire chercher à rendre compréhensible le particulier, le concret et l'irrationnel. La compréhension de tels éléments de la réalité ne demeure néanmoins réalisable *qu'à travers* des concepts nécessairement universels, abstraits et rationnels⁶³, lesquels rendent possible l'organisation de la réalité empirique et la sélection de ce qui y est significatif. C'est en ce sens que les sciences de la culture – contrairement aux sciences naturelles nomothétiques – répondent à un impératif *idiographique* : expliquer le concret, le particulier et l'historique à partir de l'universel, de l'abstrait et de l'anhistorique (Kim 2017 ; Jensen 2017).

Weber partage cette position néo-kantienne. En opposition à l'émanatisme propre au panlogisme hégélien, duquel la première génération de l'École historique n'avait su s'échapper, Weber retient du néo-kantisme de Rickert une ontologie dans laquelle réalité et concept sont nécessairement hétérogènes. La réalité empirique du monde social est ainsi conçue comme étant infinie, inépuisable et surtout, vide de tout sens *objectif* ; l'attention du chercheur doit donc être portée sur une *partie* ciblée de la réalité pour qu'elle puisse être saisie par l'entendement. Cette partie de la réalité est ainsi toujours déterminée à partir d'un point de vue *subjectif*, formé par la mise en relation de la réalité empirique aux *valeurs* du chercheur. Cette relation de valeur (*Wertbeziehung*) est ainsi une condition nécessaire à toute investigation dans les sciences de culture :

La présupposition transcendantale de toute *science de la culture* n'est *pas* que nous accordions de « valeur » à une culture particulière, mais que nous *sommes* des *êtres* culturels, dotés de la

⁶³ Le lecteur averti reconnaîtra ici la notion d'*idéaltype* : nous y arrivons sous peu.

faculté et de la volonté d'adopter une *position* délibérée par rapport au monde et de lui attribuer du *sens* (Obj., 119).

Ainsi, toute connaissance de la réalité culturelle passe nécessairement par un point de vue spécifique et particulier, indissociable du rapport entretenu par le chercheur à ses valeurs et à sa faculté d'attribuer du sens à des éléments de la réalité empirique, lesquels sont sélectionnés en vertu de leur signification particulière :

Il n'y a pas d'analyse scientifique absolument « objective » de la vie culturelle ou des « phénomènes sociaux » *indépendante* de points de vue spéciaux et « unilatéraux » à partir desquels ces phénomènes sont – explicitement ou implicitement, délibérément ou inconsciemment – sélectionnés en tant qu'objets d'étude, analysés et présentés de façon ordonnée (Obj., 113).

Or, comme nous l'avons vu plus haut, pour que cette partie significative de la réalité soit saisissable par l'entendement, elle doit être interprétée en étant mise en relation avec des concepts préalablement clairement formulés. C'est cette épistémologie qui justifie deux des éléments fondamentaux de la méthodologie weberienne, nécessaires autant à l'interprétation qu'à l'explication causale faisant partie des sciences de la culture : l'utilisation de l'idéaltype et l'individualisme méthodologique.

Comme les sciences de la culture cherchent à comprendre l'action d'individus, motivés par des valeurs subjectives, la méthodologie weberienne fait appel à l'interprétation. Or, comme l'avait remarqué Knies avant Weber, les motivations des individus, ainsi que les éléments déterminant leur action, peuvent être multiples et complexes. Il importe donc de considérer les différents points de vue aptes à expliquer une telle action⁶⁴. C'est pour pallier ce problème propre à l'interprétation de

⁶⁴ Cet argument explique pourquoi Weber rejette le « monisme économique » du matérialisme historique de Marx, auquel il reproche « l'attribution d'une portée ontologique aux artefacts conceptuels » (Weber 1965, 187) », tout en en reconnaissant l'« importance heuristique éminente » (Weber 1965, 147) » (Colliot-Thélène 1990, 28). En ce sens, l'interprétation économique de l'histoire est comprise par Weber comme une construction idéaltypique permettant de mettre en lumière des phénomènes sociaux, sans pour autant qu'ils y soient tous réductibles.

l'action que Weber déploie l'outil d'*idéaltype*, défini par « l'accentuation unilatérale d'un ou plusieurs points de vue » ordonnés au sein d'un « tableau de pensée homogène » (Weber 1965, 181). En d'autres mots, l'idéaltype est une construction conceptuelle atteinte en accentuant certains éléments d'une réalité donnée ciblés par le chercheur. Il est en ce sens l'outil lui permettant de prendre la mesure de l'action posée par l'individu en vertu de son rapport (dans certains cas de proximité, dans d'autres d'écart) avec la forme pure préalablement définie. L'idéaltype est donc une utopie à utilité heuristique : il ne peut pas exister, dans la réalité empirique, de cas correspondant exactement et se réduisant uniquement aux types purs définis par le chercheur. Ce n'est qu'en comparant la réalité empirique (d'où l'intérêt des connaissances « nomologiques » en sciences sociales, à savoir les régularités empiriques intéressantes *pour nous* isolées par le chercheur) au construit théorique, ainsi qu'en multipliant les points de vue dans l'analyse, que le chercheur parvient à reconstruire un processus historique et à attribuer à la « cause » ainsi isolée son statut de « possibilité objective » (Obj., 118-19). C'est donc en tant qu'heuristique que l'idéaltype est utile au chercheur ; en tant que concept *génétique* plutôt que générique.

L'idéaltype est par conséquent un outil essentiel à la compréhension du sens des actions posées par les individus dans les sciences de la culture et découle directement de l'épistémologie néo-kantienne décrite plus haut. Si l'on accepte la prémisse néo-kantienne voulant que les données empiriques du monde social soient caractérisées par leur particularité, leur irrationalité et leur contingence, il s'ensuit que, pour Weber, on ne peut comprendre une action que dans la mesure où

elle est mise en rapport avec sa forme rationnelle idéaltypique⁶⁵. Cette épistémologie a pour corollaire que le sens de l'action, même collective, n'est toujours intelligible *que* lorsqu'elle est analysée au niveau de l'individu la posant. Toute analyse se référant à des entités collectives sans que l'explication causale soit faite au niveau individuel pose un risque d'hypostasier ces entités au sein de concepts collectifs et, ainsi, de renouer avec la spéculation métaphysique — c'était le cas chez Roscher et Knies. Par conséquent, les concepts se référant à des entités collectives ne peuvent être utilisés par les sciences de la culture qu'en tant qu'elles sont considérées comme des agrégats d'individus et qu'elles se comportent comme tels (*ÉSI*, 41 ; Koch 1994, 12) : c'est ce qui explique l'*individualisme méthodologique* wébérien. La science économique n'échappe pas à cette caractérisation des sciences de la culture : elle cherche en effet à comprendre et expliquer causalement l'action économique d'*individus*, et ce, *du point de vue* de la quête rationnelle de la satisfaction des besoins. C'est ainsi que Weber met en lumière dans « L'«objectivité» » l'importance de la théorie pure au sein de la science économique, du fait de sa production de concepts idéaltypiques (anhistoriques, abstraits et accentuant unilatéralement un aspect précis de la réalité⁶⁶).

⁶⁵ L'exemple qu'offre Weber au sujet d'une panique à la Bourse dans *Économie et société* (*ÉSI*, 31) est bien approprié pour comprendre l'importance de l'idéaltype à la compréhension. Weber y avance que pour comprendre les actions irrationnelles dans une panique boursière, il faut d'abord conceptualiser une hypothétique activité boursière dans les mêmes conditions, à l'exception des affects qui ont conditionné les actions des spéculateurs. C'est en comparant ces actions à celles que les agents prendraient dans la construction idéaltypique qu'il est possible d'en comprendre le sens. Rien n'empêche non plus d'examiner une action se *conformant* à l'idéaltype, particulièrement en théorie économique. Nous reviendrons à cette idée sous peu.

⁶⁶ Ce point de vue particulier apparaît clairement dans le cas précis de la *théorie* économique des Autrichiens, chez qui les principes économiques sont *déduits* à partir du soi-disant principe « psychologique » de satisfaction des besoins.

La position soutenue par Weber dans la suite du *Methodenstreit* s'articule donc principalement autour du statut logique et ontologique accordé aux concepts abstraits en économie⁶⁷, puis secondairement sur l'étendue du domaine étudié par la science économique elle-même. D'abord, Weber reprend de Schmoller une critique maintenue par l'historisme allemand à l'endroit du marginalisme autrichien : la domination de la théorie pure en science économique laisse présager une dérive naturaliste, laquelle accorderait erronément aux « lois » découvertes par l'économiste un statut de loi identique à celui obtenu par la méthode expérimentale dans les sciences naturelles positives⁶⁸. Ce risque est relevé par Weber dans son essai sur « L'«objectivité» », dans lequel il écrit : « Le préjugé naturaliste selon lequel on doit, en établissant ces concepts, créer quelque chose qui tient des sciences naturelles exactes, a simplement mené à une idée fausse de la nature de ces construits théoriques » (Obj., 123). En fait – et en dépit de l'objection au naturalisme énoncée par Schmoller –, Weber montre que la science économique, *autant* en Allemagne qu'en Autriche, n'a généralement pas su reconnaître adéquatement les liens entre concept et réalité⁶⁹. En d'autres mots,

⁶⁷ Weber s'intéresse ainsi respectivement à ces deux questions : « Comment un concept est-il adéquatement formé en sciences de la culture et quel est le rôle qu'il occupe dans l'explication d'un phénomène culturel ? » et « Quelle est la nature du concept par rapport à la réalité empirique ? »

⁶⁸ Il importe ici peu que la théorie soit obtenue par déduction à partir de principes premiers, comme dans les sciences dogmatiques (droit, mathématique, physique théorique) ou par induction à partir de l'observation de régularités empiriques, comme dans les sciences empiriques. Bien que cette question ait été importante dans le cadre du *Methodenstreit*, l'intervention wébérienne dans le débat montre que l'enjeu du statut logique accordé aux lois est plus fondamental que celui opposant méthodes déductive et inductive.

⁶⁹ Il est intéressant de noter que Weber considérait que Menger était du même avis que le sien, remarquant dans « L'objectivité » que Menger était le « *premier* et le *seul* » théoricien à avoir reconnu et été cohérent dans la distinction méthodologique entre formulation de lois et connaissances historiques (Obj., 123), puis notant dans sa correspondance avec Brentano en 1908 que « dans la querelle avec Schmoller il avait *raison* sur le *fond* quant aux points principaux » (2012f, 396). Cette distinction reconnue par Menger entre lois et connaissances historiques explique la légitimité accordée par ce dernier aux démarches historiques en économie, bien qu'elles lui soient secondaires ; l'inverse s'applique à Schmoller.

au sein même de la critique qu'elle en faisait, l'École historique n'a jamais pu dépasser le point de vue naturaliste (Obj., 123). L'opposition entre École historique allemande et École marginaliste autrichienne devient alors superficielle, dans la mesure où l'une comme l'autre ne peuvent éviter dans leur poïétique de concepts une position essentialiste. Par sa critique des économistes théoriciens, Weber s'oppose à la position soutenant que « les propositions de la théorie abstraite sont empiriquement *valides* au sens où l'on peut *déduire* la réalité des lois », de sorte à pouvoir déduire de ces « lois » des résultats quantitatifs, ce qui – pour que ce soit logiquement possible – supposerait que l'on connaisse déjà la *totalité* des données empiriques pour arriver à faire de telles prédictions⁷⁰. Autrement dit, Weber s'oppose à l'idée que l'on puisse dériver, à partir d'axiomes dits « psychologiques », l'ensemble des processus économiques tels qu'ils existent empiriquement. Or, Weber se distancie aussi des économistes de la « jeune » École historique, qui font finalement la même erreur, mais en cherchant à donner une légitimité aux concepts fondamentaux de la science économique à partir de données empiriques brutes, au lieu d'axiomes formulés *a priori*. C'est effectivement en faisant appel à la psychologie empirique – nous l'avons déjà évoqué chez Schmoller et le verrons en détail chez Brentano – qu'ils cherchent à critiquer la validité des axiomes des théoriciens autrichiens et des « lois » qui en découlent *et non* en remettant en question le statut accordé aux concepts en économie, voire dans les sciences sociales en général (Obj., 123-24).

⁷⁰ Cette objection au positivisme naturaliste en théorie pure développée par Weber (et partagée par Menger, selon les dires de Weber) semble ici tout à fait compatible à l'antipositivisme de Hayek et d'autres Autrichiens anti-positivistes, voire plus généralement à celui de toute critique épistémologiquement fondée de la possibilité de prévoir ou d'organiser par la planification l'activité économique (et ce, peu importe la position politique qu'elle puisse soutenir).

C'est donc en définissant le statut et le rôle qu'il accorde aux concepts propres à la science économique que Weber fait intervenir la notion d'idéaltype pour la première fois dans son œuvre : « les propositions de la théorie abstraite ne sont qu'en apparence des "déductions" de motivations psychologiques fondamentales ; en fait, elles sont plutôt un cas spécial d'une sorte de construction conceptuelle spécifique, et à un certain degré indispensable, aux sciences de la culture humaine » (Obj., 124). En ce sens, la théorie pure « présente une image *idéale* de ce qui se passe dans un marché lorsque la société est organisée en tant qu'économie d'échange, la compétition est libre et l'action est strictement rationnelle » (Obj., 124). Bien que cette « image idéale » soit obtenue par l'isolation et l'accentuation de traits particuliers du réel, elle demeure une « utopie » purement abstraite et conceptuelle. La formation d'un tel « tableau de pensée » (*Gedankenbild*) est toutefois nécessaire, dans la mesure où c'est uniquement à partir d'un tel cadre analytique qu'il devient possible d'interpréter les relations présentes dans la réalité empirique, telles que mises en relief par la théorie :

Sa seule relation aux faits empiriquement donnés de la vie [réelle] est la suivante : s'il est *établi* ou *assumé* que les interrelations du même genre que celles représentées en forme abstraite dans le construit (c'est-à-dire : les événements qui dépendent du « marché ») opèrent dans une certaine mesure dans la réalité, alors nous pouvons pragmatiquement *clarifier* le *caractère distinctif* de cette interrelation et la rendre compréhensible, par le moyen d'un *idéaltype* (Obj., 124-25).

Weber affirme ainsi que la science économique, comme toute science de la culture, repose sur des concepts idéaltypiques fondamentaux *à partir* desquels elle peut problématiser la réalité empirique et la rendre intelligible. En ce sens, il est d'accord avec Menger sur l'importance de la théorie pure au sein de la science économique, en tant qu'elle lui fournit les concepts à partir desquels elle se construit. Weber critique toutefois qu'on lui accorde *priorité* face à la recherche historique. La théorie a pour Weber à la fois des fonctions d'« heuristique » et d'« aide à l'exposition » : l'idéaltype,

en tant que type de construction conceptuelle caractérisant la théorie économique, « *n'est pas* une *représentation* de la réalité, mais il vise à fournir à l'explication scientifique des moyens d'expression sans ambiguïtés » (Obj., 124-25). En ce sens, les « lois » dérivées d'axiomes « psychologiques » auxquelles arrive la théorie autrichienne – tout comme les « lois » à laquelle arriverait la psychologie sociale si elle examinait le comportement économique – ne doivent pas aux yeux de Weber être la « fin » de la recherche en science économique, mais bien un outil à la recherche et son point de départ⁷¹.

Comme nous l'avons déjà vu dans ses articles sur Roscher et Knies, parus de 1903 à 1906, la position méthodologique défendue par Weber dans « L'« objectivité » » en 1904 s'inscrit dans une polémique concrète sur l'avenir de la science économique, dépassant la simple réflexion méthodologique décontextualisée en sciences sociales. En ce qui a trait à sa prise de position concrète à l'égard du marginalisme autrichien ainsi qu'à la critique qu'en fait l'École historique, l'écrit de Weber le plus éclairant est son article de 1908 « La théorie de l'utilité marginale et la "loi fondamentale de la psychophysique" ». Weber y commente *Die Entwicklung der Wertlehre* (1908), un traité de Lujo Brentano, qui était un économiste de la seconde génération de l'École historique à la fois idéologiquement, scientifiquement et institutionnellement proche de Schmoller, en tant que cofondateur et membre actif du *Verein für Sozialpolitik*⁷². Brentano y a fait un résumé historique et une critique des

⁷¹ Cette idée s'inscrit dans la visée plus globale qu'a Weber de la tâche de la science économique (ou de l'« économie sociale ») : nous y reviendrons dans la dernière section du chapitre.

⁷² Brentano était d'ailleurs un des *Kathedersozialisten* auxquels s'est opposé Weber dans le *Werturteilsstreit*. Je reproduis ici une longue et amusante citation de Schumpeter à leur sujet : « Les "socialistes de la chaire" allemands accomplissaient certainement l'idéal des hommes politiques et des profanes progressistes — l'idéal du professeur qui prêche la réforme et qui dénonce les intérêts barreaux de chemin. Lujo Brentano s'adressait à sa classe comme il eût fait à un public de

théories de la valeur, de celle d'Aristote jusqu'à celle des marginalistes, laquelle trouverait d'après lui ses fondements dans la « loi fondamentale de la psychophysique », autrement connue sous le nom de loi de Weber-Fechner⁷³ (Util., 293). Avant la parution du traité de Brentano, cette loi avait déjà été mise en relation avec les théories subjectives de la valeur. Fechner avait fait ce rapprochement lui-même, comparant cette loi aux propositions établies par Bernoulli dans le XVIII^e siècle, lesquelles soutenaient le « bonheur » ressenti suite par un individu à la suite d'une entrée d'argent était inversement proportionnel à sa fortune déjà détenue. Il serait ainsi modélisable par une fonction logarithmique, dont la forme coïncide avec la loi découverte par Weber et Fechner. Or, Brentano va beaucoup plus loin que Bernoulli et Fechner, affirmant qu'elle serait le fondement *théorique* de la théorie de l'utilité marginale. Weber critique cette position : certes, les découvertes scientifiques peuvent se montrer mutuellement productives, que ce soit par la formulation de nouvelles hypothèses, par analogies conceptuelles, ou enfin par l'utilisation d'outils méthodologiques semblables (par exemple, dans le cas de la loi de Weber-Fechner comme dans la relation qu'avait posée Bernoulli, l'utilisation de la fonction logarithme). Cependant, un tel rapprochement n'autorise en rien de faire de la loi de Weber-Fechner le fondement *théorique* de la théorie de l'utilité marginale, en tant qu'elles sont toutes deux logiquement hétérogènes du point de vue de la formation des concepts (Util., 395). Weber s'affaire donc dans sa critique de Brentano à appliquer la position théorique qu'il

réunion politique ; et ses élèves répondaient par acclamations et contre-acclamations. Adolf Wagner donnait de la voix, trépigait et menaçait du poing des contradicteurs imaginaires, du moins avant que les torpeurs de l'âge l'eussent apaisé. D'autres y mettaient moins de feu, produisaient moins d'effet, mais ils n'en visaient pas moins à exhorter » (Schumpeter 1983, 79).

⁷³ La loi de Weber-Fechner propose une relation logarithmique entre la variation de magnitude d'un stimulus physique et l'intensité ressentie. Elle a été découverte en 1834 par Ernst Heinrich Weber, puis formalisée en 1860 par Gustav Feodor Fechner.

avait développée dans « L'“objectivité” » ainsi qu'à poursuivre la critique méthodologique de la science économique qu'il avait amorcée dans Roscher et Knies. Plus précisément, son article a pour but de montrer comment la tentative répétée de fonder la science économique à partir de résultats en psychologie expérimentale – tout comme à partir d'axiomes abstraits, dès lors que ces axiomes sont considérés comme « réels » et non des utopies conceptuelles – relève d'un essentialisme tributaire d'une mécompréhension d'une part de la méthode adéquate de formation de concepts en sciences sociales et d'autre part de la nature de la division entre les différentes disciplines scientifiques.

Weber montre d'abord qu'il existe une incohérence logique entre le contenu de la loi de Weber-Fechner – au-delà de sa forme en tant qu'équation mathématique – et la théorie de l'utilité marginale. La loi de Weber-Fechner traite de stimulus externes, mesurables quantitativement, dont la relation entre intensité et sensation ressentie par l'individu suivrait *objectivement* et universellement les mêmes proportions. La catégorie de « besoins » sur laquelle s'appuie la théorie de l'utilité marginale est au contraire *subjective* : ils ne sont pas susceptibles d'être également hiérarchisés par différents individus, tout comme leur nature est variable selon les conditions historiques. En ce sens, Weber argumente que la loi de Weber-Fechner ne dit rien sur le *mode* de saturation des besoins, une question qui relève pour Weber de la science économique, intéressée à la compréhension de phénomènes incluant l'expansion quantitative des besoins et leurs changements qualitatifs (par exemple, les changements dans l'alimentation). Les besoins ne peuvent donc pas être réduits *uniquement* à l'aspect quantitatif de leur saturation (Util., 295-97). Weber identifie dans le raisonnement de Brentano une seconde incohérence : comme les deux lois visent à expliquer des phénomènes, il

s'ensuit que si l'une est présentée comme étant le fondement théorique de l'autre, le déroulement du phénomène expliqué devra alors suivre la même structure logique. Weber montre cependant que ce n'est pas le cas : la loi fondamentale de la psychophysique prend pour point de départ un stimulus externe, pour ensuite expliquer une réaction interne chez l'individu, alors que la théorie de l'utilité marginale prend pour point de départ les besoins internes de l'individu, pour ensuite expliquer son comportement face à son environnement. Ce n'est *que* la réaction de l'individu *à la suite de* l'action visant la satisfaction de son besoin qui pourrait être interprétée à la lumière de la loi de Weber-Fechner, laquelle ne pourrait dans ce cas n'être qu'au mieux une *analogie* possible à la loi sur l'utilité marginale et non son fondement théorique (Util., 298-99).

À cet égard, Weber soutient que les fondements théoriques de la science économique, comme ceux de *toute* science, ne se trouvent pas dans son matériel, mais plutôt dans la problématisation qu'elle fait de la réalité empirique. En effet, la science économique « a pour tâche d'examiner la manière dont l'action des hommes se configure » en vertu : 1) de la *diversité des besoins* humains demandant à être satisfaits ; 2) de la *rareté* des ressources – « biens » ou « facteurs de production » – nécessaires à la satisfaction de ces besoins ; 3) de la présence d'une *diversité d'hommes* visant à satisfaire leurs besoins et entrant ainsi en concurrence (Util., 299). C'est donc en observant l'action humaine de ce point de vue nécessairement unilatéral qu'il devient possible de problématiser *économiquement* la réalité empirique. Une telle démarche, y compris au sein du courant marginaliste, n'a ainsi rien à voir avec l'application de lois dérivées soit d'axiomes « psychologiques » soit de résultats empiriques de la psychophysique. Dans cet ordre d'idées, Weber énonce trois conditions de possibilité de la théorie de l'utilité marginale : 1) les hommes sont motivés *entre autres* par des « besoins »

ne pouvant être satisfaits que par la consommation de biens ou de travail ; 2) ces besoins doivent pouvoir être hiérarchisés par les individus, de sorte que la satisfaction d'un besoin par un acteur le pousse à en satisfaire d'autres maintenant plus pressants ; 3) les acteurs sont aptes à adopter à cet égard un comportement rationnel en finalité (Util., 300). Il découle de ces conditions que la science économique ne trouve pas ses fondements dans la psychologie, mais plutôt qu'elle *tient pour acquis* les concepts de « besoin » et de « rationalité » qui lui sont architectoniques. Ces notions sont en fait aussi évidentes à l'économie qu'elles seraient hautement problématiques en psychologie, laquelle devrait, *de son point de vue* étant donné les problèmes qu'elle pose en tant que science, analyser les processus cognitifs impliqués dans la sensation de besoin et dans le calcul rationnel de l'action (Util., 301-02). En somme, comme ils sont motivés par différentes problématisations de la réalité empirique, l'appareil conceptuel de l'économie est pour Weber tout aussi indifférent face à celui de la psychologie que le sont ceux de la biologie et de la théologie : il est donc improductif et erroné de chercher à « fonder » la science économique à partir des résultats d'une autre discipline⁷⁴ (Util., 303).

Au contraire, le point de départ de la formation de concepts fondamentaux d'une science serait plutôt « "l'expérience quotidienne", [soit] le point de départ commun à toutes les différentes disciplines empiriques ». Or, « chacune d'entre elles "dépassé" ou "sublime" l'expérience quotidienne d'une manière différente et dans une direction différente », de sorte que c'est cette problématisation

⁷⁴ Weber précise que cette position ne défend pas pour autant un repli des chercheurs sur leur propre champ d'études. En effet, les *faits* auxquelles arrivent les sciences nomothétiques peuvent être importants dans d'autres champs, tout comme le mode nomologique de formation des concepts peut aussi avoir une utilité dans les sciences de la culture. Par exemple, l'utilisation des mathématiques en économie y est productive, tout comme pourrait le devenir l'influence de la biologie (notamment en ce qui a trait aux notions de complexité et d'évolution). Cependant, la fécondité de ces influences ne tient qu'à des questions *propres* à la science économique (Util., 303-04).

unique de la réalité – soit l’appréhension de l’action humaine *comme si* elle se déroulait « sous le contrôle d’un *calcul commercial* » parfaitement rationnel en finalité – qui la distingue des autres sciences (Util., 304). C’est dans cet ordre d’idées que Weber soutient que :

Les propositions universelles que pose la théorie économique sont simplement des constructions qui énoncent quelles sont les conséquences que l’action de l’individu produirait *nécessairement* dans son intrication avec l’action de tous les autres, *si* chaque individu façonnait son comportement suivant les principes d’une comptabilité commerciale, donc, dans *ce* sens, « de manière rationnelle » (Util., 306).

Se méfiant de toute hypostase de la théorie, Weber rappelle que l’intérêt d’une telle façon de procéder en science économique ne se justifie pas sur la base de sa pure cohérence logique interne, laquelle n’aurait aucune signification si elle était improductive dans sa tâche de rendre intelligible la réalité empirique. Au sujet de la « rationalité » irréaliste des agents économiques, axiomatiquement présupposée par la théorie, Weber écrit :

On sait bien que ce n’est nullement le cas et c’est pourquoi le déroulement empirique des processus pour la compréhension desquels la théorie a été créée ne montre qu’une « approximation », qui varie beaucoup selon les cas concrets, avec le déroulement de l’action strictement rationnelle, tel que le construit la théorie (Util., 307).

Or, il poursuit :

Toutefois, la particularité historique de l’époque capitaliste, et aussi par là même la signification de la théorie de l’utilité marginale (comme de toute autre théorie économique de la valeur) pour la compréhension de cette époque repose sur le fait que [...] dans les conditions de vie actuelles, cette approximation de la réalité avec les propositions théoriques n’a *cessé de croître*, prenant dans ses rêts [sic] le destin de couches de l’humanité toujours plus larges et, pour autant qu’on puisse le discerner, elle ira toujours plus loin dans ce sens. C’est sur ce fait relevant de l’*histoire culturelle* et non sur sa prétendue fondation par la loi de Weber-Fechner que repose la signification heuristique de la théorie de l’utilité marginale (Util., 307).

Nous trouvons ici une importante thèse de Weber au sujet du statut de la théorie pure en économie. C’est l’*adéquation historique* entre l’idéaltype rationnel et le comportement réel des acteurs économiques à l’époque capitaliste qui explique l’efficacité heuristique de la théorie de l’utilité marginale.

En ce sens, l'ambivalence wébérienne face à l'École autrichienne s'explique par le danger d'une éventuelle monopolisation de la science économique par la théorie pure, qui pose alors le danger d'occulter le caractère heuristique des idéaltypes en économie, tout comme elle risquerait par le fait même de réifier des concepts abstraits et de tomber ainsi dans le dogme naturaliste. C'est dans cet ordre d'idées que me semble mal avisé ce commentaire sardonique de Schumpeter (1983, 100) : « Jolie différence dans le travail pratique du théoricien, si M. le Méthodologiste lui dit qu'en étudiant les conditions d'un profit maximal il étudie des "significations voulues" d'un "type idéal", ou s'il lui dit qu'il est en quête de "lois" ou de "théorèmes". » Au contraire, alors que Schumpeter cherche lui-même – différemment, il est vrai – à réconcilier perspective historiques et théoriques en économie, ce souci théorique de Weber semble fondamental à la pratique des chercheurs en science économique, notamment en vertu de leur rapport aux questions de politique économique, nécessitant une compréhension claire de la nature des construits théoriques et de leur rapport à la réalité. Ainsi, bien que la division du travail propre aux entreprises scientifiques justifie pour Weber l'autonomie de la théorie au sein même de la science économique, elle y est néanmoins considérée comme un point de départ à l'analyse économique de l'action des individus, qu'elle soit rationnelle et prévisible (ce serait là le rôle prédictif accordé à la science économique théorique)⁷⁵ ou une action particulière que l'on cherche à comprendre (ce serait là le rôle de la sociologie économique). Elle est donc à la fois un moyen de l'analyse et son début plutôt que sa fin, aux deux sens du terme :

⁷⁵ Weber retient ainsi de Böhm-Bawerk l'exemple de la Bourse de Berlin, dans laquelle le comportement des acteurs correspond *le plus fidèlement* à celui « prévu » par la théorie. Dans cet ordre d'idées, toute tentative de prendre en compte la « psychologie de la Bourse » dans l'analyse de l'action des individus vise à rendre compte de *déviations* irrationnelles du comportement, externes à la théorie pure (Util., 307-08).

Les propositions qui constituent la *théorie* spécifiquement économique, non seulement ne représentent *pas*, comme chacun le sait et comme on vient juste de le mentionner, le « tout » de notre science, mais elles sont uniquement un moyen – il est vrai souvent sous-estimé – pour l'analyse des connexions causales propres à la réalité empirique. Dès lors que nous voulons saisir et expliquer causalement cette réalité elle-même, en ses composantes dotées d'une signification culturelle, la théorie économique se révèle alors aussitôt être une somme de concepts « idéal-typiques ». Ce qui veut dire que ses propositions présentent une série de processus construits *par la pensée*, qui ne se rencontrent que rarement dans la réalité historique correspondante, et souvent pas du tout en cette « pureté idéale », mais qui d'autre part, – étant entendu que leurs éléments sont tirés de l'expérience et [ne sont qu'assujettis à une *accentuation* intellectuelle de leur rationalité], sont utilisables comme moyens heuristiques pour analyser la diversité empirique aussi bien que comme moyens pour construire la présentation de celle-ci (Util., 308 [ma traduction entre crochets]).

Une telle conception du rôle de la théorie (ou des concepts idéaltypiques en économie) implique qu'elle a une application plus large que celle que lui attribuait Menger : la définition de concepts purement économiques peut être utilisée pour l'analyse économique quantitative, mais uniquement en tant que cette démarche vise à comprendre le sens de l'action des acteurs économiques, qu'elle converge ou diverge avec la conduite purement rationnelle en finalité prévue par la théorie. Il en découle que la théorie pure perd sa spécificité en tant que discipline principale des sciences traitant de l'économie, mais y gagne un statut architectonique : le travail historique lui-même, s'il se veut moins analytique (c'est-à-dire qu'il cherche à tirer de l'information au-delà de l'accumulation de données historiques brutes), ne peut se passer de concepts clairement définis.

En somme, Weber reconnaît que la *formation de concepts* en économie s'autonomise de celle des autres sciences, mais que l'analyse de ce que l'on caractérise d'« économique » ne peut se limiter à ne considérer que l'action purement économique comme le fait la théorie pure. La science économique doit donc considérer les déterminants non économiques de l'action économique (par exemple éthiques, ce à quoi s'est affairé Weber dans sa sociologie historique comparative), tout comme la

détermination, par l'économie, de comportements non économiques. Pour résumer, alors que Weber nous apparaît plutôt mengerien quant à la division claire des disciplines dans l'analyse de l'économie, ainsi qu'au rôle fondamental qu'y jouent les concepts axiomatico-déductifs, il nous apparaît plutôt schmollerien quant à la portée de la science économique, ainsi que quant à ses craintes vis-à-vis de la « naturalisation » de cette science, laquelle risquerait d'évincer toute compréhension du « sens » de l'action économique au profit d'une réification de la théorie idéaltypique en « lois » de cause à effet. C'est cette compréhension étendue, voire interdisciplinaire de la science économique que Weber désigne sous le nom de *Sozialökonomik*.

Le concept de Sozialökonomik chez Weber : au-delà des querelles de méthodes

Weber définit pour la première fois le concept de *Sozialökonomik* dans les premières lignes de la seconde partie de son essai sur « L'« objectivité » dans les sciences et la politique sociales »⁷⁶. Weber y trace alors les contours du domaine d'études que couvrira l'*Archiv für Sozialwissenschaften und Sozialpolitik*, dont il était au moment d'écrire l'article avec Edgar Jaffé et Werner Sombart

⁷⁶ L'utilisation du terme *Sozialökonomik* par Weber n'est pas anodine, bien qu'il y ait absence de consensus parmi les commentateurs sur l'importance du choix de ce terme précis et sa signification. Parmi eux, Swedberg (1998, 187) accorde la plus grande importance au concept de *Sozialökonomik*, défendant que son usage par Weber implique éventuellement la revendication d'une part de l'interrelation de l'économie et de la société et d'autre part d'une division du travail particulière au sein même de la science économique. Un tel concept peut être comparé à ceux de *Volkswirtschaftslehre*, notamment préféré par Schmoller, et de *Nationalökonomie*. Bien que le second soit aussi présent dans l'œuvre de Weber, il est possible que le scepticisme de Weber face à l'utilisation scientifique de concepts collectifs, tel que mis en évidence par sa critique de Roscher et Knies, ait joué un rôle dans cette préférence terminologique lorsque le terme est utilisé dans des textes programmatiques. En revanche, le travail d'archive mené par Bruhns (1996, 1263) montre que nonobstant le soi-disant caractère programmatique du terme *Sozialökonomik*, son choix dans le contexte de la rédaction du *Grundriss für Sozialökonomik* aura plutôt été le résultat d'un problème de droits d'auteurs, l'empêchant d'utiliser celui de *politische Ökonomie*. Pour une histoire détaillée du terme dans le monde germanophone, lire Swedberg (1998, 177-80) ; pour une présentation des débats sur l'importance du terme pour Weber (ainsi que pour l'interprétation de son œuvre), lire Bruun et Whimster dans Weber 2012a (494-95).

nouvellement fondateur et éditeur⁷⁷. Il y affirme alors que « [d]ès sa création, cette revue a traité les objets dont elle s'occupe comme appartenant à l'*économie sociale* », pour ensuite soulever le besoin de définir plus clairement ce qui est entendu par cette expression. Par « économie sociale », Weber regroupe les phénomènes liés à ces préoccupations :

Dans notre existence physique, ainsi que lorsque nous satisfaisons nos besoins les plus idéels, nous trouvons partout que les moyens externes nécessaires à ces fins sont limités en quantité et insuffisants en qualité, et que, de sorte à satisfaire ces besoins, nous devons planifier, travailler, lutter contre la nature et établir des relations sociales avec d'autres êtres humains (Obj., 108).

En l'occurrence, par phénomènes *économiques*, Weber entend ceux qui nous sont significatifs en vertu de leur aspect *immédiatement* économique, c'est-à-dire qu'« ils entrent en jeu dès que la satisfaction d'un besoin est liée à l'utilisation de moyens externes *limités* ». L'étude de normes, de processus et d'institutions communément désignées comme économiques, par exemple des « processus à la bourse et dans le monde financier » ou, plus généralement, des « institutions *délibérément* créées ou utilisées à des fins économiques », tirent en ce sens leur signification culturelle en vertu de cet aspect « purement » économique. Weber note cependant que déjà « depuis le temps de Marx et Roscher », la science de l'économie sociale ne se préoccupe pas uniquement de phénomènes « économiques » – c'est là un des motifs par lesquels Weber se distancie des Autrichiens –, mais aussi de phénomènes économiquement orientés, soit ceux dits *économiquement pertinents* et *économiquement conditionnés*. Par phénomènes économiquement pertinents, Weber désigne ceux qui produisent des *effets* significatifs du point de vue économique, sans qu'ils soient pour autant de « nature »

⁷⁷ L'*Archiv* a été fondée par Weber, Sombart et Jaffé en 1904 à la suite du rachat par ce dernier de l'*Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik*, fondé en 1888 par le journaliste et politicien socialdémocrate Heinrich Braun, qui demeura impliqué à la suite de l'achat du périodique en tant que collaborateur.

économique : comme le montrent les travaux de Weber sur l'éthique économique des religions mondiales, les pratiques religieuses en sont des exemples notables. Inversement, par phénomènes économiquement conditionnés, Weber désigne les phénomènes de « nature » non économique *déterminés* par des circonstances économiques, par exemple l'appréciation de l'art telle que déterminée par la stratification sociale⁷⁸. En somme, puisqu'elle traite autant de phénomènes économiques que de phénomènes économiquement pertinents et conditionnés, l'économie sociale a un domaine d'études très large, lequel rejoint dans son but d'« *investigation scientifique de la signification culturelle et de l'importance générales de la structure socio-économique des communautés humaines* » (Obj., 110). Weber renoue ainsi avec un important fil conducteur de l'École historique allemande depuis Knies, à savoir l'étude de l'interrelation, voire de la codétermination entre économie et société. Comme nous l'avons vu dans les sections passées, une telle approche n'invalide pas à l'intérieur de la *Sozialökonomik* une division claire et nette du travail entre les parties constituant cette science. C'est bien au contraire la volonté de Weber de dépasser les querelles stériles opposant historicistes allemands et théoriciens autrichiens qui l'ambitieux *Grundriss der Sozialökonomik*⁷⁹.

⁷⁸ Les limites entre ces trois groupes de phénomènes sont floues, étant d'une part historiquement contingentes et relevant d'autre part de la relation de valeur – nécessairement subjective et historiquement conditionnée – qu'a le chercheur envers la réalité empirique lorsqu'il la problématise (*et non* de la « nature » du matériel historique étudié). En d'autres termes, des phénomènes tels l'État bureaucratique moderne peuvent être saisis autant du point de vue de leur activité économique – par exemple, en ce qui a trait à son traitement des finances publiques –, qu'en tant qu'un phénomène économiquement pertinent (Weber prend par exemple la régulation politique de l'activité économique) ou économiquement conditionné (soit par l'influence de conditions économiques sur des décisions politiques extérieures au domaine économique [Obj., 109]). C'est ainsi que Weber, du fait de sa critique épistémologique réitérée du naturalisme en sciences sociales, est aujourd'hui rapproché du constructivisme social, notamment par McFalls (2006, 251-54) et Colliot-Thélène (2009, 167-68).

⁷⁹ Stériles, du moins, du *strict* point de vue de la production de travaux économiques. Tant s'en faut, un des objectifs de ce travail est de montrer comment la réflexion méthodologique weberienne, d'importance plus que considérable, tient précisément ses racines dans de telles querelles « stériles » !

Le *Grundriss der Sozialökonomik* se veut le plus grand projet « économique » de Weber, incarnant la réalisation de l'idée d'une science de l'« économie sociale » développée dans « L'« objectivité » », dix ans après sa parution. On ne peut qu'abonder dans le sens de Swedberg (1998, 153), lorsqu'il écrit que l'interrogation de ce que « Weber cherchait à accomplir avec ce manuel en économie » nous en dit sur « la vision de Weber de l'économie en tant que science ; ce qu'il voyait comme utile dans la science économique contemporaine et ce qu'il lui semblait manquer ». Bien qu'il soit aujourd'hui refoulé à la marge de l'histoire de la science économique – on s'en rappelle plutôt dans l'histoire de la sociologie comme le travail ayant mené à l'écriture d'*Économie et société*⁸⁰ –, Swedberg montre que le *Grundriss* était à son époque une publication importante dans l'histoire des sciences sociales en Allemagne, ne serait-ce que de par son ampleur : « paru en plus de douze volumes durant les années 1914-30, environ cinquante économistes ont contribué à sa première édition, laquelle comportait plus de cinq mille pages de texte ⁸¹ » (Swedberg 1998, 154). L'organisation du *Grundriss*, c'est-à-dire sa division en sections, témoigne ainsi de la compréhension plus moderne qu'avait alors Weber de l'« économie sociale » dans sa totalité, mais aussi dans sa logique d'exposition de la marche à suivre pour faire l'analyse de l'économie et de sa relation aux autres sphères de la société. En ce sens (et de façon typiquement wébérienne), le premier livre

⁸⁰ Pour un historique plus détaillé, cf. Swedberg 1998, 199-203.

⁸¹ La raison d'être du *Grundriss* s'explique comme suit : originalement, l'éditeur de Weber, J.C.B. Mohr (Siebeck) avait pour but de supplanter le *Handbuch der Politischen Oekonomie* de Gustav Schönberg, lequel s'inscrivait comme un descendant du caméralisme, par un ouvrage plus moderne. Weber a alors été mandaté pour en être l'éditeur (Swedberg 1998, 154-55).

s'intéresse aux fondements conceptuels de la science économique ainsi qu'à leur histoire⁸². Les concepts fondamentaux qui y sont développés sont ainsi appliqués dans les livres subséquents à l'analyse historique, théorique et sociologique de la nature du capitalisme moderne d'une part – ce qui était alors au sein des écrits en science économique une perspective novatrice⁸³ – et des différentes branches de l'économie capitaliste d'autre part.

On peut ainsi suivre Swedberg (1998, 158) à nouveau lorsqu'il dénombre trois caractéristiques synthétisant la particularité du *Grundriss* à l'époque de sa publication et appuyant par le fait même le portrait jusqu'à présent ici brossé de la conception qu'a Weber de la *Sozialökonomik*. Premièrement, l'approche de Weber dans le *Grundriss* est en continuité avec sa visée d'une science de l'« économie sociale » décrite dix ans plus tôt dans son essai sur « L'«objectivité» » : elle applique à l'étude de l'économie une perspective très large, laquelle dépasse la stricte analyse des phénomènes purement économiques. Weber et ses collaborateurs demeurent ainsi fidèles à l'influence de Knies et de Schmoller, en ce sens qu'ils s'intéressent à interroger les liens entre l'économie et les phénomènes économiquement pertinents, par exemple « l'État, l'environnement géographique, les institutions sociales et ainsi de suite » (Swedberg 1998, 158). Cependant,

⁸² Ce premier livre, de loin le plus retenu par la postérité, est subdivisé en trois parties : « L'économie et la science de l'économie », « Les relations de l'économie à la nature et à la technologie » et « Économie et société », que Weber avait réservée pour lui-même. La diversité des approches unies dans le traitement d'un même sujet y est déjà visible : on retrouve notamment dans la première des trois parties des contributions de Karl Bücher et de Joseph Schumpeter, portant respectivement sur l'histoire économique et l'histoire de la science économique, ainsi qu'un traité sur la « théorie de l'économie sociale » écrit par Friedrich von Wieser.

⁸³ Swedberg (1998, 158, n50) défend cette idée à partir d'une citation éclairante de Werner Sombart : « Malgré le fait que le capitalisme tend à devenir le seul sujet traité par l'économie [en tant que science], ni le terme ni le concept n'ont été jusqu'à présent universellement reconnus par les représentants académiques de l'économie. [...] Le terme ne peut être trouvé chez Gide, Cauwes, Marshall, Seligment ou Cassel, pour ne mentionner que les textes les plus connus » (Sombart 1930, 195).

ces phénomènes sont ici considérés comme *analytiquement* dissociables de l'étude de l'économie, d'où l'espace alloué à la théorie pure. Il demeure néanmoins nécessaire de les regrouper à l'étude des phénomènes proprement économiques dans le projet global d'une synthèse des connaissances sur l'économie sociale ⁸⁴. Deuxièmement, le *Grundriss* marque la première tentative explicite d'intégration de la sociologie – ayant acquis une autonomie académique nettement plus importante en Allemagne à partir de la fondation de la *Deutsche Gesellschaft für Soziologie* en 1909 – au sein d'un travail académique portant sur l'économie. La contribution de Weber dans « Économie et société » témoigne de la contribution de la sociologie à l'étude des phénomènes économiques, mais elle n'est pas la seule. Swedberg (1998, 158) note à ce sujet que le *Grundriss* a réuni dans ce projet « les contributions d'autres sociologues et économistes intéressés à la sociologie tels que Robert Michels, Alfred Weber et Werner Sombart ». Enfin, Swedberg rappelle que l'application de cette diversité de méthodes et de perspectives à l'interrogation théorique et historique du capitalisme en tant que sujet précis d'investigation était alors tout à fait novatrice.

Cette dernière idée met de nouveau en évidence la pierre d'assise de la méthodologie wébérienne en économie : loin de réifier en lois quasi-naturelles le fonctionnement de l'économie de marché, le *Grundriss* prend pour point de départ l'idée que le capitalisme en tant que système économique et social est distinct des autres l'ayant précédé (ou ayant avec lui coexisté) : il est ainsi historiquement contingent. Ce point illustre à nouveau la critique de l'essentialisme en tant que point vers lequel convergent les éléments de la pensée wébérienne en économie : l'hétérogénéité du

⁸⁴ Cependant, comme on l'a déjà vu, là où Schmoller aurait – du moins à l'époque du *Methodenstreit*, sa position s'étant nettement assouplie par la suite (Shionoya 2000, 11) – critiqué l'utilité de la théorie pure, Weber fait preuve d'éclectisme en admettant au sein du *Grundriss* une diversité de perspectives et de méthodes.

contenu du *Grundriss*, dans lequel se manifeste une multiplication des perspectives idéaltypiques à partir desquelles sont appréhendés les phénomènes de l'économie sociale, implique que malgré les différences fondamentales entre ces points de vue, ces derniers demeurent réconciliables au sein d'un projet scientifique de grande ampleur, dès lors qu'ils sont considérés *comme tels* et non chacun comme l'expression réifiée d'une « nature » économique univoque.

Dans les années suivant la parution du *Grundriss*, la rationalisation interne de l'économie politique à la suite de la révolution marginaliste ainsi que les conflits institutionnels conjoints à cette évolution ont achevé de pousser à la marge de la science économique les perspectives historiques et sociologiques : le champ était alors libre pour la domination de l'école néoclassique. C'est dans la suite de ces transformations théoriques et institutionnelles que Schumpeter, qui était pourtant dans son propre contexte intellectuel un fervent défenseur de l'historisme, put écrire au sujet de Weber qu'« [à] vrai dire, il n'était pas économiste du tout » (Schumpeter 1983, 101). Cette opinion déjà présentée dans les premières lignes de cette étude est bien entendu un lieu commun. Elle ne choquera personne aujourd'hui, comme elle n'a vraisemblablement choqué personne au moment de la parution posthume, en 1954, du troisième tome de l'*Histoire de l'analyse économique*. La tentative même d'appréhender aujourd'hui la pensée de Weber à partir de son travail d'« économiste » occupe en vérité toujours une position marginale dans les travaux en histoire de la science économique. Elle demeure également d'une importance relativement peu considérable dans le vaste champ des études wébériennes⁸⁵. Pourtant, malgré l'opinion de Schumpeter en la matière, il y a lieu ici de nous arrêter

⁸⁵ Parmi les chercheurs ayant travaillé la question, on notera Swedberg, Tribe et Bruhns. L'influence de ces deux derniers sur les questionnements et idées ici présentées est par ailleurs considérablement plus importante que le laisse croire leur

à examiner le sens de son affirmation. Cette étude cherchait à considérer la méthodologie wébérienne (c'est-à-dire son épistémologie, ses outils analytiques, ainsi que les exigences qu'elle pose) comme un acte de fondation dans la sphère scientifique, au même titre que celui d'un législateur dans la sphère politique. Or, nous voyons ici que cette méthodologie n'a pas été développée in abstracto, mais qu'elle fut au contraire une intervention « politique » dans un contexte de crise de la science économique – ce à quoi est particulièrement sensible la démarche méthodologie d'inspiration wolinienne ici utilisée –, elle-même accompagnée d'une proposition de redéfinition des contours de cette science : sous la plume de Weber, la *Volkswirtschaftslehre* devenait *Sozialökonomik*.

Maintenant arrivés à terme de cette analyse, quel bilan pouvons-nous tirer du succès de l'entreprise wébérienne ? Il est clair que si notre évaluation de ce succès prenait pour seul critère la concrétisation de l'agenda wébérien de réforme de l'économie politique, nous jugerions sans hésiter que ce projet s'est soldé par un échec. Il serait de ce point de vue absurde de voir en Weber l'équivalent scientifique d'un législateur de la trempe de Solon. Ce serait cependant négliger l'enseignement de Weber lui-même, qui insiste avec Goethe dans les dernières lignes de son essai sur « L'«objectivité» » sur le caractère nécessairement transitoire des sciences devant la muabilité des problèmes culturels qu'elle cherche à résoudre (Obj., 138) :

Tôt ou tard, la couleur change : la signification des points de vue non réfléchis devient incertaine, le chemin se perd dans le crépuscule. La lumière des grands problèmes de la

fréquence de citation. Tribe et Bruhns se sont intéressés à réinsérer Weber dans l'histoire de la science économique en Allemagne : cf. à ce sujet le quatrième chapitre de *Strategies of Economic Order* (1995) de Tribe et le neuvième chapitre, rédigé par Bruhns, de l'ouvrage collectif *Histoire et économie politique en Allemagne de Gustav Schmoller à Max Weber* (2004), dont il a assumé la direction. Des commentateurs intéressés à l'histoire de l'École autrichienne d'économie se sont aussi intéressés à Weber, en évaluant sa proximité épistémologique à Menger ainsi qu'en comparant sa méthodologie ainsi que ses analyses du capitalisme et de la bureaucratie à celles de Hayek et Mises. Le lecteur intéressé pourra consulter *The Legacy of Max Weber* (1971) de Ludwig Lachmann et le quatrième chapitre (« Max Weber and the Decline of the Historical School ») de *Hayek's Challenge* (2003) de Bruce Caldwell.

culture s'est déplacée. Ainsi, la science, elle aussi, se prépare à changer de lieu et d'appareil conceptuel pour observer du haut de sa pensée le cours des événements. Elle suit ces astres qui seuls sont capables de donner un sens et une direction à son travail :

*[...] La nouvelle impulsion s'éveille,
Je cours boire à son éternelle lumière.
Devant moi le jour et derrière moi la nuit,
Au-dessus de moi le ciel et au-dessous les vagues.*

Pour mieux répondre à la question posée plus haut, rappelons donc à nouveau que la sociologie était au début du XX^e siècle encore inscrite dans un processus d'autonomisation institutionnelle et théorique. Il suffit pour s'en rendre compte de considérer que la première chaire de sociologie en Allemagne n'a été fondée qu'en 1919, et ce, sous l'impulsion de Weber lui-même. La sociologie n'avait alors pas encore acquis son indépendance de la philosophie, de l'histoire ou encore de l'économie politique. On comprend ainsi mieux pourquoi Weber s'adressait non pas à des sociologues dans les essais méthodologiques ici étudiés, mais bien à des économistes. Les nombreuses polémiques méthodologiques de Weber au sein même de la Société allemande de sociologie, alors qu'il n'accordait pourtant de son propre aveu qu'une importance secondaire aux questions de méthode, témoignent dans le même ordre d'idées de l'immaturité de cette science encore jeune. En ce sens, le divorce de la sociologie avec l'économie politique, suscité par la rationalisation interne de cette dernière – un facteur important dans l'échec de la concrétisation de la vision wébérienne –, a été un facteur contribuant à la réalisation de l'autonomie de la sociologie. L'influence méthodologique et conceptuelle de la politique de la théorie de Weber, par laquelle il peut aujourd'hui être considéré un fondateur de discoursivité, ne se fit donc réellement sentir qu'à partir du développement du structuro-fonctionnalisme aux États-Unis dans la période

d'après-guerre⁸⁶. Ce n'est que dès le moment où la sociologie était devenue une discipline institutionnalisée et professionnalisée qu'elle fut en position de se construire un canon et de réfléchir à ses propres enjeux méthodologiques : elle trouva alors dans le « mythe de Heidelberg » un saint à canoniser. Weber fut en ce sens économiste au même titre que Jésus fut juif : ce n'est qu'après son décès qu'il fut idéalisé et reconnu en tant que fondateur d'une communauté (en l'occurrence, académique). Nous retrouvons ici le thème wolilien de la fondation que nous pouvons maintenant réinterpréter du point de vue du perspectivisme wébérien : Weber est pour la sociologie un fondateur (et n'en est pas un pour la science économique) précisément parce qu'elle a trouvé en sa méthodologie un esprit engagé dans la légitimation de sa pratique scientifique.

⁸⁶ La réception de l'œuvre de Weber, de son vivant et dans les années suivant immédiatement son décès, fut très sélective et d'une importance nettement moindre à celle qu'elle connaîtra après la Seconde Guerre mondiale, en bonne partie sous l'influence de Talcott Parsons. À ce sujet, consulter Käsler 1998, 196-210.

Conclusion

CETTE ÉTUDE AVAIT POUR BUT d'exposer la politique de la théorie par laquelle Weber s'est dégagé un espace dans lequel déployer sa vision de la science économique, autant dans sa méthode que dans son contenu, d'abord face à la « vieille » École historique de Roscher et Knies, ensuite face à la « jeune » École historique de Schmoller et Brentano, puis face à l'École marginaliste de Menger et Wieser. Elle s'est appuyée à cette fin sur une méthodologie inspirée de Sheldon Wolin, pour qui la méthodologie a pour fonction de légitimer l'activité théorique des intellectuels. En ce sens, cette analyse partage avec Wolin une réception « charismatique » des écrits méthodologiques de Weber. C'est dans cet ordre d'idées McFalls, Simard et Thériault attribuent à Wolin une telle réception de l'œuvre wébérienne, la méthodologie visant sa légitimation ayant été formulée dans un « contexte extraordinaire de rupture avec la pratique scientifique existante » (McFalls et al. 2007b, 359). Or, les premiers écrits méthodologiques de Weber sont, comme on l'a vu, ceux sur Roscher et Knies, écrits à la même période que « L' "objectivité" », dans un contexte de faiblesse de l'historisme, que Weber cherche à dépasser par la légitimation d'une perspective néo-kantienne des sciences de la culture. Cette faiblesse de l'historisme – dans les sciences de la culture en général, dans la science économique en particulier – est imputée par Weber au manque de rigueur méthodologique des partisans de l'historisme, spécifiquement en ce qui a trait à la formation de concepts ainsi qu'au rapport entre concept et empirie. Weber retrace chez Roscher et Knies l'influence intellectuelle du romantisme allemand, de l'hégélianisme et, enfin, de l'orthodoxie religieuse, ayant eu pour résultat une méthode de formation de concepts inadéquate à l'étude empirique de l'histoire

comme de l'économie. Roscher attribue ainsi à la « nation » (*Volk*) et Knies à la « personnalité » (*Persönlichkeit*) – toutes deux en dernière analyse déterminées par des forces inobservables –, la cause des particularités individuelles de l'économie et des autres sphères sociales. Or, remarque Weber, cette position « émanatiste » est incompatible avec l'empirisme quasi-positiviste pourtant revendiqué par les fondateurs de l'École historique : c'est donc dans le but de donner à l'historisme et à l'empirisme des assises méthodologiques solides que Weber soutiendra la nécessité de débarrasser la science économique (et plus généralement l'ensemble des sciences de la culture) de tout fondement spéculatif pour en faire une *science de la réalité*. Cette critique éclaire le contexte intellectuel dans lequel a été formulée la défense webérienne de l'individualisme méthodologique, lorsqu'on la considère en opposition à l'holisme historiciste (dont les entités collectives participent chez Roscher et Knies à la confusion entre concepts génériques, au sens « aristotélicien » et généraux, au sens « hégélien »), ainsi que l'utilisation de l'idéaltype pour appréhender le matériel historique, en opposition à l'« intuition » romantique des historicistes (laquelle masque la relation de valeur entretenue par le savant envers le matériel historique).

La position webérienne par rapport à la méthodologie en science économique ne s'est pas développée qu'en opposition à la « vieille » École historique, mais aussi face à la « jeune » École historique, dont Schmoller était le plus éminent représentant et Brentano l'un des plus importants membres. Contrairement à sa critique de Roscher et Knies, formulée alors que les deux économistes étaient déjà décédés, la prise de position de Weber face à la génération de Schmoller s'inscrit dans la suite du *Methodenstreit*, un débat qui lui était contemporain. Bien qu'il eût partagé avec Schmoller (comme, en général, avec les économistes de l'École historique depuis Knies) l'objectif d'analyser les

phénomènes économiques dans leurs rapports aux autres phénomènes sociaux, Weber lui a reproché son hostilité à la théorie, qu'il explique par une mécompréhension du rapport entre concept et empirie dans les sciences de la culture. C'est par rapport à cet enjeu que Weber a pris parti pour l'Autrichien Menger dans le *Methodenstreit*, malgré d'importantes réserves à l'égard des positions défendues par ce dernier et ses épigones. Son intervention la plus importante dans le débat, soit la publication dans le premier numéro de l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* de son essai sur « L'«objectivité» », a eu pour but de démontrer (contre Schmoller et les économistes hostiles à la théorie pure) la nécessité de la conceptualisation en tant qu'étape préliminaire à tout travail en sciences sociales. En ce sens, qu'un économiste fasse partie d'une école dont la méthodologie est principalement inductive ou déductive, comme c'était respectivement le cas en Allemagne et en Autriche, sa confrontation des données empiriques doit nécessairement prendre appui sur des concepts idéaltypiques nettement définis, lesquels permettent en tant que cas limites d'ordonner la réalité empirique et de l'interpréter avec clarté. C'est ainsi que Weber a critiqué le naturalisme psychologique défendu par Schmoller, mais surtout par Brentano dans son essai sur la loi de l'utilité marginale. Face à la menace que posait le marginalisme autrichien à l'historisme en économie, lequel risquait notamment d'éclipser son caractère de science de la culture⁸⁷, la défense d'une position essentialiste, quelle qu'elle soit, est contreproductive : elle fait preuve d'une méconnaissance, d'une part, du rapport entre concept et empirie en sciences sociales et, d'autre part, de la nature même de la différenciation de toute science, en l'occurrence de la problématisation de la réalité empirique à

⁸⁷ Bien que Schmoller et Brentano n'aient pas été influencés par Rickert, le terme me semble ici pertinent : pour eux (bien que la réflexion à cet égard soit chez eux moins approfondie ou, du moins, philosophiquement fondée), comme pour Rickert et Weber, les sciences sociales ont de particulier leur indissociabilité des valeurs des individus.

partir de points de vue précis, hétérogènes et indépendants (et ce, malgré la possibilité tout à fait avouée d'influences réciproques et de nouveaux questionnements suscités par la découverte de nouveaux faits dans des sciences connexes), lesquels impliquent en retour la formation de concepts fondamentaux tout aussi hétérogènes.

Cependant, la vision wébérienne de la science économique s'est aussi formulée en réaction aux travers de l'École marginaliste autrichienne, laquelle avait encore à l'époque du *Methodenstreit* pour chef de file son fondateur, Menger. Certes, Weber a affirmé sa sympathie envers la formulation idéaltypique de concepts axiomatiques fondamentaux en science économique (soit le cœur de l'opposition entre les postures théorique de Menger et antithéorique de Schmoller), ainsi qu'envers sa revendication d'une stricte séparation entre approches théoriques, historiques et pratiques au sein même de la science économique. En revanche, Weber note que l'École autrichienne a accordé au travail théorique une absolue priorité, et ce, au détriment de l'investigation historique du capitalisme et de sa signification. Or, une telle dévalorisation de cette tâche témoigne pour Weber et pour ses collègues de la « toute jeune » École historique d'une mécompréhension de la signification et du caractère historiquement déterminé de la théorie économique pure. En d'autres termes, si Menger a pu rejoindre Weber quant à la nécessité scientifique de la formulation d'idéaltypes, ce dernier lui a reproché de ne pas être allé jusqu'au bout – pour ainsi dire, jusqu'à Rickert et Weber lui-même⁸⁸ – dans sa réflexion méthodologique. Dans cet ordre d'idées, la validité de la théorie pure n'est pas le produit de la justesse ou de la fausseté « absolue » de soi-disant axiomes « psychologiques », mais

⁸⁸ Autrement dit, jusqu'à une conception de la science économique comme une science de la culture.

tient plutôt de leur recouplement avec le caractère contingent et historiquement conditionné du capitalisme : ce n'est qu'ainsi que la théorie revêt non seulement un *sens*, mais aussi toute utilité pratique.

Si Weber s'est impliqué avec vigueur dans de nombreuses polémiques méthodologiques⁸⁹, sa position de principe en la matière est la plus succinctement et clairement énoncée dans son essai sur « L'«objectivité» ». Outre son important traitement du thème des valeurs⁹⁰ dans l'investigation du sens du terme d'«objectivité» dans les sciences sociales, Weber y développe une vision de la science économique qui lui est propre, incluant à la fois perspectives historiques et théoriques : la *Sozialökonomik*. Weber témoigne ainsi de sa reconnaissance de l'importance de la théorie pure, y compris dans des travaux de nature plus historique et sociologique, dans la mesure où elle procède à la formation d'idéaltypes participant à l'interprétation de la réalité empirique d'une part et à l'exposition des résultats atteints par la science de l'autre. Malgré la prédominance d'une approche historico-sociologique dans ses propres travaux en la matière, Weber a cherché à réaliser cette vision

⁸⁹ Rappelons ici que la quasi-totalité des deux articles sur Knies, plus que tout autre écrit de Weber, s'est intéressée à critiquer la méthodologie, la formation et l'utilisation de concepts non seulement de Knies lui-même, mais plutôt (et surtout) de certains des plus éminents intellectuels en sciences humaines et sociales de son époque, à savoir Wundt, Münsterberg, Simmel, Götzl, ainsi qu'en esthétique, Lipps et Croce.

⁹⁰ La question des valeurs, notamment au sujet du rôle qu'elles occupent dans l'épistémologie et dans les écrits politiques de Weber, a délibérément été laissée de côté dans cette étude. Elle occupait toutefois une place importante dans son plan initial. Suivant ce plan, une seconde partie formée de deux autres chapitres aurait pris pour point de départ une analyse du *Werturteilsstreit* en tant que second exemple de politique de la théorie. Une analyse de la position occupée par Weber dans ce débat aurait été dans un premier temps susceptible d'éclairer le rapport entre science, valeurs et politique dans l'œuvre weberienne. Le cas échéant, j'aurais ensuite tenté de défendre la thèse selon laquelle le « polythéisme » des valeurs de Weber, tout comme sa défense d'un libéralisme « conflictuel », doivent être compris à la lumière du subjectivisme radical défendu dans son épistémologie, lequel suppose une ontologie sociale tragique et fondamentalement conflictuelle. Enfin, comme ce travail porte sur la politique de la théorie dans le domaine de la pensée économique, cet examen « théorique » aurait ensuite été appuyé « empiriquement » à travers une analyse de l'utilisation par Weber d'un vocabulaire conflictuel dans le domaine des études économiques, c'est-à-dire dans sa sociologie économique, dans son histoire économique, dans ses écrits commentant la théorie économique, ainsi que dans ses cours d'économie théorique, nationale (pratique) et financière. J'ai pour but de traiter cette question dans des travaux futurs.

totale de la science économique dans le *Grundriss der Sozialökonomik*. Or, malgré son importance au moment de sa publication, le *Grundriss* tombera dans l'oubli au fur et à mesure des développements internes de la science économique. À contre-courant de l'idée généralement admise selon laquelle Weber n'aurait pas du tout été un économiste, cette étude s'est inspirée des travaux de Richard Swedberg pour porter une attention particulière à l'environnement intellectuel au sein duquel Weber a formulé ses plus importantes thèses méthodologiques, de sorte à mieux comprendre la défense webérienne d'une méthodologie conséquente avec l'appartenance de l'économie aux sciences de la culture, telle que développée dans ses nombreux essais méthodologiques et interventions polémiques. C'est ainsi que cette recherche a mis en lumière la politique de la théorie au sein de laquelle Weber a formulé certaines de ses plus importantes idées en sciences sociales (par exemple, la notion d'idéaltype). Cependant, cette étude a aussi mené à des développements plus originaux par sa réactualisation d'un côté moins étudié de la pensée webérienne, à savoir ses critiques épistémologiques concernant la pratique de la science économique. Parmi ces dernières, la critique du *naturalisme* – partagé par les théoriciens comme par les empiristes – conserve aujourd'hui encore toute son actualité, autant au vu de l'orthodoxie économique que des approches dites comportementales, et ce, peu importe la désuétude dans laquelle est rapidement tombée le projet webérien de *Sozialökonomik*. Une fois de plus, cette recherche a été rendue possible en suivant les traces laissées par Sheldon Wolin, à savoir la mise en évidence du caractère politique de la méthodologie. Cependant, elle a visé à dépasser son cadre limité au vocabulaire de la sociologie politique, pour ainsi aboutir à ce constat en apparence paradoxal : le projet webérien de reconfiguration de la science

économique, à travers la délimitation de son objet d'étude et la défense d'une forme particulière de méthodologie, aura été a posteriori un acte fondateur de la sociologie.

Bibliographie

- Aristotle. 2012. *Politics*, trad. Joe Sachs. Newburyport, MA: Focus.
- Beetham, David. 1974. *Max Weber and the Theory of Modern Politics*. Londres: Allen and Unwin.
- Boesche, Roger C. 1981. « The strange liberalism of Alexis de Tocqueville ». *History of Political Thought* 2 (3): 495-524.
- Bourdieu, Pierre. 1975. « L'ontologie politique de Martin Heidegger ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 1 (5): 109-56.
- Breiner, Peter. 1996. *Max Weber and Democratic Politics*. Ithaca: Cornell University Press.
- Breiner, Peter. 2007. « Ideal-Types as 'Utopias' and Impartial Political Clarification: Weber and Mannheim of Sociological Prudence » dans Laurence McFalls, dir., *Max Weber's 'Objectivity' Reconsidered*. Toronto: University of Toronto Press: 89-116.
- Bruhns, Hinnerk. 1996. « Max Weber, l'économie et l'histoire ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 51 (6): 1259-87.
- ., dir. 2004a. *Histoire et économie politique en Allemagne de Gustav Schmoller à Max Weber: nouvelles perspectives sur l'école historique de l'économie*. Paris: Maison des sciences de l'homme.
- . 2004b. « Max Weber : théorie économique et histoire de l'économie » dans Hinnerk Bruhns, dir., *Histoire et économie politique en Allemagne de Gustav Schmoller à Max Weber: nouvelles perspectives sur l'école historique de l'économie*. Paris: Maison des sciences de l'homme, 183-210.
- Bruun, Hans Henrik. 2001. « Weber on Rickert: from Value Relation to Ideal Type ». *Max Weber Studies* 1 (2): 138-60.
- . 2007. *Science, values and politics in Max Weber's methodology*. Nouvelle édition augmentée. Aldershot/Burlington: Ashgate.
- Caldwell, Bruce. 2003. *Hayek's challenge: an intellectual biography of F. A. Hayek*. Chicago: University of Chicago Press.
- Chickering, Roger. 1993. *Karl Lamprecht: a German academic life (1856-1915)*. New Jersey: Humanities Press.
- Cohen, Jere, Lawrence E. Hazelrigg et Whitney Pope. 1975. « De-Parsonizing Weber: A Critique of Parsons' Interpretation of Weber's Sociology ». *American Sociological Review* 40 (2): 229.
- Colliot-Thélène, Catherine. 1990. *Max Weber et l'histoire*. Paris: Presses universitaires de France.
- . 1992. *Le désenchantement de l'État: de Hegel à Max Weber*. Paris: Éditions de Minuit.

- . 2009. « L'œuvre de Max Weber : un modèle pour le comparatisme ? » *Annuaire de l'Institut Michel Villey* 1: 157-72.
- . 2014. *La sociologie de Max Weber*. Paris: La Découverte.
- Drysdale, John. 2007. « Weber on Objectivity: Advocate or Critic » dans Laurence McFalls, dir., *Max Weber's 'Objectivity' Reconsidered*. Toronto: University of Toronto Press: 31-57.
- Foucault, Michel. 2001. « Qu'est-ce qu'un auteur ? » dans *Dits et Écrits I, 1954-1975*, Paris: Gallimard: 817-49.
- Gadamer, Hans-Georg. 1996. *Vérité et méthode: les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Giouras, Thanasis. 1995. « Wilhelm Roscher: the "historical method" in the social sciences: critical observations for a contemporary evaluation ». *Journal of Economic Studies* 22 (3/4/5): 106-26.
- Gloria, Sandye. 2018. « Menger contre Walras ». *Revue économique* 69 (4): 593-613.
- Gunnell, John. G. 2007. « The Paradoxes of Social Science: Weber, Winch, and Wittgenstein » dans Laurence McFalls, dir., *Max Weber's 'Objectivity' Reconsidered*. Toronto: University of Toronto Press: 58-88.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich. 1998. *Principes de la philosophie du droit*, trad. J.-F. Kervégan. Paris: Presses universitaires de France.
- Hennis, Wilhelm. 1996. *La problématique de Max Weber*, trad. L. Deroche-Gurcel. Paris: Presses universitaires de France.
- Herzog, Lisa. 2013. *Inventing the market: Smith, Hegel, and political theory*. Oxford (Royaume-Uni): Oxford University Press.
- Jensen, Anthony K. « Neo-Kantianism ». *Internet Encyclopedia of Philosophy*. En ligne. <https://www.iep.utm.edu/neo-kant/> (page consultée le 22 avril 2017).
- Käsler, Dirk. 1988. *Max Weber: an introduction to his life and work*, trad. Philippa Hurd. Chicago: University of Chicago Press.
- Kim, Sung Ho. 2017. « Max Weber » dans Edward N. Zalta, dir. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. En ligne. <https://plato.stanford.edu/archives/win2017/entries/weber/> (page consultée le 4 juin 2018).
- Kloppenber, James T. 1988. *Uncertain Victory. Social Democracy and Progressivism in European and American Thought, 1870-1920*. Oxford (Royaume-Uni): Oxford University Press.
- Knies, Karl. 1853. *Die politische Oekonomie vom geschichtlichen Standpunkte*. Deuxième édition. Braunschweig: C.A. Schwetschke und Sohn (M. Bruhn).

- Koch, Andrew M. 1994. « The Ontological Assumption of Max Weber's Methodology ». *Texas Journal of Political Studies* 17 (1): 5-21.
- Lachmann, Ludwig M. 1971. *The Legacy of Max Weber*. Berkeley: Glendessary Press.
- McFalls, Laurent. 2006. *Construire le politique: contingence, causalité et connaissance dans la science politique contemporaine*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- , éd. 2007. *Max Weber's 'Objectivity' Reconsidered*. Toronto: University of Toronto Press.
- , Augustin Simard et Barbara Thériault. 2007a. « Introduction: Towards a Comparative Reception-History of Max Weber's Oeuvre » dans Laurence McFalls, dir., *Max Weber's 'Objectivity' Reconsidered*. Toronto: University of Toronto Press: 3-27.
- , Augustin Simard et Barbara Thériault. 2007b. « Conclusion: The 'Objectivist Ethic and the 'Spirit' of Science » dans Laurence McFalls, dir., *Max Weber's 'Objectivity' Reconsidered*. Toronto: University of Toronto Press: 351-73.
- Menger, Carl. 1871. *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*. Vienne: W. Braumüller.
- . 1883. *Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften und der politischen Oekonomie insbesondere*. Leipzig: Duncker & Humblot.
- Ranke, Leopold von. 1824. *Geschichten der romanischen und germanischen Völker*. Leipzig et Berlin: G. Reimer.
- . 1971. *Über die Epochen der neueren Geschichte: historisch-kritische Ausgabe*. Theodor Schieder et Helmut Berding, dir., Munich: Oldenbourg.
- Rocher, Guy. 1988. « La réception de l'œuvre de Max Weber dans la sociologie du droit aux États-Unis ». *Droit et Société* 9: 269-300.
- Roscher, Wilhelm. 1842. « Leben, Werk und Zeitalter des Thukydides » dans *Klio, Beiträge zur Geschichte der historischen Kunst*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.
- . 1854. *System der Volkswirtschaft*. Stuttgart: J. G. Cotta.
- Roth, Guenther. 1965. « Political Critiques of Max Weber: Some Implications for Political Sociology ». *American Sociological Review* 30 (2): 213.
- Schmoller, Gustav von. 1898. *Über einige Grundfragen der Socialpolitik und der Volkswirtschaftslehre*. Leipzig: Duncker & Humblot.
- Schumpeter, Joseph Alois. 1983. *Histoire de l'analyse économique, tome III: L'âge de la science*, trad. J.-C. Casanova et al. Paris: Gallimard.
- Smith, Adam. 1995. *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, trad. P. Taïeb et al. Paris: Presses universitaires de France.

- Sombart, Werner. 1930. « Capitalism » Edwin R. A. Seligman et Alvin Johnson, dir. *Encyclopedia of the Social Sciences* vol. 3: 195.
- Strauss, Leo. 1997. « Le droit naturel et la distinction entre faits et valeurs » dans *Droit naturel et histoire*, trad. O. Sedeyn. Paris: Flammarion, 3-25.
- Swedberg, Richard. 1996. « Max Weber's vision of economics ». Minda de Gunzburg Center for European Studies, Harvard University.
- . 1998. *Max Weber and the idea of economic sociology*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- et Ola Agevall. 2016. *The Max Weber dictionary: key words and central concepts*. Stanford: Stanford University Press.
- Tribe, Keith. 1995. *Strategies of Economic Order: German economic discourse, 1750-1950*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Verein für Socialpolitik. S. d. « Zur Geschichte des Vereins ». En ligne.
<https://www.socialpolitik.de/De/geschichte-des-vereins-für-socialpolitik>
 (page consultée le 17 mai 2018).
- Voegelin, Eric. 2000. *La nouvelle science du politique. Une introduction*, trad. S. Courtine-Denamy. Paris: Éditions du Seuil.
- Weber, Max. 1965. « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales » dans *Essais sur la théorie de la science*, trad. J. Freund. Paris: Plon: 117-213.
- . 1995. *Économie et société, tome I: Les catégories de la sociologie*, trad. J. Freund et al. Paris: Agora.
- . 2012a. *Max Weber: collected methodological writings*. Hans Henrik Bruun (trad.) et Sam Whimster, dir., Londres/New York: Routledge.
- . 2012b. « Roscher and Knies and the logical problems of historical economics. (I. Roscher's 'historical method') » dans Hans Henrik Bruun (trad.) et Sam Whimster, dir., *Max Weber: collected methodological writings*. Londres/New York: Routledge: 4-28.
- . 2012c. « Roscher and Knies and the logical problems of historical economics. (II. Knies and the problem of irrationality) » dans Hans Henrik Bruun (trad.) et Sam Whimster, dir., *Max Weber: collected methodological writings*. Londres/New York: Routledge: 28-68.
- . 2012d. « Roscher and Knies and the logical problems of historical economics. (III. Knies and the problem of irrationality [continued]) » dans Hans Henrik Bruun (trad.) et Sam Whimster, dir., *Max Weber: collected methodological writings*. Londres/New York: Routledge: 68-94.

- . 2012e. « The “objectivity” of knowledge in social science and social policy » dans Hans Henrik Bruun (trad.) et Sam Whimster, dir., *Max Weber: collected methodological writings*. Londres/New York: Routledge: 100-38.
- . 2012f. « Letters (Excerpts) » dans Hans Henrik Bruun (trad.) et Sam Whimster, dir., *Max Weber: collected methodological writings*. Londres/New York: Routledge: 371-410.
- . 2016. « La théorie de l'utilité marginale et la “loi fondamentale de la psychophysique” » dans Jean-Pierre Grossein, dir. et trad., *Concepts fondamentaux de sociologie*. Paris: Gallimard: 293-311.
- Winter, Elke. 2004. *Max Weber et les relations ethniques: du refus du biologisme racial à l'État multinational*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Wolin, Sheldon S. 1969. « Political Theory as a Vocation ». *American Political Science Review* 63 (4): 1062-82.
- . 1981. « Max Weber: Legitimation, Method, and the Politics of Theory ». *Political Theory* 9 (3): 401-24.